

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1998**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

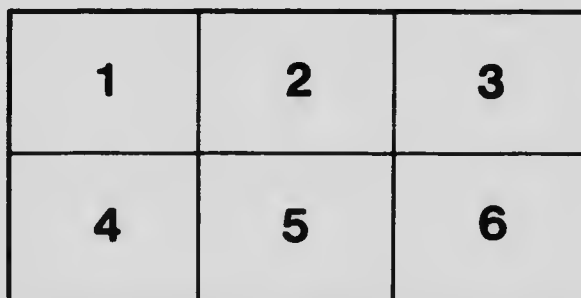
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

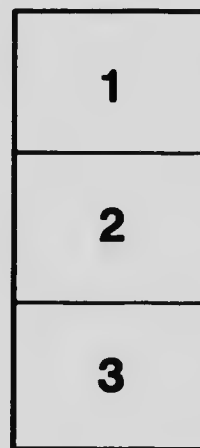
Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

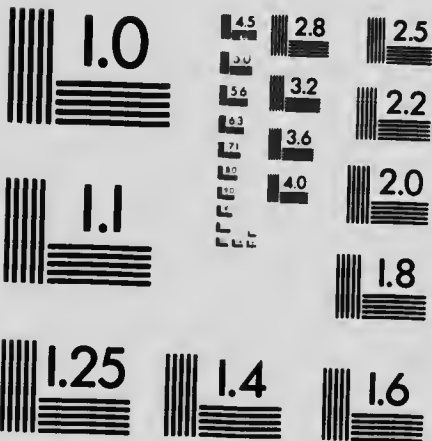
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



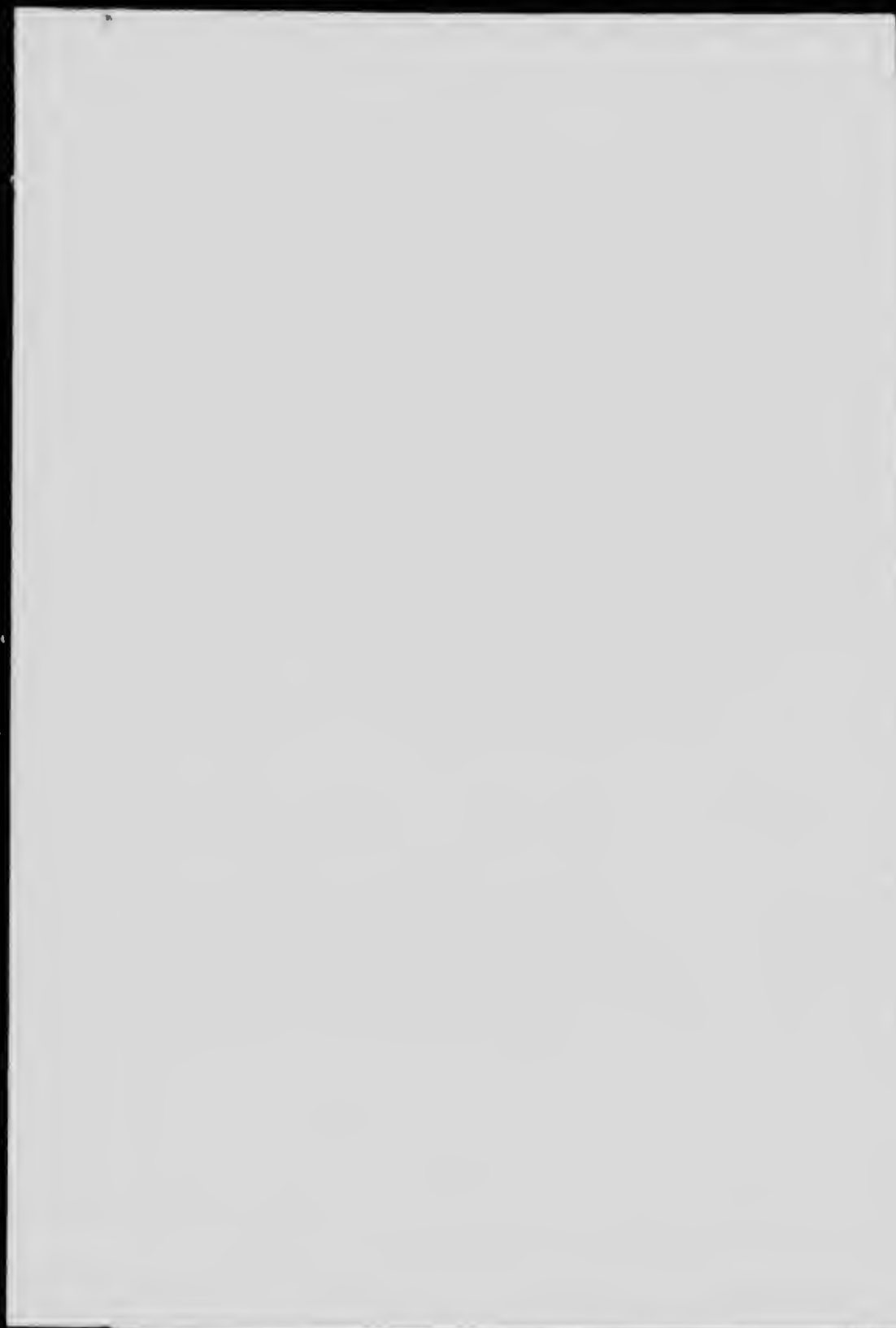
# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax



LA LITTERATURE MODERNE

---

# Le Régiment des Géants

— PAR —

PAUL FEVAL.



C. E. BEAUCHESNE & CIE  
EDITEURS-PROPRIETAIRES  
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

---

1904

PG  
2244  
F2R402  
1904

## PREFACE

Beaucoup d'auteurs écrivent des préfaces pour se défendre ou même pour se vanter; cela les amuse et cela n'amuse qu'eux. D'autres emploient leurs préfaces à raconter des histoires. C'était la méthode de Walter Scott, dont les préfaces sont des merveilles.

Il va être question de sir Walter Scott dans ces pages. Je n'ai pas l'autorité qu'il faudrait pour juger la question de savoir si les récits du très grand poète écossais sont bons à être lus par tout le monde, mais je puis rappeler l'opinion d'un illustre prélat que l'académie française eut la gloire de compter parmi ses membres, et qui caractérisait ainsi Walter Scott: "un protestant qui n'aime que les catholiques, un orangiste qui n'a de caresses que pour les Stuart."

Il est vrai que le même prélat ajoutait avec son fin sourire: "Au point de vue historique, je me défie un peu de lui, non pas qu'il ignore, ou qu'il se trompe, c'est un puits de science, mais il lui arrive d'*anglaiser* la vérité."

Quand je publiai pour la première fois ce récit dans le *Musée des familles* sous le titre de *La Garde Noire* qui sembla un peu lugubre et que je me promis de changer, je reçus de nombreuses lettres d'Angleterre qui m'engageaient à composer une vie anecdotique de Walter Scott. On me promettait de tous côtés des renseignements; plusieurs personnes me firent des envois



sans attendre ma réponse. Il y avait dans ces envois des choses curieuses sur les rapports du baronnet romancier et historien avec son éditeur Constable, sur ses pérégrinations dans l'Ecosse du Nord et les embarras que lui causa son bien-aimé manoir d'Abbotsford, mais en somme, je n'y trouvai rien qui pût faire le sujet d'un livre de quelque importance historique ou critique.

L'un de ces documents, pourtant, qui venait de Londres avec une lettre d'envoi, signée Robert J. Campbell, (fils d'Anne-Mary Constable) me fournit au moins le titre nouveau que je cherchais en m'apprenant que le fameux 42<sup>e</sup> de bataille nommé le *Black Watch* en anglais, le *Rciudan Dhu* en écossais, ce qui signifie pareillement la Garde Noire, avait encore une autre dénomination légendaire: *The Giant Regiment*, Le Régiment-Géant ou le Régiment des Géants. Ceci faisait allusion, selon le dire de la lettre, non seulement à la solidité proverbiale de ce corps devant l'ennemi, mais aussi à la stature élevée des soldats qui le composaient: il y a en effet dans les Hautes-Terres d'Ecosse, une véritable race de géants.

La lettre de M. Robert J. Campbell avait pour moi encore un autre intérêt; il était Ecossais et capitaine d'une compagnie écossaise: il m'apportait quelques bons arguments dans une mauvaise querelle que la presse de Londres me cherchait. On était au lendemain de la guerre de Crimée où nos soldats avaient sauvé l'armée anglaise à Balaclava et les journaux Londonniens, se faisant un plaisir de retourner les rôles, publiaient tous les jours des récits, *anglaisés* à toute outrance, où les Anglais, surpris et battus

couvraient néanmoins de leur protection nos soldats vainqueurs.

Dans un mouvement d'impatience, soulevée par le comique trop effronté de ces prétentions, j'avais eu le tort d'écrire qu' " il n'y avait point de soldats anglais dans l'armée anglaise, " entièrement composée d'Ecossais et d'Irlandais. Cette affirmation était exagérée, par conséquent, inexacte, mais M. Robert J. Campbell me fournissait la statistique des contingents Ecossais et Irlandais pendant une période de 69 ans, et en vérité, ses rigoureux calculs réduisaient mon inexactitude à de très infimes proportions.

Ces proportions n'ont pas notablement changé depuis lors, et quiconque prendra la peine (c'en est une) de chercher dans les immenses colonnes du *Times* le détail quotidien de la guerre contre les Afghans, y trouvera engagés beaucoup de régiments highlanders, beaucoup de régiments irlandais, beaucoup de régiments indigènes, mais très peu de régiments anglais. De deux choses l'une: ou il n'y en a pas, ou on les économise avec soin pour employer à l'usage de tous les jours les indigènes, les Irlandais, les Ecossais et autres créatures inférieures qui ne se sont pas donné la peine de naître anglais d'Angleterre.

Cela ne veut pas dire que personne, et moi moins que personne, nous ayons jamais songé à mettre en doute la vaillance anglaise qui a fait tant de fois ses preuves, mais cela veut dire que les Anglais d'Angleterre aiment passionnément leur *comfort* et que rien n'est moins confortable que la guerre. Les Anglais d'Angleterre n'enverraient personne au feu à leur place s'il était possible d'y aller commodément! ils veulent bien

mourir, mais les pieds chauds et l'estomac plein de bonne viande.

Quant aux Irlandais, quant aux Ecossais surtout, il faut croire qu'ils éprouvent un grand charme à se faire tuer pour leur seigneur suzerain John Bull, puisqu'ils jouent ce rôle depuis tant d'années sans en paraître fatigués. Cela prouve de leur part un bon caractère, d'autant plus que John Bull ne s'est pas toujours montré reconnaissant envers ceux qui se faisaient tuer pour lui, comme je vais le prouver peut-être une fois de plus en racontant, selon son authenticité populaire et terrible, l'histoire des Ecossais montagnards du 42<sup>e</sup> de bataille, dit *Le Régiment des Géants*.

## A MA SOEUR

C'est toi qui ressemblais le mieux à notre mère, et mes enfants t'aiment comme leur mère. Tu es toujours reine là-bas, dans notre maison de famille d'où je m'exilai il y a si longtemps, mais où vous m'avez gardé ma place tendrement pour que jamais je ne cesse d'y être chez moi.

Tu venais nous voir autrefois à Paris, tu ne le peux plus; vous veniez deux, tu restes seule, veuve de notre autre soeur à qui tu avais consacré tes jours et qui était la plus chère part de toi-même.

Voilà déjà quatre ans que Nathalie s'en est allée vers le ciel, offrant au Coeur de Jésus son dernier soupir pour acheter mon retour à la foi qui console et qui sauve. C'est toi qui m'as dit cela. Ah! vous m'avez aimé saintement, mes soeurs!

Et voilà trois ans que son sacrifice me fut payé en ce malheur fécond, bénédiction de ma vie entière qui m'agenouilla, ruiné selon le monde, mais si riche dans mon âme, au tombeau du martyr Olivaint. Depuis lors, j'ai souffert heureux.

Te souviens-tu? Il vous arrivait de me demander à laquelle de vous deux j'écrivais ces lettres qui commençaient toutes par "ma chère soeur." J'aurais été bien embarrassé de le dire. C'était à toi, mais c'était à elle. Est-ce que vous saviez vous-même ce qui était à elle, ce qui était à toi?

Il n'y avait rien à toi, rien à elle, tout était à elle et à toi, indivis, sans partage, et vous n'aviez à vous deux qu'un seul coeur. Ma soeur, c'était toi, ma soeur c'était elle, ô belles âmes unies ! La mort même, sa brave et souriante mort n'a pu vous séparer.

Sur la première page de ce petit livre de ma jeunesse que vous aimiez tant elle et toi, je mets comme autrefois au début de mes lettres : " A ma soeur. "

C'est toi et c'est elle.

Décembre 1878.

---

## LE RÉGIMENT DES GÉANTS

Ceci est encore une "soirée chez la marquise," comme le *Poisson d'or* et tant d'autres de mes livres.

Madame la marquise n'aimait pas la musique. Au lieu de servir à ses invités des joueurs de piano, elle faisait en sorte d'avoir chez elle, à tour de rôle, les plus illustres conteurs de l'univers.

Je donne l'idée pour ce qu'elle vaut.

Ce soir, en attendant le virtuose qui était un peu en retard, on causait belles-lettres.

Ces messieurs de la critique à perte de vue avaient dit beaucoup de bien d'eux-mêmes, et beaucoup de mal d'autrui, selon leur coutume. Walter Scott était sur le tapis, à cause de son grand succès, d'abord, et aussi à cause de sa présence à Paris qui faisait "sensation" depuis une quinzaine.

Il avait des détracteurs, même au point de vue de la morale, et ces messieurs de l'Académie, qui passent pour n'être pas toujours très-moraux, reprochaient à sa littérature de n'être pas assez élevée; mais il avait des défenseurs aussi, et même très enthousiastes, entre autres la duchesse de D. . . , qui tenait le haut bout dans le salon de la marquise.

Nous n'endosserions pas, peut-être, toutes les opinions de Mme la duchesse, mais nous avouons

notre tendresse pour ce poète protestant qui écrit, comme malgré lui, de si belles pages sur les splendeurs catholiques.

D'ailleurs, ce n'était qu'une discussion littéraire et de salon. Un ennuyeux de certaine revue venait d'adresser je ne sais quelle lourde critique à "l'auteur de *Waverley*", comme on appelait alors sir Walter Scott, en France aussi bien qu'en Angleterre.

— *Waverley!* s'écria la duchesse; quand je vivrais jusqu'à cent ans, je me souviendrais du plaisir que j'éprouvai en lisant *Waverley!* Ce fut pour moi une surprise enchantée; il me semblait que, pour la première fois, j'étais dans ces sentiers pleins de fleurs qui vont et viennent à travers les champs de la fiction. Il peut y avoir, puisque ces messieurs le disent, une poésie plus large, plus haute, plus poétique que celle du barde écossais, mais il faut croire que mon esprit terre à terre ne peut suivre aisément de pareils essors. Avec celui-là, je m'entretiens comme avec le meilleur ami de mon intelligence; l'émotion que font naître en moi ses récits ne s'accompagne jamais de dangereuses pensées, comme il m'arrive quand j'ouvre un de ces livres par trop admirables qui creusent la question sociale et qui tuent Dieu dans l'intérêt de la religion naturelle.

Je confesse qu'il atteint rarement au sublime, car ces messieurs, juges plus compétents que moi, l'ont affirmé; mais je ne suis pas de force à me promener longtemps bras dessus, bras dessous avec le sublime: il y a trop de distance entre le sublime et moi; le sublime me fait un peu frayer, et si j'osais montrer le fond de ma pensée, j'avouerais que l'école des anges déchus m'en-

nuie aux larmes, aussi bien que la proluxe famille de Satan révolté contre le ciel. Je déteste les abîmes, surtout quand ils sont doublés de carton. Sans critiquer, même indirectement, les rares génies devant lesquels l'univers libre-penseur s'agenouille, je préfère, pour mon usage de tous les jours, ce doux et savant ami qui me parle un langage délicat, correct, mais familier jusqu'en ses fiertés. Je ne crois pas trahir mon pays en ajoutant que nos écrivains à la mode n'ont pas encore appris l'art d'écrire comme lui : simplement, honnêtement, vaillamment. Je vois les hommes qu'il me montre ; je connais les caractères qu'il me dépeint ; je m'é gare avec délices dans les bonnes et vraies campagnes qu'il étend devant moi à perte de vue. Il m'amuse tant, que j'oublie de lui reprocher l'abandon systématique où il laisse la *diligence de l'abeille*, l'*industrie de la fourmi*, le *murmure des ruisseaux*, la *mélancolie de la lune* et les *cœurs sensibles*. Mon opinion est qu'il fera l'école comme jamais homme n'a fait école. Les lieux communs tomberont tout autour de lui, moisson immense de fleurs fanées. Grâce à lui, on finira par parler vrai dans les livres frivoles ; personne n'osera plus appeler le bon Dieu l'*Etre suprême*, ni le soleil l'*astre du jour*, ni insinuer que l'aurore a des doigts de rose. Je vous permets les regrets ; souffrez que je ne les partage point. Chez nous, dit-on, la raillerie tue ; remarquez que cet esprit clément et courtois ne raille jamais : c'est à l'aide d'un bon sens inaltérable, d'une raison nette, d'une observation exquise, qu'il chasse les mouches du ridicule et qu'il assomme le vice monstrueux.

— *Quentin Durward* est un conte sans pareil, dit un lettré, mais...



— Pas de mais, monsieur! s'écria la duchesse.

— C'est de la tyrannie! décida la marquise en riant.

— Belle nièce: ajouta M. de Talleyrand, votre deuil de veuve est fini, mais je vous préviens que le baronnet est marié et père de famille...

Le vieux valet de chambre, qui avait accompagné feu M. le marquis en Angleterre pendant l'émigration, annonça, avec une bonne et décente prononciation anglaise:

— Sir Walter Scott!

On était au meilleur moment de cette popularité sans rivale qui accueillit sur le continent les fictions du roi des romanciers. Defaucompret avait traduit. Gosselin avait publié la plupart de ces merveilleux contes dont la lecture a charmé notre jeunesse. On ne parlait à Paris que des *Contes de nos hôtes*; les journaux et les revues attribuaient au mystérieux Jédédiah Cleisbotham les physionomies les plus opposées, les aventures les plus fantastiques.

C'était pour les uns, quelque rude montagnard des hautes terres, courant le daim dans les gorges de Lochiel, les jambes nues, la targe au dos, la claymore à la ceinture, drapant autour de sa taille athlétique le plaid de Campbell ou de Cameron, et sifflant à ses chiens féroces les pibroches des cavaliers de Culloden. Les autres voyaient en lui un bachelier d'avenues, galant comme Raleigh, hardi comme Qu... Durward, et se servant de la plume parce que décidément l'épée n'était plus à la mode.

L'anonyme et le pseudonyme avaient caché si bien jusqu'à ce jour la personnalité de sir Walter Scott, que les renseignements vrais perdaient

leur temps à vouloir détrôner les mensonges de l'hypothèse.

Le vrai, du reste, n'était pas flatteur pour l'imagination ; il n'y avait pas dans le vrai la plus petite lueur de romanesque poésie ; le vrai ne contenait pas un atome d'aventures ; le vrai donnait presque raison aux dédaigneuses critiques de lord Byron, qui disait du chantre de *la Dame du lac* : " Plat comme un greffier, prudent comme un notaire. "

Le vrai affirmait tout uniment que Walter Scott, honnête gentleman entre deux âges, propriétaire, magistrat paisible, sacrifiait peu aux vaines idées de gloire, et tirait de sa plume de longs rouleaux de guinées, qui sans cesse arrondissaient le beau domaine d'Abbotsford, acheté et payé par la muse.

La poésie est d'or comme la fleur des genêts. Le plus souvent cet or ne se peut pas monnayer. Chose singulière et peut-être équitable ! le monde a défiance et répugnance aussi des millions donnés par la muse. Cela est vilain comme un mariage d'argent. Or le monde ne fait guère que des mariages d'argent mais il les déteste de tout son coeur.

Il y avait chambrée complète chez la marquise, ce soir. Parmi cette foule d'élite, toute composée d'hommes éminents et de femmes distinguées, il n'était assurément personne qui n'eût quelque idée arrêtée sur le poète, le conteur ou l'historien.

La séance dont sir Walter Scott devait faire les frais avait été annoncée au moyen de cette sourde et subtile publicité, Renommée sans trompette qui seule est admise à caresser discrètement les échos du faubourg Saint-Germain. Cha-

cun fut étonné, chacun fut même désappointé à la vue de l'illustre baronnet, dont la figure et la tournure réalisaient, au premier aspect, le type le plus vulgaire du *bon bourgeois*.

Sir Walter Scott portait un torse tout rond et chargé de cette qualité particulière d'embonpoint qui appartient aux tempéraments lymphatiques, sur de très minces jambes sensiblement dépareillées. La droite trop courte, et dont le pantalon habilement taillé ne pouvait dissimuler la difformité, imprimait à sa démarche un balancement pénible.

Ce n'était pas la façon de boiter, leste et sans gêne, de M. de Talleyrand-Périgord.

Ce n'était pas non plus la claudication énergiquement combattue de lord Byron; Walter Scott pouvait faire à pied plusieurs lieues, mais il fatiguait ceux qui le regardaient aller.

Le sentiment de sa disgrâce le rendait très-timide, quand il n'était pas arrêté ou assis. Ce soir, en traversant ce salon où il donnait spectacle, sa timidité semblait atteindre à la souffrance: on voyait des gouttelettes de sueur sous ses cheveux.

Le mystérieux et romanesque Ecossais apparut donc, en somme, au cercle de la marquise, sous l'espèce d'un gros homme boiteux, mal tourné, triste, essuyant avec un vaste foulard des Indes la sueur de son visage très-pâle et un peu bouffi.

Mais quand il eut salué en parfait gentleman et pris place, il y eut dans toute sa personne une véritable transformation. Vous avez tous connu des gens qui, sur leurs pieds, ont l'air de pauvres diables et qui, à un coup, s'ils se mettent en selle, prennent physionomie de héros. Walter

Scott, assis, avait une belle et noble prestance. Son regard n'était ni très hardi, ni très perçant, mais ces dames y purent voir une douce et délicate vivacité, et dès qu'il sourit, sa bouche modelée avec une finesse exquise, leur permit enfin, nous sommes heureux de le dire, de contenter la bonne envie qu'elles avaient d'admirer.

La belle duchesse, notamment retrouva tout son *Waverley* dans ce sourire, depuis l'indomptable fierté de Fergus Mac-Ivor jusqu'aux nobles lignes de la figure de Talbot, jusqu'au paisible et honnête comique du bon laird de Bradwardine.

Au bout d'un quart d'heure, elle eût pris les armes si quelqu'un avait voulu changer un iota à son Walter Scott.

—Madame la marquise, dit-il, comme neuf heures sonnaient à la pendule, j'ai l'habitude de me retirer avant minuit et je désirerais payer mon tribut tout de suite.

Il y eut un froid dans la noble assistance. Certes, il était parfaitement convenu que sir Walter Scott raconterait une histoire, et pour arriver à ce résultat Mme la marquise avait sans doute dépensé des trésors de diplomatie. Mais cette façon de mettre les points sur les *i* n'est pas française. De l'autre côté du détroit, ces franchises de langage ne passent jamais pour des brutalités, à moins qu'il ne s'agisse d'une table de nuit, d'un pantalon ou de toute autre chose proscrite par le *cant*; Molière ne peut pas naître en Angleterre. Chez nous, depuis la première représentation des *Précieuses Ridicules*, le *cant* est à peu près inconnu, mais nous n'aimons point, pour employer l'expression populaire, qu'on pose trop lourdement les pieds dans le plat.

— Sir Walter Scott, répondit la marquise en souriant, nous a expliqué, dans un de ses admirables poèmes, ce que c'est que le *Black-Mail*...

Le baronnet rougit de plaisir, car il vit surtout, dans cette parole, la preuve d'une lecture attentive de ses livres. Néanmoins il comprit aussi le reproche, et dit avec une sérieuse courtoisie :

— J'aurais dû tout d'abord, milady, réclamer votre indulgence pour la gaucherie de mon langage. J'ai parlé de tribut tout simplement, parce que j'ai conscience d'avoir ici quelque chose à acheter. Je dois passer à Paris deux semaines, et je voulais me débarrasser bien vite du devoir de conter pour avoir à votre séance prochaine, le droit d'être tout oreilles.

La marquise le prit par la main, ce qu'elle faisait seulement pour les dames, et le conduisit au grand fauteuil.

---

I

ALEXANDRE OGILVIE

— Un soir d'hiver, commença le baronnet sans préambule, à voix basse et avec un peu d'hésitation dans son débit, vers la fin de l'année 1784, autant que ma mémoire me peut servir, mon respecté père, qui relevait de maladie et qui était très faible encore, essayait de mettre en ordre un volumineux dossier que son clerc avait brouillé en le numérotant. Personne d'entre vous, mesdames, n'ignore la haute considération dont jouissent en Angleterre les membres du barreau qui méritent le beau nom d'*hommes de loi* par leur caractère et par leurs lumières. Chez vous, je crois savoir que cette qualification est un peu tombée sous le ridicule et je le déplore pour vous. De l'autre côté de la Manche, le ridicule fait aussi ce qu'il peut pour mordre les choses grandes ou les choses honorables, mais nous autres Anglais nous sommes très fiers de pouvoir affirmer qu'en Angleterre les choses honorables et surtout les choses grandes défont le ridicule comme la lime brisait les dents du serpent de la fable.

Mon père occupait, sans contredit, la première place parmi les avocats d'Edimbourg. Ceux qui mesuraient sa fortune à sa renommée le croyaient puissamment riche, cela d'autant plus que sa clientèle se composait principalement

de gentilshommes des hautes terres, qui payent sans compter, quand ils se déterminent une fois à mettre au fourreau le drick et la claymore pour vider leur querelle devant les tribunaux. Mon père, cependant, n'était pas riche. Il traitait ses pauvres clients de la montagne avec une discrétion qui se pourrait appeler générosité. J'ai la confiance d'affirmer que, si mon père avait eu la fantaisie de lever une armée, il aurait pu choisir dans cinquante clans, et mettre sur pied dix mille de ces soldats à jambes nues qui seraient sans rivaux sur les champs de bataille, si la France n'avait aussi ses héros.

La noble et catholique assemblée qui m'entoure me pardonnera si je constate ici que je suis bon protestant et partisan très sincère de la dynastie de Hanovre. Je fais cette profession de foi, parce que certaines gens ont approuvé beaucoup, et que d'autres ont amèrement blâmé mes tendresses poétiques pour le culte romain et l'infortunée famille des Stuarts. J'ai hérité ces deux sentiments de mon père, qui, en dehors de toute préoccupation de parti, honorait la vaillante simplicité de ces coeurs, obstinés à vivre et à mourir dans la croyance de leurs aïeux.

Le clerc, coupable d'avoir mis le désordre dans le dossier que mon père était en train de reconnaître, avait une vingtaine d'années. Il se nommait Gillie Ogilvie, et appartenait au clan du même nom décimé lors des guerres civiles et dispersé depuis par les rigueurs du gouvernement. Gillie Ogilvie avait une belle et douce figure d'enfant perchée tout en haut d'un corps de garde à cheval. Il aurait manié bien mieux l'esponçon que la plume, et quand il me parlait de son oncle Colquhoun Ogilvie, sergent au *Reicudan-Dhu*,

il avait les larmes aux yeux. Mais comme son père avait dit : " Nul parmi ceux de mon sang ne servira le roi Georges, " Gillie s'endormait sur les gros tomes de Blackstone et de Fortescue avec une résignation angélique.

Mon père, en le gardant à la maison, faisait preuve, il est vrai, d'une résignation plus méritoire encore, car le pauvre Gillie n'avait jamais réussi jusqu'alors à copier une pièce tout entière, quoiqu'il eût détérioré déjà bon nombre d'originaux. L'encre, pour lui n'était bonne qu'à faire des taches, et chaque fois qu'on l'envoyait en course il trouvait moyen de s'attarder avec quelque Mac-Alpine ou quelque Mac-Intyre de la vallée d'O, et de prendre quelque chose en leur compagnie.

Gillie était sobre comme une jeune fille, et ces mots : *prendre quelque chose*, n'ont pas exactement la même signification populaire autour de la Canongate que dans les faubourgs de Paris. Les choses que prenait notre Gillie ne faisaient point tort à sa bourse, mais endommageaient tristement sa figure. Mac-Intyre et Mac-Alpine étaient des clans ennemis d'Ogilvie, et notre Gillie les invitait journellement à de plantureuses bombances de horions derrière les tours de Holyrood.

Avec moi, Gillie était d'une douceur et d'une complaisance inépuisables ; c'est à ce point que, dans mes souvenirs, les soins de Gillie me semblent mille fois plus délicats et plus tendres que ceux de l'excellente nourrice écossaise qui protégea mon enfance malade. Gillie pouvait lancer à tour de bras un maître marteau de forge à quarante yards, mais quand il me touchait, sa robuste main devenait plus légère qu'une plume.



Quand mon père me confiait à lui, il n'y avait au monde ni Mac-Alpine ni Mac-Intyre; Gillie se laissait insulter plutôt que de quitter ma main; seulement les Mac-Intyre ou les Mac-Alpine ne perdaient rien pour attendre; Gillie savait où les prendre et ses courses du lendemain étaient pleines de batailles. Il me portait parfois pendant des lieues entières, et c'est sur ses épaules que j'ai gravi pour la première fois les âpres sommets du Ben-Nevis. Il aimait et respectait mon père mais il se serait fait casser la tête de bon cœur pour maître Wat, comme il m'appelait.

J'étais dans ma treizième année, et je ne saurais vous exprimer, mesdames, quel pauvre enfant je faisais. Je n'avais ni la taille, ni l'agilité, ni la gaieté des jeunes garçons de mon âge, Une maladie de langueur qui avait défié les efforts des meilleurs praticiens d'Edimbourg me conduisait lentement au tombeau, et mon père, bien triste encore de la perte de sa bien-aimée femme, avait souvent des larmes dans les yeux quand il me regardait à la dérobée.

Cet état de santé m'éloignait à la fois du travail et des jeux de l'enfance; on n'avait pu me laisser au collège, et quand par hasard je me retrouvais avec mes camarades, je restais triste au milieu de leurs jeux bruyants et de leurs turbulentes mêlées.

Je lisais; c'était ma meilleure joie, et encore m'était-elle parcimonieusement mesurée. Comme la lecture fatiguait la faiblesse de mes yeux, on m'arrachait trop souvent mes chers livres, et alors ma seule consolation était d'éconter les chansons ou les histoires de nos serviteurs écossais.

J'étais surtout friand des légendes higlandaises dont la vieille Moina Mac-Lean d'Aberfeldy, ma nourrice, possédait une inépuisable provision. Gillie ne savait pas raconter; il arrivait tout de suite à l'endroit des coups: coups de bâton, coups de poing, coups de fusil et coups d'épée, tout lui était bon; dans ses récits, je trouvais toujours auprès du daim abattu deux chasseurs, la claymore en main, autour de ses héritages, tous les légataires se battaient avec acharnement, et le mariage lui-même n'était à ses yeux qu'un prétexte entre deux braves garçons pour se casser mutuellement la tête.

Chose singulière! malgré ma faiblesse extrême et la timidité de ma nature, je ne détestais pas les bagarres; mais il me fallait : rtout les merveilleux contes des îles, la féerie écossaise, l'ancre où la sorcière fait bouillir son squelette d'oiseau, et les miracles que multiplie "la seconde vue," là-bas, vis-à-vis des Orcades, au pays des bronillards.

J'avais bientôt quatorze ans; plusieurs essais tentés pour commencer mon éducation étaient restés infructueux à cause de ma pauvre santé; tout ce que je pouvais avoir d'intelligence était tourné vers ces fictions frivoles, et je ne saurais vous dire l'étrange provision de légendes que contenait ma mémoire à cette époque. Quelques-unes, plus tard, ont trouvé place dans mes livres; d'autres ont été dédaignées; d'autres, en plus grand nombre, ont pris leur vol hors de mon souvenir.

Ce soir dont je vous parle, mesdames, je me sentais triste et inquiet parce que je voyais des gouttes de sueur qui perlaient sous les cheveux gris de mon père, tandis que ses doigts impa-

tients tremblaient retournant les feuilles du malheureux dossier. Je connaissais ce symptôme précurseur des accès de la fièvre nocturne qui le tuait.

— Ne puis-je vous être bon à rien pour ce travail, mon père? lui demandai-je.

Il déposa l'énorme liasse de papiers sur son bureau de chêne noir, grand comme toute une chambre de nos maisons modernes. Ses yeux montèrent au plafond, où les pontres croisées formaient de larges losanges de sculptures.

— Ce qu'il vous faudrait, Wat, murmura-t-il, trahissant le secret des distractions qui avaient rendu si malaisé l'arrangement du dossier, c'est un peu de ce que les bonnes gens appellent "de la misère". Ces petits malheureux qui apportent le saumon sur leur dos au marché de la Canongate me font envie pour vous. Je voudrais vous voir le râteau sur l'épaule ou le harpon à la main, mon garçon: du soleil, de l'eau, de l'air!... Wat, avez-vous eu seulement parfois une engelure?

— Ni engelure ni calus, monsieur, répondis-je; mais j'ai songé souvent de moi-même à guérir ma faiblesse par le travail, et, si vous voulez, je bêcherai la terre dans le jardin.

Il appuya sa tête contre sa main et reprit tout bas:

— Vous êtes trop sage, Wat... trop sage, en vérité... Les enfants qui doivent devenir des hommes jettent une gourme et ne raisonnent pas comme des philosophes.

Le manuscrit des *Essais poétiques* de ma mère, qui furent publiés quelques années plus tard seulement (février 1789), était ouvert devant moi. Mécontent des paroles qui venaient de lui

échapper, mon père me dit avec une véritable dureté :

— Je vous avais défendu de lire à la lumière ! Laissez-moi, je désire être seul.

Il n'en fallait pas tant pour ébranler mes pauvres nerfs, plus délicats que ceux d'une femme. Je me levai pour obéir, déjà tout pâle et les yeux mouillés. Mon père, plus chagrin que moi m'arrêta au passage et me mit sur ses genoux comme un petit enfant. Il me serra contre sa poitrine en soupirant :

— Quatorze ans ! Que deviendrons-nous, Wat, que deviendrons-nous ?

— Eh bien ! eh bien ! dit une grosse voix au dehors, si je suis de trop, le docteur en loi me renverra à mon auberge, parbleu !

La porte s'ouvrit assez brusquement et un homme de six pieds passés, dont les cheveux épais et grisonnants s'échappaient de sa toque rouge à boucle d'acier, maintenant une petite aigrette formée de trois plumes blanches, encadra sa haute et majestueuse carrure dans l'ombre du corridor.

Sous son bras, qu'il levait pour dessiner un salut amical, la tête chenue de notre vieux valet Dickson se montra, et Dickson dit :

— Le laird est entré malgré moi, vous voyez !

Puis il se retira, tandis que le laird poussait un vaste éclat de rire, sous lequel perçait bien un peu de timidité.

*Laird* et *lord* sont le même mot exactement, mais, hélas ! il y a loin du lord au laird ! Lord est le conquérant ; laird est le vaincu. Ces pauvres lairds pullulent en Ecosse comme les hidalgos en Espagne, et ceux des hautes terres surtout

habitent bien souvent un taudis au pied du château ruiné de leurs aïeux.

L'Irlande opprimée a crié et sangloté sous le talon anglais; elle a bien fait: le monde entier connaît les détresses de l'Irlande. Il y a chez l'Écossais quelque chose du chien vaillant et fidèle qui met dans la poussière, sous le fouet de son maître, cette gueule redoutable, rouge encore du sang du loup.

L'Écossais ne se plaint pas: il fait plus: il se bat pour ceux qui sont riches de ses dépouilles.

Le fait est ainsi, mesdames, qu'il soit digne de blâme ou d'éloges. Nous avons un lion dans notre écusson royal, mais c'est un lion rampant.

Le laird resta un instant immobile sur le seuil avec ses belles jambes nues qui sortaient de son *kilt* ou jupon de tartan aux couleurs de son clan: blanc et rouge. Il attendait un mot de bienvenue, mais cette taille athlétique et admirable dans ses proportions blessa les yeux de mon père, qui, justement, venait de détailler ma personne exigue et débile.

Moi, je me levai le plus lestement que je pus, et je courus au nouvel arrivant, qui m'enleva dans ses bras robustes.

— Bonsoir, oncle Eachin! m'écriai-je. La dernière fois, tu ne m'as rien raconté: tu me dois deux histoires!

Eachin ou Hector Ogilvie de Baderaigh avait alors plus de soixante ans. Il habitait son manoir de Baderaigh, de l'autre côté des Grampians, et faisait ses vingt lieues à pied avant l'heure du souper, quand il avait affaire à Edimbourg. C'était le père de notre ami Gillie: franc, bon et noble comme un lion, mais processif, hélas! à l'exemple de presque tous les braves gens

des hautes terres, et capable de dépenser tout son argent avec tout son sang pour soutenir ce qu'il appelait "son droit," au sujet d'une branche d'arbre ou d'une touffe de bruyères.

— Trois histoires, si tu veux, Wat, me répondit-il, tandis que sa barbe rude piquait ma joue. Je crois qu'il n'y a que toi ici pour être content de voir le vieil Eachin.

Mon père étendit sa main blanche, qui avait des doigts de femme, sur le dossier dont les pièces éparses couvraient encore la table. Un sourire commençait à naître parmi la sévérité de ses traits.

— Je vous ai donné de bon coeur au diable, ce soir, Baderaigh, dit-il, vous et votre grand faînéant de fils. Voici deux heures que je passe à feuilleter votre dossier, que Gillie a brouillé comme un chat qui jone avec un écheveau de fil. Savez-vous qu'il y a là dedans plus d'une livre de papiers: contrats, chartes, baux, brevets du roi, consultations, jugements et sentences arbitrales? Tout cela pour quelques yards carrés de bruyère inclute qui valent bien cinq schellings d'Ecosse à la criée!

Baderaigh rougit légèrement, mais il répondit avec douceur:

— Que Dieu vous bénisse, docteur en loi! ceux qui ne vous connaîtraient pas pourraient se molester de vos paroles. Nos schellings d'Ecosse ne valent qu'un sou de Londres. je sais bien cela, et nous sommes comme nos schellings, tout petits et tout pauvres devant les assassins de nos pères. Mais vous aimez la bruyère, quoi que vous en disiez, et vous savez bien qu'un morceau de terre d'une demi-couronne engage l'honneur comme tout un domaine. La veille de Culloden,

mon aieul avait trois châteaux et deux montagnes entre la fertile Glencoe et le désert de Laro-chmor. Du haut du Ben-Nevis, mon père enfant compta un jour dix-sept troupeaux dans la vallée conduits par dix-sept pasteurs dont la toque rouge avait les trois plumes blanches. Que Dieu vous garde, docteur en loi ! si nous avons perdu quelque puissance, vous avez perdu beaucoup de joie. Je n'oublierai pas que vous étiez courtois et bon quand votre maison était pleine de sourires.

Il me déposa sur le tapis et vint vers mon père, qui avait les yeux baissés.

— L'enfant est toujours bien pâle, reprit-il en tendant sa large main : sa jambe reste paresseuse et il ne grandit pas. Donnez-le-moi : je le conduirai là-bas, où la terre libre et l'air pur font les hommes forts.

— Baderaigh, répliqua mon père, les uns sont faibles par les jambes, les autres par l'esprit. Nous ne ferons rien de votre Gillie, je vous en préviens.

Le laird eut un sourire plein de naïf orgueil.

— A-t-il donc vraiment du sang rouge dans les veines ? murmura-t-il. Les temps sont mauvais, et j'avais cru que Gillie apprendrait tout comme un autre à noircir le bout de ses doigts. Mais nous n'aimons les plumes qu'à notre chapeau, docteur en loi, c'est certain, et je ne vis jamais de louveteau s'instruire aux tours qu'on enseigne aux caniches... Ah çà ! Votre Honneur, se reprit-il en changeant de ton, mon grand garçon et mon gros tas de paperasses sont donc deux épines dans votre pied ? Nous allons vous débarrasser de l'un et de l'autre : j'ai fait mes vingt lieues

ce matin pour venir chercher mes papiers et Gillie.

Mon père, qui avait pris sa main et qui la gardait dans la sienne, car c'étaient deux vieux et sincères amis, releva sur lui son regard étonné. J'ai vu rarement un regard plus expressif que celui de mon père. Le laird y put démêler comme moi, derrière l'étonnement, une bonne dose de regret; il rougit; ses paupières battirent et l'émotion mit un soudain éclair dans ses yeux.

— Bien, bien, Wat! vous êtes un honnête sang, après tout, et il peut y avoir une race de gentilshommes dans les basses terres!

— Les défauts de Gillie appartiennent à vos montagnes, dit mon père. Je ne sais pas si, avec la meilleure volonté du monde, j'aurais réussi à le transformer, mais c'est un coeur d'or, et nous nous étions attachés à lui. Il était ici comme le frère aîné de Wat.

— Merci, docteur en loi! murmura-t-il.

Et comme une larme roulait sur ma joue, il m'enleva une seconde fois dans ses bras et me serra contre son coeur en ajoutant:

— Laissez-nous Gillie, oncle Eachin! m'écriai-je.

Dickson parut avec la veste noire qu'il endossait pour servir à table et annonça solennellement que le souper de Son Honneur l'attendait. Baderaigh prit de lui-même, et sans être invité, le chemin de la salle à manger. En route, il me demanda:

— Veux-tu venir avec nous, Wat? tu verras la *beldam* de Lochleven, Mohna Campbell, qui fait la tempête avec des ossements réduits en cendres; tu verras Alisdair Brain, le piqueur de Mac-Farlane, qui lit la vie et la mort des hommes



dans l'eau courante de la fontaine d'Arrow; tu verras le gué de Muyrich, où chaque pierre est un homme du clan de Mac-Torosay, ainsi métamorphosé par les fées des lowlands, qu'on nomme les Bonnes Voisines...

Je me retournai vers mon père qui souriait avec mélancolie.

— A-t-on prévenu Gillie Ogilvie que le dîner est sur la table? demanda-t-il à Dickson.

— Il y a eu bagarre sous les vieux murs d'Holyrood, répondit notre valet. Le Mac-Intyre, qui étudie le commerce chez Ried et Cie, a été rapporté sur une civière avec sa chemise et ses cheveux collés à son front. Le fils du laird aura été voir cela pour sûr.

— La blessure de ce jeune Mac-Intyre semblait-elle dangereuse? demanda mon père.

Ce fut Gillie lui-même qui répondit cette fois, car il entra la figure en feu et les cheveux en sueur. Son costume, au contraire, était disposé avec soin.

— Non, Dieu merci, patron, prononça-t-il avec son incorrigible accent des montagnes qui, je l'avoue, est à mon oreille une bonne et chère musique. Nous n'avions que des pieds de table pour bâtons.

Il aperçut le laird, et sa figure pâle rougit de plaisir.

Baderaigh avait pris une mine sévère, et je crus un instant qu'il allait gourmander l'humeur querelleuse de son fils, mais il dit sèchement et d'un ton de mépris:

— Ici, vous sortez donc sans votre claymore, Ogilvie?

Le grand Gillie vint tendre son front comme

un enfant. Le laird mit ses deux mains sur son épaule et murmura en langue gaélique :

— Ta mère était des Mac-Grégor, et tu n'as que du sang chaud dans les veines!

---

II

LE RECIT

Puis le souper commença. Mon père était rêveur. Moi, j'étais triste, et je regardais Gillie comme un ami qu'on va perdre. Le laird mangeait fort et buvait mieux, mais la pâleur augmentait sans cesse sur la douce figure de Gillie, dont le sourire me semblait contraint et presque douloureux. Savait-il déjà qu'il allait nous quitter?

— Baderaigh, dit tout à coup mon père, vous autres, au nord du Forth, vous avez la tête à l'envers: n'allez pas faire la folie de me reprendre vos papiers pour les porter à un autre avocat!...

— Je bois à vous, docteur en loi, interrompit le laird. Vous parlez en honnête cœur que vous êtes. Dans tout le palais, je n'ai confiance qu'en vous. Je vous reprends ces maudits papiers, parce que Mac-Alpine m'a proposé un arrangement raisonnable.

Mon père le regarda fixement, et Baderaigh cacha son sourire au fond de son verre d'ale.

— Oui, oui, poursuivit-il après avoir bu, raisonnable, et qu'on peut accepter en tout honneur.

— Pour ce qui regarde notre ami Gillie, continua mon père sans songer à demander quel était cet arrangement "raisonnable," croyez-moi,

puisque vous renoncez pour lui à la carrière du barreau, faites de lui un bon et brave soldat.

La figure du laird se rembrunit.

— Y a-t-il encore de bons et de braves soldats? murmura-t-il entre ses dents serrées.

— Nos régiments écossais sont connus dans le monde entier, répliqua vivement mon père, et notre *Reicudan-Dhu*, le glorieux 42<sup>e</sup> de ligne, n'a pas son pareil dans tout l'univers!

Un nuage plus sombre descendit sur le front de Baderaigh, tandis qu'un éclair d'enthousiasme s'allumait dans les grands yeux bleus de Gillie. Tous deux répétèrent, mais sur des tons bien différents:

— Le *Reicudan-Dhu*!

Comme la renommée de notre vaillant 42<sup>e</sup> de ligne n'est peut-être pas venue jusqu'à vous, mesdames, j'ai besoin de vous apprendre qu'entre tous les régiments de notre armée, le *Reicudan-Dhu* ou *Black-Watch* (Garde Noire) est connu pour son indomptable vaillance et son esprit chevaleresque. Il se recrute dans les hautes terres exclusivement. Tous ses officiers et tous ses soldats sont des gentilshommes, et c'est lui que l'admiration populaire a surnommé le Régiment des Géants.

Depuis sa formation, qui date des premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'est couvert de gloire dans toutes les guerres européennes et d'outre-mer.

Il était à Pontenoy en 1705, et vos braves gardes-rançaises y eurent entendre le signal de sa manœuvre favorite: *Mousquet au dos! dirck et clamore!* Il était au fort Duquesne en 1758, et l'abbé Raynal constate qu'il perdit là 770 hom-

mes sur 1,500 ; il était à Minden en 1760 ; il était à Torres-Vedras en 1811, et il était encore, au mois de juin 1815, dans cette plaine de Waterloo qui entendit la sublime invective de Cambronne.

Dans l'armée anglaise, c'est le corps d'élite ; dans le pays, c'est le corps légendaire, auquel on attribue, selon cette règle qui toujours prête aux riches, tous les faits d'armes romanesques et tous les miracles d'intrépidité.

Le laird but un long trait d'ale, et la table résonna au choc de son verre vide.

— Jamais le petit fils de Sannie Ogilvie, prononça-t-il avec lenteur, ne portera l'uniforme de Reicudan-Dhu !

J'avais l'oeil sur Gillie, sans doute parce que cette soudaine menace de séparation me le rendait plus cher. Jamais je ne l'avais vu si pâle. Sa main cherchait sans cesse sa poitrine, et il me sembla voir du rouge sous le revers de son gilet. Chaque fois que le désir d'interroger me venait, le regard suppliant de Gillie arrêtait la parole sur mes lèvres.

— Non, non, docteur en loi reprit le laird, je ne donnerai pas mes papiers à un autre avocat ! Pour plaider contre Mac-Alpine, il me fallait votre parole, droite et sûre comme une épée. Il n'y a que ma claymore qui m'ait inspiré jamais plus de confiance que vous... Je vous ai promis une histoire, Wat, mon garçon ; écoutez ! Ecoutez aussi, monsieur Scott, pour savoir au juste de quelle couleur est mon procès contre Mac-Alpine... Vous, Gillie, vous avez oui parler de cela, mais le jour approche où il sera bon que vous ayez la mémoire fraîche. Ecoutez, mon fils, et vous ne regretterez plus la cocarde noire du Régiment-Géani. Quand il est vieux-répandu, le

sang devient noir: d'autant plus noir qu'il fut plus chaud et plus rouge dans la veine du vivant. Et ce fut un noble sang, Gillie, qui teignit la cocarde du Reicudan-Dhu!

Pendant qu'il se recueillait, nous gardâmes tous le silence. Ces derniers mots, et plus encore l'accent qu'il avait mis à les prononcer, sonnaient la menace.

La violence, là-bas, n'éclate pas à l'étourdie; les fermentations de la colère écossaise sont lentes et presque toujours solennelles.

— En l'année 1742, commença le laird Hector Ogilvie de Baderaigh, mon père avait vingt-huit ans. Il était sergent dans la compagnie franche de lord Lovat, qui portait alors le nom de Simon Frazer, et commandait le premier corps indépendant, chargé de prévenir la levée du Black-Mail et autres impôts irréguliers sur la frontière. Les corps francs étaient au nombre de six. Leurs capitaines, choisis parmi les plus considérables chefs de clans, avaient rang de major dans la troupe de ligne. Il y avait parmi eux trois Campbell et le fameux Mac-Pherson de Crosscairn, qui mourut trois ans plus tard aux avant-postes de Fontenoy et dont on fut obligé de couper la main, cramponnée au chanfrein du cheval de Maurice de Saxe.

Les six compagnies indépendantes, levées par brevet royal douze ans auparavant, avaient déjà le nom de Reicndan-Dhu ou Garde-Noire, quoique chacune d'elles portât le plaid de son capitaine. Il y avait entre les officiers et les soldats, tous gentilshommes, une habitude de courtoise camaraderie qui n'excluait nullement la discipline. Dans l'armée anglaise entière, vous n'eussiez pas trouvé de troupe comparable, car ici cha-

que homme, chasseur dès l'enfance, était sûr de son coup de mousquet et possédait en outre à fond l'escrime de la claymore.

La cour, en ce temps-là, consacra en plusieurs actes officiels ce glorieux sobriquet de Régiment des Géants que le 42e avait gagné sur tant de champs de bataille, et l'on disait que c'était de la part du gouvernement orangiste, une grande habileté d'avoir mis un uniforme sur le dos de ces géants, non apprivoisés, car il est sous-entendu que les six compagnies de cet héroïque 42e, fleur de la noblesse écossaise des hautes terres, se composaient en presque totalité des fidèles amis de Stuart.

C'était beaucoup, en effet, que d'avoir lié en faisceau et au grand jour toutes ces claymores qui auraient pu s'aiguïser dans l'ombre; la cour voulut cependant aller plus loin. Elle avait peur tant qu'elle sentait le montagnard dans la montagne. Il ne suffisait pas à son ombrageuse politique d'avoir apprivoisé le lion; elle voulut l'enchaîner loin de sa patrie.

Un soir du mois de septembre, en cette année 1742, Sammie Ogilvie et sa femme, Catherine Blane de Lachlan, étaient assis devant les restes de leur souper dans la salle basse de notre manoir de Gléneil, dont les fenêtres regardaient les livides sommets du Ben-Nevis, " la montagne du ciel. "

Leur fils unique, âgé de huit ans, bâtissait un château de cartes sur la table. Ce fils unique, c'était moi, Hector. Jean, le grand lévrier de mon père, rêvait près de lâtre avec son long museau sur ses pattes croisées.

Gillie, vous avez vu le portrait de votre grand-mère au chevet de mon lit, dans notre maison de

Baderaigh; quand vous étiez un petit enfant, vous aviez coutume de lui envoyer un baiser à la fin de votre prière comme à une sainte, et l'on ne peut dire autre chose, sinon qu'elle était belle et douce comme une sainte, en effet.

Malgré l'âge que j'avais, elle était encore toute jeune, parce qu'elle m'avait mis au monde avant la fin de sa seizième année.

Mon père et ma pauvre mère vivaient souvent séparés l'un de l'autre; car c'était un laborieux service que celui de la Garde Noire, chargée de s'opposer aux mille exactions des catérans et de prévenir ces guerres de famille à famille qui ensanglantèrent de tout temps la montagne. L'absence conserve la tendresse; mon père et ma mère s'aimaient comme au jour fleuri de leurs fiançailles.

C'était fête chez nous quand Saunder Ogilvie, "le grand Saunie," revenait de ses expéditions; ma mère me prenait par la main et nous allions au devant de lui, bien loin dans la vallée, jusqu'à ce que le vent nous apportât les notes connues de la cornemuse d'Allan-Blanc, mon oncle maternel, éveillant les échos avec la marche guerrière du Reicudan-Dhu.

Au détour du sentier paraissaient bientôt le caporal éclaireur Mac-Rea et ses deux soldats, tout jeunes, souples comme des serpents, agiles comme des cerfs; puis venait Allan-Blanc, le pipeur de cornemuse, suivi de son aide joufflu; puis Alpine le Rouge, enseigne du détachement d'Inverlochy; Alpine Mac-Alpine de Duncaw, cousin de mon père et cousin de ma mère, le dernier des officiers quand la compagnie était réunie sous Frazer, son capitaine, mais chef suprême dès qu'il avait franchi le défilé de Larocamor.



C'était un jeune homme petit et large d'épaules, dont la figure basanée paraissait noire sous sa barbe rousse; il marchait sur ses deux jambes noueuses et velues qui sortaient de son *kilt*, solides comme des arcs-boutants de bronze.

Puis venaient les cinquante soldats, tous grands, tous robustes, tous souriant la gaieté martiale, tous portant, outre le harnais ordinaire de l'infanterie anglaise, la lourde épée à deux mains, la targe, le pistolet d'un côté, de l'autre le long couteau que nous nommons *skene-dhu*, et qui, emmanché au bout d'un bras écossais, ne craint ni la baïonnette ni le sabre.

Puis enfin arrivait le dernier de tous, avec la hache d'armes de Lochaber, marque distinctive de son grade, mon noble et vaillant père, le sergent Saunder (Alexandre) Ogilvie, haut comme un chêne, car il avait la tête au-dessus de moi, nous cherchant du regard de ses beaux yeux bleus, tandis que ses cheveux blonds bouclés ondoyaient au balancement de sa marche.

A distance respectueuse, derrière le gros de la troupe, les valets suivaient avec les bagages. Chaque soldat, en effet, avait un ou plusieurs serviteurs, et Alexandre Ogilvie, malgré cet humble titre de sergent qu'il portait, ne descendait jamais la montagne sans conduire à sa suite trois hommes libres qui vivaient de sa cantine.

A peine le vieil Allan avait-il le temps d'emboucher le pibroch des Blane de Lachlan, pour faire honneur à ma mère, que j'étais déjà sur le coeur de mon père. Je le vois encore, heureux et rougissant presque de sa joie, m'élever au-dessus de sa tête, et je l'entends murmurer :

— Voilà que tu grandis, Eachin! Tu pèses mieux que la dernière fois!

Les soldats me souriaient, mais l'enseigne Alpine affectait de sourire à ma mère.

J'avais oui conter qu'au temps où elle courait jeune fille dans la bruyère de Maryburgh ils étaient deux pour se disputer la fleur qui tombait de ses cheveux : Saander Ogilvie et Alpine Mac-Alpine de Duncaw.

Quand Catherine Blane se déclara en faveur de mon père, Mac-Alpine abandonna le pays.

On ne le revit qu'après plusieurs années et je puis me souvenir de sa première visite à notre maison, car il me fit peur. Il ne voulut jamais prendre femme. Mon père le regardait comme un loyal ami, et ce fut à son instigation qu'il prit le dirck et la claymore dans le 42<sup>e</sup> régiment.

La compagnie de Simon Frazer était en ce moment cantonnée de l'autre côté des montagnes dans la basse terre, où elle venait de pourchasser les maraudeurs jusque sur l'autre rive du Forth. Mon père avait obtenu permission de visiter sa femme avec Allan-Blane et le caporal Mac-Rea, habitants du *clachan* tous les deux et mariés à des Ogilvie. Il y avait depuis le dernier printemps de vagues rumeurs qui accusaient le roi Georges d'un noir projet à l'encontre des gentlemen de la haute terre. Le vieil Angus Ogilvie, laird de Glenilis, qui avait sept fils dans la compagnie de Jean Campbell de Carrick, avait envoyé sa souscription au *Caledonian Mercury* pour savoir un peu ce qui se passait dans la politique, et le journal, fatigué par les rudes mains d'un demi-cent d'apprentis lecteurs, était le sujet de tous les entretiens dans les manoirs et dans les chaumières.

Le journal était précisément sur la table ce soir-là, entre la pièce de venaison fumante et le

grand pain de fromage frais, ébréché par l'attaque du matin. Quand mon père repoussa son assiette, il mit sa main dans celle de ma mère et dit :

— Tu es triste ce soir, Kate, et tu n'as pas mangé.

— Tu vas nous quitter encore, Sannie, mon mari répliqua ma mère, et cela me met du deuil dans le coeur.

J'étais enfant alors et j'ai maintenant la barbe grise; mais je vous dis les mots tels qu'ils furent prononcés; les eussé-je entendus hier, je n'en aurais pas la mémoire plus vive.

Mon père pressa la main de sa femme contre ses lèvres.

— Tout notre bonheur s'en est allé avec notre roi, murmura-t-il. Sans ma hache de Lochaber, il me faudrait vendre le petit domaine qui fera de mon Eachin un homme libre.

Ma mère prononça d'un accent de reproche, mais si bas que j'eus peine à l'entendre :

— L'enseigne Mac-Alpine de Duncaw vient dans Gléneil plus souvent que toi, et pourtant il n'a ni enfant ni femme!

— Mon cousin Mac-Alpine est un gentilhomme! répliqua Ogilvie avec emphase et sévérité. Nous avons fait amitié tous deux et je n'entendrai rien contre lui.

— L'âge arrive et les yeux s'en vont, dit la grosse voix du caporal éclaireur Mac-Rea, derrière la haie de notre jardin. J'ai cru voir Mac-Alpine là-bas au bord du marais et je lui ai crié : " Vous voilà le bienvenu, enseigne! Pour vous, c'est tous les jours congé! . . ." Mais bah! c'était quelque tronc de pin trapu et rabougri que j'avais pris pour les larges épaules de Duncaw.

L'enseigne n'a pas répondu, et il n'y avait personne le long de l'eau.

Ma mère écoutait cela toute pâle. Mon père essayait de sourire, mais il y avait un nuage sur son front. Moi, j'étais agité sans savoir pourquoi. En l'absence de mon père, j'avais vu parfois l'enseigne Mac-Alpine rôder autour du manoir et je le regardais comme un porte-malheur.

Une autre voix cependant s'éleva derrière la haie et répondit au caporal; c'était celle du vieil Allan-Blane.

— L'enseigne peut bien être dans les environs ce soir, puisqu'il y était ce matin, disait-elle. On l'a vu sortir au petit jour de la mesure d'Aileen de Crosscairn. Et je ne sais pas, moi, ce qu'un bon soldat peut faire la nuit dans le bouge d'une sorcière!

Ils tournèrent tous deux, le caporal et lui, le coin de la haie pour entrer dans le jardin. Mon père, qui était la bonté même, dit:

— Duncaw est un officier, cela lui fait des jaloux.

— Dieu vous bénisse, Baderaigh et votre maison! crièrent le caporal et le pipeur par la fenêtre. On dit que le journal du vieil laird est chez vous et qu'il y est parlé du 42<sup>e</sup> de bataille; nous venons voir cela.

Mon père poussa de mon côté l'exemplaire du *Mercure Calédonien* qui était sur la table et remplit deux verres à l'intention des arrivants.

Nous étions déjà bien pauvres, car mon père n'avait point menti en disant qu'il vivait de sa hache. Georges de Hanovre avait donné en 1715 nos biens héréditaires au marquis de Breadalbane après la mort de Donald Ogilvie, mon aïeul,

qui tomba l'épée à la main, à la journée de Sheriff-Moor, en combattant pour Jacques Stuart.

Cependant nous prenions nos modestes repas les portes grandes ouvertes, comme si nous eussions été encore des seigneurs, et il y avait autour de la table des couverts tout prêts pour les hôtes que Dieu envoie.

Je pris la gazette, et Dieu sait que je fus du temps avant de découvrir le petit paragraphe concernant le Reicudan-Dhu, car je n'étais pas un habile lecteur. Nos deux amis en étaient à leur troisième pinte d'ale quand je m'écriai :

— Voilà l'histoire!

Et je lus de mon mieux :

“ Par lettre de service en date du 16 août de  
“ la présente année, Sa Très-Gracieuse Majesté  
“ le roi Georges a daigné récompenser le dévoue-  
“ ment de ses fidèles sujets de la haute terre d'E-  
“ cosse par la création d'un régiment d'infante-  
“ rie dont le cadre comprendra dix compagnies,  
“ chacune desquelles devra être exclusivement  
“ composée des highlanders de l'Ecosse septen-  
“ trionale. Les officiers et soldats des six com-  
“ pagnies indépendantes, connues sous le nom de  
“ Garde-Noire, (vulgairement Régiment Géant)  
“ feront de droit partie de ce nouveau corps, qui  
“ prendra la route de Londres assitôt après son  
“ organisation, pour avoir l'honneur d'être passé  
“ en revue par Sa Majesté en personne. ”

Quand j'eus terminé cette lecture, un grand silence régna autour de la table et je vis que ma mère avait des larmes plein les yeux.

Mac-Rea prononça tout bas :

— Il y a d'autres nouvelles qui ne sont pas dans la gazette!

— Quelles nouvelles? demanda mon père.

— Le fils du roi Jacques, Charles-Edouard Stuart, a fait bénir son épée par le saint-père en la chapelle du Vatican, à Rome.

— Et sur son épée bénie, ajouta le vieil Allan-Blanc dont les yeux brillaient d'enthousiasme, il a fait serment de rentrer dans son palais de Saint-James à la tête de ses gentilshommes écossais !

— Dieu l'entende ! s'écria mon père. C'est ainsi que je voudrais voir Londres !

— En attendant, reprit Mac-Rea avec amertume, voilà les libres gentlemen des compagnies enrégimentés comme des mercenaires, et il nous faudra parader devant le Hollandais ventru qui nous a volé les maisons de nos aïeux !

— Peut-être... murmura le vieux Blanc qui remplit son verre d'un geste lent et solennel ; si Georges de Brunswick veut nous égarer loin de nos montagnes, c'est qu'il y a quelque chose dans l'air. Le vieil Angus nous a demandé de la venaison pour demain, disant qu'il attend des amis de l'autre côté. Combien faudrait-il de jours pour mettre au vent cinquante mille claymores, si le dernier des Stuarts disait : " Dieu et mon droit ! " Il y a la dette de sang contractée envers Breadalbane, Argyle et d'autres. Qui vivra verra !... Baderaigh, voulez-vous nous aider à mettre bas un daim pour les hôtes qui, demain, viendront nous dire ce que Stuart attend de nous ?

Mon père se leva. Sa femme retint son plaid d'une main tremblante et dit aux deux autres avec reproche :

— Trouvez-vous que mon mari reste avec moi trop souvent ?

— Ma femme est bien toute seule, répartit Mac-Rea.

Et Allan-Blane ajouta :

— Catherine, ma mignonne, quand le roi aura son royaume, votre Saunder sera un riche seigneur et ne vous quittera plus.

Le caprice est pour l'enfant ce que la passion est pour l'homme. Ma mère était le cœur de mon cœur ; cependant je m'écriai :

— Je veux aller avec vous tous tenir l'affût cette nuit !

Ma mère se détourna de moi, mais le caporal m'enleva dans ses bras, disant que j'étais un vaillant petit homme.

Les chiens firent le diable quand ils virent les fusils. On les tint à l'attache solidement, et nous partîmes au moment où la lune montrait son disque aux trois quarts plein dans les ébranchures du Ben-Nevis. Ma mère tendit son beau front si doux à son mari qui n'était pas sans remords et repassa le seuil en me disant :

— Amuse-toi bien, mon petit Hector.

---

### III

#### L'AFFUT

C'était deux ans avant cette mémorable année qui vit nos victoires de Prestonpans et de Falkirk, et qui vit, hélas! aussi notre raine dans le champ maudit de Culloden. La montagne s'agitait sourdement, comme un homme fort que la fièvre menace. Depuis le Forth jusqu'aux îles, des récits allaient et venaient, exaltant le courage héroïque et la royale beauté du dernier Stuart.

La rancune s'élevait entre les clans qui tenaient pour la maison de Hanovre et les serviteurs fidèles de Jacques. Le Hollandais, au lieu de ramener l'Écosse septentrionale par la clémence, tendait ses filets autour de nous et gorgéait de nos biens les traîtres vendus à sa cause.

Il fallait une explosion prochaine à toute cette colère qui couvait. On l'a dit souvent : Dieu ne veut pas que les Écossais s'amusent.

Si l'Écosse était une nation unie, l'Angleterre ramperait à nos genoux. Mais nous sommes le pays des longues vengeances et des haines immortelles. C'est notre faiblesse, et c'est la force de l'Anglais contre nous.

En descendant les pentes couvertes de bruyères qui mènent aux marais de Sheil, mon père, et ses deux compagnons chantaient. Déjà, moi, je songeais à la solitude, où restait ma mère bien-



aimée. Comme nous dépassions la lisière épaisse des *bogpines* on pins nains qui entoure le marais, je vis un homme enveloppé d'un plaid sombre qui s'engageait dans la bruyère.

— Le voilà! m'écriai-je, car j'avais cru reconnaître l'enseigne Mac-Alpine.

Mon père et les deux autres se retournèrent. Ma main étendue montrait l'endroit où la vision avait disparu. A ce lieu même, un tronc de pin mort s'élevait et dessinait grossièrement dans l'ombre la forme d'un homme. Les chassennes se mirent à rire et mon père s'écria :

— A ton âge, Hector, je ne prenais déjà plus les senches pour des fantômes!

Je n'osai plus parler parce que j'avais la mauvaise honte; mais je n'avais pas pris le tronc de pin pour un homme, puisque c'était derrière le tronc de pin que l'homme avait précisément disparu.

Je n'avais distingué ni les couleurs de son plaid ni les traits de son visage; c'était sa courte taille surtout qui m'avait frappé, et aussi la carrure de ses épaules.

Au bout de quelques instants, mon père me demanda :

— De qui entendais-tu parler quand tu as dit : Le voilà?

— De Duncaw, répondis-je.

Mon père haussa les épaules avec colère et pressa le pas.

Nous allions par les gorges de Gléneil jusqu'aux forêts de notre ancien domaine qui appartenait maintenant, de par le roi Georges, au marquis de Breadalbane. C'étaient nos propres daïms que nous comptions voler. La lune était haute et nageait dans un ciel bleu, quand nous

sortimes des défilés pour entrer dans cette noble plaine qui porte notre nom : Glengilvie. La forêt s'élevait alors depuis le pied de la montagne jusqu'aux pentes d'Inverlochy. C'était un bois séculaire où la hache des marchands n'avait jamais passé.

Je me souviens qu'au moment où nous entrions sous l'ombrage des chênes gigantesques le vieil Allan rouplit un long silence et murmura :

— Les Mac-Alpine n'étaient pas du bon côté à Shreif-Moor. Ce Duncan n'a pas eu grand-peine à gagner son grade d'enseigne. Je sais bien des gens qui se méfient de lui vers Glen-Nevis.

— Et pourquoi rôde-t-il sans cesse autour du *clachan*? demanda rudement Mac-Rea.

Mon père imposa silence, répétant ce qu'il avait dit à ma mère :

— J'ai fait amitié avec Mac-Alpine et je n'entendrai rien contre lui. . .

Ici Baderaigh s'interrompit pour tendre son verre. Sa voix s'altérait et il y avait de la sueur à ses tempes.

Gillie écoutait, mais il n'avait pas le visage que je lui eusse voulu au prologue de ce récit, qui annonçait si clairement une tragédie de famille.

Son attention semblait parfois distraite, et l'éclair sombre de ses yeux s'éteignait tout à coup dans une morne langueur. Il y avait des moments où tout son sang montait à sa joue; l'instant d'après il devenait plus pâle qu'un mort.

L'idée m'était venue, dès le début, qu'il essayait de cacher quelque grande douleur physique.

Pendant que son père buvait, je me glissai jusqu'à lui et je lui demandai :

— Qu'as-tu donc, Gillie?

Il mit un doigt sur sa bouche; puis, attirant ma tête jusqu'à ses lèvres, comme pour m'embrasser, il me dit très-bas :

— Wat, il faut que tu prennes le flacon de vulnéraire qui est dans la chambre à coucher du patron. Je suis blessé.

En ce moment le laird reprenait.

— Il y avait longtemps que j'avais l'envie de tenir un affût, et en partant de la maison je m'étais promis un grand plaisir de cette chasse. Cependant j'avais le coar gros, et je ne sais quelle vague terreur me pesait sur la poitrine.

Je me tenais serré desormais contre mon père et la pensée de ma mère ne m'abandonnait plus.

Au gué de Lochmohr, le dernier avant celui de Glengilvie, nous trouvâmes des valets qui avaient amené les chevaux, en faisant un long détour. Allan-Grant, frère de lait d'Allan-Blane et son domestique, salua mon père et dit :

— Baderaigh, je songeais cette nuit à votre mère qui était une sainte femme. Quand elle voyait le brouillard comme une tour au-dessus du cimetière de Gléneil, elle voyait un cierge à Notre-Dame, car c'était signal de malheur pour tous ceux qui ont le sang d'Ogilvie dans les veines. Ce soir, malgré la pleine lune, au-dessus du cimetière de Gléneil, le brouillard s'élevait comme une tour.

— Ma mère est là-haut, près de Notre-Dame, vieil homme, répondit le laird. Elle veille sur ceux de son sang, par temps clair et par brouillard.

— Que Dieu l'éconte, Votre honneur, car c'est un sang loyal... Mais placez bien les tireurs à l'affût sur une seule ligne, pour faire mentir l'annonce du malheur.

Ce n'était pas dans la forêt de Glengilvie que le malheur devait nous arriver.

A minuit, nous étions au bord d'une vaste clairière où la bruyère, rase comme un velours, s'étendait à perte de vue.

Le Spiel et la Shaw, deux petites rivières bordées de joncs en fleur, allaient, tordant leurs sinuosités capricieuses, jusqu'au gué de Mendhu, où leurs eaux se réunissent en un courant large et tranquille. Tout autour du gué, l'herbe chassait la bruyère et formait une riche prairie.

Il y avait quatre fusils à l'affût et les chasseurs formaient une ligne derrière les derniers arbres de la forêt, sous le vent, à deux cents pas du gué.

La lune brillait au plus haut du ciel, réflétée dans la nappe d'eau comme en un miroir et nous laissant tout au fond d'une ombre épaisse.

Un grand silence régnait parmi nous. Trois valets étaient au vent, de l'autre côté de la clairière, pour rabattre le gibier qui tardait. Nous restions trop loin d'eux pour les entendre. La brise soufflait par bouffées chaudes, apportant le murmure de l'eau; en passant sur nos têtes, dans la cime des pins qu'elle balançait lentement, elle produisait ce bruit doux et triste qui ressemble si bien à la voix d'une mer calme, caressant au loin les grèves.

Je n'aurais point su dire pourquoi j'avais un poids si lourd sur le cœur.

Le vent venait de Gléneil.

Deux ou trois fois j'essuyai mes yeux qui avaient des larmes, car il me semblait que le vent disait: A l'aide! à l'aide! et que les hurlements de notre chien arrivaient jusqu'à moi.

Une note de cornet sonna à perte d'ouïe; l'instant d'après, nous eûmes cette sensation double

et d'espèce particulière qui affecte à la fois la plante des pieds et l'oreille; l'air et le sol qui vibraient en même temps nous annoncèrent du gibier.

Le gibier venait en effet non point de ce pas prudent et doux que les fauves troupeaux ont dans les nuits paisibles, mais au grand galop et en ligne droite. Nos rabatteurs l'avaient effarouché.

Aux deux extrémités de la clairière et presque au même instant, nous pûmes entendre bientôt le bruit plus voisin des feuilles sèches froissées et des rameaux brisés dans le fourre.

Il y avait deux troupes. Deux daims de grande taille, deux nobles animaux, branchés tous deux à plein bois, bondirent hors du couvert et s'élançèrent à fond de train dans la clairière.

Les rayons de la lune nous montraient leur ventre gris de perle qui rasait le sol et leurs andouillers couchés sur leur dos, tandis que leurs deux têtes se roidissaient en arrière. Ils s'aperçurent lors qu'ils étaient encore à deux ou trois cent toises l'un de l'autre et à double distance de nous.

Ils s'arrêtèrent d'un mouvement pareil et si court qu'on eût dit leurs pieds de devant fixés en terre. Ils étaient seuls au milieu de la clarté; les deux troupeaux sans bergers dont ils étaient les gardiens et les maîtres restaient dans l'ombre.

Il me semblait, malgré la distance, voir la fumée de leurs flancs et les frémissements de leur encolure.

Il y aurait eu un combat, si le subtil instinct de ces habitants des grandes solitudes n'avait deviné la présence d'un ennemi commun. Leur at-

titude exprima un instant l'orgueil du défi qu'ils allaient mutuellement se porter; puis ils flairèrent au vent avec bruit et leur sabot frappa le sourd tapis de bruyère, puis encore ils se détournèrent l'un de l'autre et firent front droit à nous.

Celui qui était à notre gauche brama; les feuillages aussitôt s'agitèrent et un troupeau composé d'une douzaine de bêtes, dont moitié était composée de faons de quatre ou cinq mois, entra dans le clair en trottinant. Le vieux daim se dirigea au pas vers la Shaw et son peuple le suivit.

L'autre, à son tour, appela. Un second troupeau moins considérable fit irruption dans la bruyère et fut conduit, au grand trot, par son patriarche à la rive du Spiel.

Le Spiel et la Shaw étaient hors de notre portée. Nos chasseurs avaient calculé leur affût pour commander le gué, passage ordinaire du gibier. Il eût été impossible désormais de changer de place sans trahir l'embuscade et faire manquer la chasse.

— Le bonheur n'y est pas! gronda le vieil Allan-Blanc en appuyant sa carabine au tronc d'un pin. Je pensais, tout le long du chemin: "S'il y a heureuse chasse, ce sera heureux présage;" mais tout est contre la bonne cause, et nous allons revenir sans venaison, parce que nous avons chassé pour le roi!

— Si l'enseigne Duncaw était avec nous, s'écria Mac-Pea, lui qui se vante d'avoir un talisman pour attirer les daims et charmer les dames!

Depuis quelques minutes, l'arrivée des deux troupeaux m'avait distrait de mes pensées charmes ou plutôt de mes pressentiments, pour parler la vraie langue du pays des clans; mais le

nom de Duncaw me fit tressaillir de la tête aux pieds, comme si j'eusse reçu un choc violent.

— Il n'avait pas son talisman dans sa poche, dit le vieux Blane en riant, quand Catherine, ma nièce, lui tourna le dos pour suivre notre brave ami Saunder Ogilvie!... Eachin, petit homme, tu dois avoir une souche de châtaignier à ta droite. Coupe une baguette grosse comme le pouce et passe la moi sans faire de bruit... Vous allez bien voir, mes garçons, si nous en savons aussi long que l'enseigne!

J'obéis. Il dépouilla de ses feuilles la pousse verte et flexible; il la courba dans un sens, puis dans l'autre, jusqu'à broyer son écorce et briser le fil du bois tendre. Quand l'endroit de la courbure, fatigué en tous sens, ne présenta plus qu'une jointure filamenteuse, semblable à un brin de chanvre qu'on est en train de teiller, il l'approcha de ses lèvres en lui faisant faire le coude et la frappa d'un souffle oblique. Cela produisit avec une étrange perfection ce son bas et presque mystérieux, si familier à l'oreille des chasseurs, qui est l'appel de la biche.

— Bravo! dit Mac-Rea.

— J'aime à chasser loyalement, comme j'aime à combattre en galant homme, dit Baderaigh. Nous avons affaire ici à des créatures de Dieu. et quel est le chrétien qui voudrait attirer l'ennemi dans une embuscade par la voix de sa femme ou de sa fiancée?

Je ne sais ce que vous penserez de cette comparaison, mais moi, elle me frappait comme la vérité même. Je songeais toujours à ma mère, et, par un rapprochement d'idées qu'il me serait impossible de vous expliquer, je voyais aussi un

malheur vers lequel ma pauvre innocente mère entraînait notre maison.

Allan-Blanc jeta sa baguette de châtaignier, car il n'allait jamais contre la volonté de Bader-aigh, mais le faux appel répété trois ou quatre fois avait été à son adresse. La bruyère tremblait déjà sous le fier galop des deux sultans quadrupèdes. Ils venaient droit à nous, s'arrêtant de temps à autre pour flairer au vent et au pied. Les deux troupeaux suivaient de loin, comme en se jouant, et longeaient les deux cours d'eau qui les rapprochaient du gué. Quand les deux chefs furent à cinquante pas l'un de l'autre, ils battirent du sabot en mettant leurs naseaux contre le sol. Leurs voix tremblantes et grêles bramèrent à l'unisson, et en un clin d'oeil les deux troupeaux, bondissants et folâtres, se mêlèrent aux bords du gué. Les deux peuples semblèrent fort éloignés de partager les colères de leurs pachas. Il n'y a que l'homme pour haïr sur la foi d'un maître et pour se battre sans savoir pourquoi.

— Il nous faut un grand daim et un faon, dit mon père; rien de plus, rien de moins; et gardez-vous surtout de blesser quelque biche!

Nous autres Ogilvie, nous sommes du comté de Clark, en Irlande. Il y a dans le Munster un proverbe qui dit: *Biche tuée, malheur à la maison!* Voilà trois siècles que nous vivons et que nous mourons dans les highlands d'Ecosse, mais nous n'avons pas oublié les dictons du vieux pays.

Quatre coups de feu retentirent. Le plus grand des deux chefs sauta sur ses quatre pieds et reomba foudroyé, écrasant dans sa chute un beau faon de l'année qui avait une balle au milieu du front.



Les deux troupeaux restèrent immobiles et stupéfiés pendant deux ou trois secondes, puis ce fut comme une volée d'oiseaux qui s'éparpillent.

L'instant d'après, sous les rayons ruisselants de la lune, il n'y avait pas une créature vivante ; je me trompe : il y en avait une seule, un pauvre animal, qui faisait pour fuir des efforts convulsifs. Au bout d'une vingtaine de pas, il s'affaissa dans la bruyère et ne bougea plus.

— Nous avons tué une biche ! dit mon père, pendant que ses compagnons triomphants quittaient leur abri et descendaient vers le gué.

Moi, je pensais :

— Nous aurons le malheur à la maison !

---

IV

LE DEPART

Au retour, mon père fut silencieux et triste pendant toute la route.

En remontant les pentes qui encaissent le marais de Sheil, au delà de la ceinture de *bog-pines* et juste à l'endroit où nous avons rencontré l'inconnu au plaid sombre, un homme était couché tout de son long dans la bruyère. La lune descendait à l'horizon; mais ses dernières lueurs éclairèrent pour nous le visage pâle et brun de l'enseigne Mac-Alpine.

Mon père voulut le soulever dans ses bras, mais il recula devant son regard farouche.

Ce fut Mac-Rea qui lui mit la tête sur ses genoux, pendant que le vieux Allan-Blane allait chercher de l'eau. L'enseigne avait une large blessure à la poitrine et le fourreau de son drick d'ordonnance était vide.

Quand on eut baigné et bandé sa plaie, Mac-Alpine nous dit qu'en regagnant la maison de son hôte (car il n'avait point de foyer à lui) il avait entendu des voix au bord du marais. Ces voix parlaient de lui et répétaient son nom. C'étaient des catérans de la frontière, enragés contre lui parce qu'il avait fait son devoir à la tête des soldats de la Garde Noire. Ils essaya de rebrousser chemin; mais la bruyère était pleine d'embuscades, et, après s'être défendu comme un

homme, il était tombé frappé d'un coup de son propre dirck.

Quoique la maison de mon père fût la plus voisine, il y refusa l'hospitalité, et le caporal Mac-Rea lui donna un asile.

Le vieux Blane fouilla en tous sens, depuis les pins du marais jusqu'au sommet du Ben-Sheil.

En quittant mon père au bout de l'avenue qui conduit à notre maison, il dit :

— Baderaigh, que Dieu me garde d'accuser un officier des nôtres ! mais il n'y a eu ni embuscade ni lutte au lieu désigné par Duncaw, et je n'ai point trouvé les traces des catérans sur la terre humide. J'ai le droit de parler, puisque je suis l'oncle de votre femme : Duncaw vous a jeté un mauvais regard. Ayez méfiance !

Mon père répliqua :

— Duncaw est gentilhomme !

Et pourtant un soupçon était né en lui, car j'entendis sa respiration siffler dans sa poitrine au moment où il soulevait le loquet de notre porte.

— Léan ne vient pas à notre rencontre. . murmura-t-il d'une voix altérée.

Je poussai un cri. Léan, notre beau chien montagnard — beau et bon, je le jure, et le premier ami de mon enfance — était couché mort, dans les orties, à dix pas du seuil.

— Merci de moi ! s'écria mon père en s'agenouillant près du noble animal : quand il y a une biche de tuée, on voit toujours un grand malheur !

Il ajouta en essuyant la sueur de son front :

— Eachin, enfant, je n'ose ouvrir la porte, de peur de savoir ce qui s'est passé chez nous.

La porte s'ouvrit sans lui, et ma mère parut,

calme et belle, le saluant d'un sourire affectueux. Il mit ses deux mains sur son coeur avant de lui donner son baiser d'arrivée. Un long soupir soulagea sa poitrine.

— J'avais comme un pressentiment, lorsque vous me quittâtes hier au soir, Baderaigh, dit-elle doucement. Je suis presque une veuve, et j'ai dû m'habituer à la solitude. Cette fois, cependant, j'avais frayeur, et, au lieu de me mettre au lit, je suis restée en prières. Mes terreurs ne me trompaient pas, car j'ai entendu notre bon chien Léan hurler et combattre. On a essayé de forcer la porte, et, toute la nuit, des malfaiteurs ont rôdé autour de la maison. Mais, Dieu soit loué! vous voilà de retour, Baderaigh, et l'intercession de Marie, mère du Sauveur, vous a gardé votre femme.

Mon père la tint longtemps pressée contre son coeur: mais il ne lui dit point que le vaillant chien Léan était couché mort dans les orties.

Comme nous entrions dans la salle basse, où était la lumière, je crus voir une tache rouge à la manche du peignoir blanc qui enveloppait ma mère.

J'ouvris la bouche pour interroger, mais son doigt se posa sur ses lèvres.

Elle servit le pain et le vin à son mari en souriant, tournant toujours le bras de façon à ce qu'il ne vit point la tache rouge.

Au matin, un baiser m'éveilla. Ma mère était assise au pied de mon lit, pâle et grave. Elle avait à la main une ceinture marquée de taches violâtres et un direk tout noir de sang caillé.

— Eachin, me dit-elle, cet homme est le chef de ton père et les soldats sont gouvernés par une loi inflexible. Tu ne te feras pas soldat, toi,

Eachin, et quand tu auras la force de porter une claymore, tu rendras au laird de Duncaw sa ceinture et son poignard que voici. . .

Docteur en loi, dit ici Baderaigh en redressant toute la hauteur de sa taille et en promenant autour de la table son regard où il y avait une fierté grave, nos Lucrèces d'Ecosse ne sont pas comme celle de Rome. J'ai oui conter l'histoire de cette femme à qui l'antiquité dressa des autels parce qu'elle avait mis un couteau dans son sein déshonoré. En Ecosse, nos femmes se servent du poignard non point pour se tuer, mais pour se défendre. Elles ne payent point l'outrage avec leur sang innocent, mais avec le sang coupable de l'insulteur; elles ne meurent pas en maudissant les dieux menteurs, elles tuent au nom du Dieu vivant et de la Vierge mère, qui donnent à leur bras faible la force de garder leur honneur!

La blessure de l'enseigne Mac-Alpine était l'oeuvre de Catherine Blane, ma mère, qui l'avait poignardé avec son propre *skene-dhu*, et qui n'avait pas fait de bruit pour cela; non, car l'honneur est comme la robe blanche où, si petite qu'elle soit, toute tache blesse l'oeil. Ma mère n'avait point appelé ses valets, qui auraient parlé le lendemain et mis la claymore entre les doigts crispés de son mari; ma mère avait chassé l'infâme toute seule, et l'avait envoyé où nous l'avions trouvé, sur la lande sauvage, mourant de sa honte et de sa blessure. . .

Te voilà pâle, Gillie Ogilvie, mon fils; c'est bien. Le bon sang va droit au coeur dans la colère et ne rougit point la face. Ta grand'mère fit cela, ta grand'mère dont le doux visage sourit dans son grand calme fleuri, à droite de la porte de notre grand'salle. Ecoute encore, Gillie Ogil

vie, car si mon histoire intéresse nos hôtes, toi, il faut qu'elle t'instruise.

Ta grand'mère fit mieux que cela; écoute:

Le poignard d'uniforme de l'enseigne Mac-Alpine fut roulé dans sa ceinture, et tous deux, sanglants qu'ils étaient, restèrent confiés à ma garde. J'étais un enfant; mais, à dater de ce jour, nul ne me vit mêlé aux jeux des compagnons de mon âge.

Cette même matinée, le soldat Ronald Ogilvie arriva du quartier général avec des ordres de Simon Frazer. Le lendemain, de bonne heure, tous les officiers et soldats de la compagnie devaient être au drapeau, sur la frontière, dans la lande de Kinnoul, où les six corps indépendants, avec leurs capitaines, avaient pris rendez-vous. C'était la première fois qu'on réunissait ainsi les six compagnies du Régiment des Géants.

Dans la journée, plusieurs gentlemen, simples soldats ou gradés dans le Reicudan-Dhu, et dont les demeures étaient plus enfoncées dans la haute terre, passèrent par le *clachan* de Baderaigh pour rejoindre leur drapeau. Tous avaient leurs serviteurs; quelques-uns étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Il y eut un grand repas au manoir d'Angus Ogilvie, notre riche parent, et les gens qu'on avait annoncés — ces gens venant du pays d'Italie, où était Stuart — y assistèrent. Ils étaient vinq. Parmi eux, on comptait Duncan de Lenagh, qui mourut lord fantom à la bataille de Falkirk, et Douglas le Rouge, baron Douglas et lord de Glencairn.

Ces gens semblaient en savoir plus long sur le sort du 42<sup>e</sup> régiment que le 42<sup>e</sup> régiment lui-même. Duncan de Lenagh annonça à mon père qu'on allait diriger les six compagnies sur Edim-

bourg, au mépris du pacte d'enrôlement, qui bornait le service à la surveillance de la frontière, quand la guerre ne passait pas l'eau.

— Vous serez passés en revue sous Holyrood, ajouta Duncan de Lenagh, par le traître Breadalbane, pour que le gouvernement du Hollandais sache bien qu'il ne manque aucun des moutons envoyés à la boucherie. Regardez bien Breadalbane, car son million sterling de revenus doit quelques guinées à chacune de vos pauvres maisons en ruine. Après la revue, vous partirez pour Londres, non pas tous ensemble, mais en vingt-quatre détachements, afin que vos colères ne puissent se concerter, et six escadrons de dragons à cheval vous surveilleront sur la route. Il eût fallu trop d'argent pour construire à votre intention des cages roulantes, comme on fait pour les animaux enchaînés des ménageries.

Autour de la table, il y avait bien des fronts en feu et bien des yeux flamboyants.

Nous autres, gens des hautes terres, nous n'avons jamais gagné la réputation d'entendre comme il faut la plaisanterie.

Sous ses longs sourcils gris, le vieux laird Angus Ogilvie regardait avec un mépris moqueur ses convives du 42<sup>e</sup> régiment.

— J'ai bien dit : ménagerie, poursuivit Lenagh d'un ton plus dédaigneux, car vous connaissez tous le prétexte donné par le roi Georges pour vous éloigner de vos montagnes : le roi Georges n'a jamais vu de soldats à jambes nues. Il a fantaisie de contempler tout un troupeau d'animaux sauvages et curieux qu'il flatte de loin en les appelant des géants, mais qu'il mettra en pénitence comme des enfants, quand il les aura sous sa main.

— Retiens ta langue, Duncan! s'écria mon père qui mit la main à sa ceinture.

— Garde cela pour te défendre, Baderaigh, mon cousin, répliqua Lenagh d'un air sombre. Quand vous serez une fois au fond du traquenard, que Dieu et vos direcks vous protègent!

Il n'était pas besoin de tant de paroles pour rendre odieuse à mon père et à ses compagnons l'idée de ce voyage à Londres. C'est toujours avec beaucoup de peine que le highlander se décide à perdre de vue ses montagnes et dans les circonstances présentes, où la pensée d'une guerre civile prochaine était dans tous les esprits, ces hommes, catholiques et jacobites, ne devaient pas aller sans répugnance se livrer ainsi aux mains de ceux que leur plaisir eût été de combattre.

Mais l'uniforme, il faut le croire, est un miraculeux talisman, car mon père et ses compagnons partirent. Pas un ne resta.

Ils partirent malgré les prières de leurs femmes et malgré les conseils de leurs amis.

Ils partirent parce qu'ils étaient soldats et que le drapeau les appelait; ils partirent aussi parce qu'ils étaient Écossais et qu'on leur avait dit: " Les gentlemen de l'ancienne Garde-Noire n'oseront jamais traverser la basse terre! ce sont des géants de paille. "

Sur dix hommes des highlands, vous en enverriez neuf dans le feu avec un défi. Mon père dit:

— Si nous refusions de joindre le drapeau, tous les coquins du bas pays, depuis le Forth jusqu'à la Solway, iraient criant que nous avons eu peur!

— Et que faudra-t-il répondre à Stuart, mur-



mura Duncan de Lenagh, quand il demandera où sont les claymores de ses plus vaillants serviteurs?

Il y eut un silence. Plus d'un coeur hésitait sans doute, mais la cornemuse du vieil Allan-Blane jeta dans la cour son appel aigu.

Tous ceux du Reicudan-Dhu se levèrent, Saunder, Ogilvie répliqua en bouclant son ceinturon :

— Que le pied de Stuart touche la terre d'Écosse, nos claymores seront autour de sa poitrine!

Deux heures après la tombée de la nuit, on était en marche pour le rendez-vous de Kinnoul. L'enseigne Mac-Alpine de Duncaw était porté sur un brancard, quoique sa blessure fût à vif car il avait voulu aller à son devoir. Ma mère et moi, nous suivions le détachement. Toutes les femmes, au nombre de plus d'une vingtaine, parlaient d'accompagner leurs maris jusqu'à Londres. Pendant les deux tiers de la route, Saunder Ogilvie fut un de ceux qui portaient le brancard de Mac-Alpine.

Ma mère serrait ma main frémissante pour m'empêcher de parler.

Les premiers rayons du soleil éclairèrent le brillant défilé des six compagnies libres du régiment de bataille, quittant la bruyère de Kinnoul pour entrer dans les gorges de Glenmyr, qui descendent au bas pays. Avant qu'on se mit en marche, Jean Douglas, du château de Duairt, capitaine de la cinquième compagnie, au plaid vert quadrillé d'écarlate et de noir, avait lu l'ordre du roi Georges, portant défense à tout officier ou soldat d'emmener avec lui personne de sa maison, sauf ses valets armés ou inscrits au rôle.

Les femmes et les enfants restèrent au versant

de la dernière montagne, tandis que les compagnies, cornemuses en tête et enseignes déployées, pressaient le pas sur le chemin de l'exil...

Docteur en loi, nous avions tous les yeux baignés de larmes, et votre coeur aurait battu en voyant cette noble troupe, toute composée de jeunes gens vaillants comme des lions, plus hauts que la stature humaine, commandés par des héros à barbe grise. Jamais plus fortes épées n'éfincelèrent sous le regard du soleil.

Ma mère tendit ses pauvres bras tremblants, quand les trois plumes blanches de Saunder Ogilvie disparurent au détour du sentier. Elle se laissa choir sur le sol et ne vit pas que l'enseignne Mac-Alpine de Duncaw se soulevait sur sa tilière et agitait le pan de son plaid en signe de défi.

Était-ce un insolent adieu ou une menace de vengeance?

Nous revînmes au *clachan* seuls et bien tristes ma mère et moi.

Ma mère avait la mort dans le coeur. La femme du caporal Mac-Rea lui avait dit qu'une biche avait été tuée lors de l'affût dans la forêt de Glengilvie. Je tâchais de lui donner du courage, mais la place où j'avais reçu le dernier baiser de mon père restait froide sur ma joue.

Treize jours après le départ, Samuel Ogilvie, l'un des valets de mon père, vint au manoir, apportant des nouvelles. Mon père envoyait à sa femme, en guise de souvenir et avec mille baisers, un rang de perles de jais pour nouer les tresses abondantes de ses cheveux bruns.

Ma mère tint longtemps le collier pressé contre ses lèvres, mais la vieille Aileen Ogilvie, sa nourrice, lui demanda :

— Pourquoi Baderaigh a-t-il choisi la couleur du deuil ?

Ma mère devint pâle et arracha le rang de perles noires qui déjà brillait parmi ses cheveux. Chez nous autres gens des hautes terres, tout est présage, vous le savez bien, docteur en loi. Pourquoi Saunder Ogilvie avait-il choisi pour sa femme la couleur qui convient au deuil ?

Du reste, les nouvelles apportées par Samuel n'avaient rien d'alarmant. La route s'était faite tristement, mais sans accident, et, lors de l'arrivée des six compagnies à Edimbourg, tout s'était passé suivant la prédiction de Duncan de Lenagh. L'ancienne Garde-Noire avait défilé en tenue de parade devant lord John Howard, gouverneur des quatre comtés, et John Campbell, marquis de Breadalbane, lieutenant pour le roi. La foule écossaise avait chaudement applaudi à la belle tenue des highlanders, et chacun s'était fait un honneur de leur prodiguer l'hospitalité.

Dès le second jour, quatre détachements séparés s'étaient mis en marche, et ces départs échelonnés avaient continué pendant six jours.

Baderaigh et les autres hommes du clan d'Ogilvie faisaient partie du dernier détachement.

En ce temps là, les communications entre Londres et nos montagnes étaient lentes et malaisées. Le service des courriers royaux s'arrêtait à Edimbourg et le gouvernement, sous les plus futiles prétextes, interceptait les correspondances. Deux mois entiers se passèrent sans nouvelles : pas une seule lettre de nos exilés ne franchit la ligne des Grampians, et la terreur se mit dans les familles.

Il n'était pas une maison à vingt lieues à la ronde qui n'eût quelqu'un des siens au Reicudan-

Dhu; les femmes et les mères allaient de vallée en vallée, et les manoirs des chefs étaient assiégés par les pauvres gens, qui demandaient à grands cris :

— Que sont devenus nos pères, nos frères, nos époux ?

Mais les châteaux n'en savaient pas plus long que les cabanes. Il semblait qu'un mur d'acier se fût élevé entre l'exil et la patrie : mur impénétrable, qui donnait passage seulement aux pressentiments funestes et à la sourde angoisse.

---

V

L'EXIL

Au bout de deux mois, un bruit vague parcourut la haute terre. Du Ben-Nevis au pays des brouillards, un deuil immense s'étendit comme un voile. On disait (mais personne ne connaissait la source de ces rumeurs sinistres), on disait qu'un grand malheur était tombé à Londres sur les Ecossais du 42<sup>e</sup> régiment qu'on appelait toujours chez nous le Reicudan-Dhu.

Le Hollandais maudit s'était vengé d'avoir eu peur; il avait guéri son épouvante avec du sang.

Un matin, la nourrice Aileen Ogilvie me conduisit jusqu'au cimetière. Elle fit trois petites croix de bois qu'elle planta dans l'herbe et me dit :

Priez, maître Eachin; vous voici laird de Baderagh. J'ai rêvé trois nuits de suite, et j'ai vu tous ceux qui étaient à l'affût, la nuit où la biche a été tuée. Ni Saunder Ogilvie, ni Daniel Mac-Rea, ni Allan-Blane, ne dormiront à l'ombre des vieux ifs, sous les murs de l'église. Priez, maître Eachin, car vous êtes un orphelin et votre mère est une veuve.

Le soir, j'allai prendre chez le laird Angus l'exemplaire nouveau du *Caledonian Mercury*, qui, depuis deux longs mois, était muet à l'endroit des six compagnies libres. Le journal, au-

jourd'hui, rompait enfin le silence et contenait deux lignes ainsi conçues :

“ Le mardi 3 novembre courant, le nouveau régiment des Géants, 42<sup>e</sup> de ligne, s'est embarqué pour les Flandres. ”

Pour la première fois, depuis bien longtemps, je vis les larmes de ma mère briller au travers d'un sourire.

Il faut si peu de chose pour raviver cet espoir tenace qui couve au fond des cœurs découragés !

Ces quelques mots nous semblaient parler nommément de Samnder Ogilvie. Ne faisait-il pas partie de ce régiment des Géants embarqué pour les Flandres ? Nous savions où il était ; nos âmes savaient où s'élançer. Il était à la guerre. Les soldats sont bien là.

J'accensai la vieille Aileen de folie et je lui imposai silence avec mépris, quand elle voulut me parler encore de ses trois rêves et de ses lugubres présages.

Le dernier jour de ce mois de novembre était un samedi. Le lendemain dimanche, ma mère devait achever une neuvaine à la Vierge, qu'elle faisait à l'intention de son mari bien aimé. Nous étions seuls à la veillée, et, quand neuf heures du soir sonnèrent, je dormais, la tête sur les genoux de ma mère.

Le voix d'Aileen m'éveilla en sursaut. Elle disait :

— Voilà le deuil qui monte le chemin de Glé-neil.

Elle était échevelée et droite, vis-à-vis de la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir. Le vent glacial entraît avec des gouttes de pluie et couchait la flamme de la lampe.

Nous n'avions plus de chien depuis la mort de

Léan ; mais la jument de mon père était de bonne garde et faisait entendre un long hennissement quand il y avait des pas dans le sentier après la nuit tombée.

La jument heunit, et, malgré le grand bruit du vent dans les sapins, nous pûmes ouïr un pas lent et lourd sur la roche.

Je sentais que ma mère frémissait et tremblait. Aileen tira le loquet de la porte, dont les deux battants firent violemment poussées par le vent, et dit à haute voix :

— Entrez, mon cousin Ronald Ogilvie, et soyez le bienvenu dans la maison de Baderaigh.

Nous ne reconnûmes point celui qui passa le seuil. C'était un misérable mendiant au visage hâve et décharné ; il marchait courbé en deux sur une béquille ; on ne voyait parmi sa barbe et ses cheveux hérissés que deux yeux énormes qui brillaient fixement.

Quand la porte fut refermée et que la flamme de la lampe se redressa, nous pûmes cependant refaire avec les haillons qui pendaient autour de son corps amaigri le bel uniforme de notre Garde-Noire. Il restait des lambeaux de son plaid aux couleurs de Frazer, et sa ceinture retenait à ses reins un débris qui avait été le *kilt* éclatant de la 3<sup>e</sup> compagnie.

Mais Ronald Ogilvie était un jeune homme de vingt-deux ans et celui-là semblait un vieillard.

Il vint tomber en avant de la pierre de l'âtre. Comme il ouvrait la bouche pour parler, ses yeux tournèrent et se fermèrent.

Nous le déponillâmes, imaginé qu'il était. Son corps était couvert de blessures anciennes et récentes. Il portait les lamentables traces de la famine, de la maladie et de la fatigue poussée

jusqu'à l'agonie. C'était un squelette animé d'un souffle suprême. Durant une semaine entière, nous fîmes autour de sa couche où le clouait une fièvre lente et silencieuse. Quand il recouvra la parole, il nous dit :

— Baderaigh est mort assassiné!

Il n'y eut que moi pour pleurer; ma mère ne versa pas une larme.

Gillie, enfant, tu as l'âge qu'il faut pour apprendre l'histoire de ta race. Tes yeux ne brillent pas comme je le voudrais, Ogilvie!

Petit Wat, comment trouves-tu mon conte?

Le laird s'arrêta pour boire une large lampée d'ale. Mon père lui tendit la main et murmura :

— Vos colères ont des racines comme des chênes de cent ans!

Moi, je demandai, tout fiévreux de curiosité :

— Quelle fut votre vengeance, oncle Eachin?

Gillie se tenait droit sur sa chaise; mais l'effort qu'il faisait pour cela ne lui laissait pas une goutte de sang au visage.

Ce fut à moi que Baderaigh répondit.

— Petit Wat, prononça-t-il d'une voix sombre, nous n'en sommes pas encore à la vengeance. Ton père a dit trop peu, garçon. Il n'y a pas de chêne de cent ans qui ait des racines comme ma haine!... Nous nous assîmes une nuit, ma mère et moi, auprès de la couche où le soldat Ronald Ogilvie suait la fièvre de sa mort. Ma mère lui ordonna de parler, car elle avait peur qu'il n'emportât dans la tombe ce qu'il savait. Il parla, et nous mettions nos oreilles contre sa bouche pour saisir les murmures de sa voix défaillante.

Ronald était revenu de Londres jusqu'à la frontière des highlands, pourvu comme un gibier par la gueule sanglante des limiers de la



police orangiste. On l'avait blessé trois fois avant qu'il pût franchir la Solway. De la Solway jusqu'aux montagnes, il s'était glissé, marchait la nuit comme un loup, au travers des populations ennemies, trahi sans cesse par son uniforme et par son langage, épuisé de fatigue et de souffrance, martyr du froid et de la faim.

A la frontière, les caterans avertis lui avaient barré le passage. Il avait cinq plaies faites par la claymore et deux balles de mousquet dans les chairs, quand il tomba évanoui au fond d'une retraite connue, sur le territoire du clan Ogilvie.

Voici ce que Ronald put nous dire avant de rendre le dernier soupir :

En se rendant à Londres, les vingt-quatre détachements de la Garde-Noire avaient traversé l'Ecosse méridionale aisément et presque gaiement. Partout où ils passaient, ils étaient l'objet d'une curiosité bienveillante. On leur apportait des vivres dans les villages; les villes leur donnaient des fêtes. Mais, de l'autre côté de la frontière anglaise, tout changea comme par magie.

L'Ecosse a beau donner le meilleur de son sang à l'Angleterre, l'Angleterre déteste l'Ecosse.

L'Anglais ne sait se battre qu'à coups de poings; il affecte de mépriser l'épée, qui fait peur et honte à sa lourde poltronnerie. Le long des routes, hommes et femmes, postés derrière les haies, insultaient le Reicudan-Dhu : " Vagabonds à jambes nues! géants de bois! païens de papistes! chiens d'Ecossais! "

Dans les villes, les bourgeois refusaient de faire droit aux billets de logement. Officiers et soldats étaient obligés de bivouaquer dans les rues, et c'est à peine si les marchands consen-

taient à leur livrer le nécessaire à prix d'argent.

Pas n'était besoin de tant de misères; au milieu même du bien-être et de l'aisance, le highlander souffre loin de ses montagnes. Il y avait une tristesse morne dans les six compagnies, et quand les cornemuses sonnaient le pibroch on voyait des larmes dans tous les yeux. L'atmosphère de ces pays égoïstes et inhospitaliers pesait comme un écrasant fardeau sur toutes les poitrines. Chacun jetait en arrière des regards mélancoliques; mais, hélas! si loin que le regard pût se porter, c'étaient maintenant les vertes pelouses et les horizons plats de l'Angleterre ennemie.

La haute dentelle des monts ne festonnait plus le ciel sourcilleux, et, en fait de bruyères, on ne voyait que des landes factices, aménagées au milieu de l'opulence des parcs pour la commodité de la chasse au renard.

Ils cueillaient en passant ces fleurs de bruyère, comme eux exilées, et les fixaient à leurs bonnets après les avoir pressées contre leurs lèvres.

Et ils allaient, doux comme la force, silencieux devant l'outrage, opposant la patience militaire à la brutale grossièreté de leurs insulteurs. Les ordres sévères des chefs étaient ponctuellement exécutés. Durant toute la route, il n'y eut qu'un acte de violence: le caporal Mac-Rea, entouré de mauvais sujets armés de bâtons qui voulaient lui arracher son mousquet, prit le dirck à la main et les mit en fuite comme une volée d'oiseaux de basse-cour. Il fut puni par le capitaine.

Les quatre derniers détachements atteignirent Londres le deuxième jour d'octobre, et l'on se tint prêt pour passer la revue du roi le lende-

main, selon la promesse solennelle que leur avaient faite à Edimbourg le major général Clayton, lord John Howard et le marquis de Breadalbane. Ces trois hauts personnages avaient affirmé en effet, au nom du roi, que le voyage de Londres était, de la part de Sa Majesté, une marque éclatante d'affection envers ses fidèles sujets des highlands. Le roi voulait voir " les géants " et les haranguer en personne, comme un père parle à ses enfants, et telle était la bonne foi de ces coeurs simples et vaillants que non seulement ils avaient cru, mais encore que cette assurance amicale les avait à demi ramenés.

Désormais Georges de Brunswick aurait pu acheter leur dévouement au prix d'un sourire.

Mais, au lieu de ce roi, ce fut le général Wade qui les passa en revue sous les sombres créneaux de la Tour, et ils apprirent que le roi, par une offensante coïncidence, s'était embarqué pour la Hollande, le jour même où les quatre derniers détachements avaient mis le pied sur le pavé de Londres.

L'état-major anglais du général Wade regarda par dessus l'épaule leur sévère et martial uniforme. Ces jeunes favoris, qui jamais n'avaient entendu que les mousquetades de l'exercice à Finchley-Common, rirent à gorge déployée en voyant les rudes fourreaux des claymores et surtout les haches d'armes des sergents. La populace de Londres, la plus infime et la plus infâme de toutes les lies, s'autorisa de ces rires insolents et fit entendre des huées :

— Mendiants à jambes nues! chiens d'Ecosais! scélérats de papistes! Géants pour rire!

Il y eut des projectiles lancés lâchement et

quelques plaids furent souillés de boue par derrière.

Les six compagnies restèrent immobiles et impassibles, l'arme au bras; mais le rouge était à tous les fronts, et sous quelques-unes de ces paupières baissées il y avait des larmes.

Après la revue, le général Wade placé au milieu du carré, dit :

— L'ordre du roi est que le 42<sup>e</sup> de ligne se tienne prêt à partir sous trois jours. Longue vie au Roi!

— Ils n'auront pas le temps de voir les curiosités de Londres, crièrent les voix moqueuses des *cokneys*.

Mais le long des lignes droites et parfaitement régulières formées par le Régiment des Géants, les paroles du général avaient ramené la sérénité sur tous les visages.

Il s'agissait bien des curiosités de Londres!

Londres n'eût-il pas été la capitale la plus indigente du monde en fait de beautés, Londres eût-il eu à montrer pour un instant tous les miracles de Paris, les officiers et les soldats du Reindan-Dhu n'auraient encore eu qu'un souci: fuir ses murailles abhorrées!

Ce n'était pas la laideur proverbiale de Londres qui les repoussait, c'était la honte du mensonge royal et la méchanceté des coeurs.

Car le roi avait menti du haut de son trône, et l'Angleterre trahissait envers eux toutes les lois de l'hospitalité.

Partir! revoir la montagne et les chers sourires de la famille! Il suffisait de cet espoir pour payer la dette de bien des jours tristes. En regagnant leurs quartiers, les soldats de la Garde-Noire firent la sourde oreille aux sarcasmes des

badands, et ne voulurent point voir les gestes burlesques ou obscènes de la cohue en guenilles.

---

VI

LE MAL DU PAYS

Partir! dans trois jours!

On ne leur avait donné ni caserne ni billets de logements. Ils étaient tous à l'auberge. Les Ogilvie et ceux qui étaient mariés au *clachan* logeaient ensemble dans Lincoln's-Inn-Fields, à l'hôtel de la *Reine d'Ecosse*, où l'enseigne Mac-Alpine de Duncaw, toujours malade, gardait la chambre. Pour la première fois depuis qu'ils avaient perdu de vue l'horizon des montagnes, l'idée leur vint de se réjouir. Ils cotisèrent leurs pauvres bourses, hélas! bien légères, et Saunder Ogilvie fit monter l'hôte après le repas, pour commander l'ale épicée et le vin miellé à la manière du pays.

L'hôte se trouvait être un Mac-Intyre de la frontière, cousin et voisin du clan Mac-Alpine, moitié lowlander, moitié highlander, et gardant pour la maraude un pied dans les deux pays. C'était la surveillance trop active de la Garde-Noire qui l'avait forcé à s'expatrier pour chercher fortune à Londres. Il affectait de faire joyeux visage à ses hôtes et pestait hautement contre le roi Georges qui avait mécontenté de si braves gentilshommes.

En servant le vin, la bière et le brandy, l'hôte maudit de tout son cœur l'insolence des badauds de Londres et déclara que, de son temps, pour

moitié moins que cela, une claymore écossaise aurait santé hors du fourreau; puis il ajouta :

— Mais ceux qui veulent vous mettre à bout, gentlemen, sauront bien user votre patience!

— Expliquez-vous, l'ami, ordonna le sergent Saunder.

L'hôte sembla hésiter et reprit en baissant la voix :

— Duncaw, votre enseigne, pourrait vous en apprendre plus long que moi.

— Duncaw n'est pas sorti de sa chambre... commença Saunder Ogilvie.

— Qu'importe, interrompit le Mac-Intyre, si quelqu'un est venu l'y voir?

Et il ajouta en baissant encore la voix :

— Quelqu'un de bien informé, soyez-en sûrs!

Il y eut des regards de défiance autour de la table, mais Saunder haussa les épaules et s'écria :

— Mac-Alpine est un gentilhomme! Attendez pour l'attaquer qu'il ait ses brodequins aux pieds et sa claymore dans la main... notre hôte! Y a-t-il longtemps que ce personnage si bien informé a quitté le chevet de Duncaw?

— Il y a longtemps qu'il est entré, répliqua le Mac-Intyre en clignant de l'oeil, mais il n'est pas parti.

— Donc, buvons et attendons les nouvelles! conclut Saunder.

Il était cinq heures du soir et la nuit allait tombant. On but. Tout ce que l'hôte avait mis sur la table avait goût d'Ecosse; on eût dit de la bière brassée à Inverlochy et du whisky distillé au delà de Banedoch. Le vin lui-même était miellé à la bonne mode. On but ferme en chantant les chansons du pays. Quand l'horloge de

Saint-Clément sonna sept heures, les cervelles, solides pourtant, étaient déjà échauffées.

Le dernier tintement de l'horloge vibrait encore et Mac-Rea, le caporal, entamait une chanson nouvelle, quand une voix sourde sembla sortir de terre et ordonna le silence. Chacun se retourna. On vit l'enseigne Duncaw debout sur le seuil, chancelant et plus pâle qu'un mort.

Il marcha jusqu'à la table d'un pas pénible, et prit le verre plein de Saunder Ogilvie qu'il éleva au-dessus de sa tête :

— Camarades, dit-il en promenant son regard sombre sur l'assemblée, le secrétaire du comte de Hardwick, Alaster Mac-Alpine, mon parent et mon ami, vous entendait vous réjouir tout à l'heure. Grâce à ce qu'il m'a appris, je puis, à mon tour, porter ici une santé. Camarades, je bois au mensonge du roi Georges et à la ruine du Reicudan-Dhu!

Tout le monde se leva.

— Frère, demanda Saunder Ogilvie, as-tu le transport?

— Dans trois jours vous partez, répondit Duncaw avec un sourire amer; mais savez-vous quel est le but de votre voyage?... Non, non, cousin Baderagh, je n'ai pas le transport... et puisque votre vie ou votre mort vont dépendre de votre conseil, plaise à Dieu que chacun de vous, mes camarades, ait aujourd'hui la cervelle aussi saine que moi!

Il effleura le breuvage de ses lèvres et replaça le verre sur la table. Le Mac-Tuttyre allait et venait, apportant des cruches pleines en répétant d'un air effrayé :

— Je vous avais bien dit que celui-ci en savait plus long que nous!



De tous côtés le même cri retentit :

— Parlez, enseigne Duncaw, parlez!

Le regard de Mac-Alpine sembla compter les pots vides. . . S'il y eut un signe échangé entre lui et l'hôte, personne ne le vit. Il se laissa choir dans un siège, car sa faiblesse était grande.

— Ecoutez-moi donc, et ne buvez plus! or, en na-t-il. Le patron de mon cousin Alaster est le ministre favori du roi, et voici les instructions que le roi lui a laissées en faisant voile pour la Hollande, hier au matin: diviser le Reicudau Dhu en trois bataillons dont chacun devra être embarqué sur l'un des trois vaisseaux qui attendent, à l'encre le long de Bermundsey, vis-à-vis de la Tour.

— Nous les avons vus! s'écria le vieil Allan-Blane.

Et les autres:

— Nous les avons vus tous les trois!

— Le premier, reprit l'enseigne Duncaw, est à destination de New-Haven, dans l'Amérique du Nord; le second fera voile pour Calcutta des Indes orientales; le troisième ira au cap de Bonne-Espérance, qui est à l'extrémité de la terre africaine.

— Tout Londres sait cela! murmura l'hôte qui leva les yeux au ciel.

Les Ogilvie gardaient le silence de la stupeur.

— Pendant que les trois vaisseaux seront en route, poursuivait Duncaw dont la voix se faisait sans cesse plus lugubre, un nouveau régiment sera levé de l'autre côté du Forth: trois bataillons, composés des plus jeunes et des plus braves de la haute terre, et tout prêts à monter à bord des trois vaisseaux qui reviendront les chercher, qui partiront de nouveau et qui reviendront

encore; qui reviendront et qui repartiront toujours jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans les highlands que des vieillards, des petits enfants et des femmes, proie facile pour la haine dévorante de l'Anglais!

Il se tut. C'était du feu qui coulait dans les veines des Ogilvie.

On ne sait pas ce que le Mac-Intyre avait mêlé à son vin, à son ale et à son whisky, mais tout cela brûlait. Avant que la huitième heure eût sonné à Saint-Clément, tous les gens de bien s'étaient quittés l'auberge de la *Road d'Inchess*, ou il ne restait que l'hôte et Alpine Mac-Almond de Duncaw.

Les autres allaient par les rues incornues de Londres, cherchant les logis des soldats de la Garde-Noire.

Ce fut comme un tocsin sonné à bas bruit. Vraie ou fausse, l'histoire de Duncaw était bien choisie pour frapper fortement ces naïfs esprits. Vers onze heures avant minuit, les six compagnies, moins les capitaines et quelques officiers supérieurs, étaient réunies dans les terrains déserts qui s'étendaient alors au delà de l'hôpital de Hoxton. Elles se mirent en marche silencieusement vers le nord. La litière de l'enseigne Duncaw était au milieu du groupe formé par ceux qui retournaient au *clachan* de Gléneil.

— L'accusation portée contre le roi avait trouvé créance, parce que le roi avait menti.

On croit tout d'un menteur.

La Garde Noire, désormais, méprisait le roi.

Elle ne se révoltait point, elle n'essayait pas de venger les outrages reçus; forte des termes de son engagement, seul pacte qui la liât au gouvernement de l'Angleterre, elle regagnait purement

et simplement la frontière des highlands, son poste officiel. Chaque soldat était gentilhomme par la naissance et volontaire par le texte même de sa lettre de service, revêtu du sceau du roi. Le roi n'avait pas le droit de les appeler au delà du Forth. Le roi s'était abaissé jusqu'au subterfuge, et ils sont plus infâmes, assurément, les pièges que l'on tend du haut du trône. Il n'y avait point ici de déserteurs.

Le froid de la nuit et l'importance de la décision qu'ils venaient de prendre avaient chassé les fumées du vin. Les Ogilvie étaient calmes et gardaient conscience de la responsabilité qui pesait sur eux. Ils marchaient en avant, et le premier de tous était Saundier Ogilvie, laird de Baderagh, bien qu'il fût seulement second sergent de la compagnie Frazer. La Garde Noire tout entière reconnaissait momentanément son autorité et suivait le sombre éclair de sa hache dont l'acier large et poli brillait sur son épaule.

Cette nuit-là même, ils atteignirent et dépassèrent la ville d'Hertford, à huit lieues de Londres. Ils bivouaquèrent, au lever du soleil, dans un bois épais. Leur espoir n'était pas de dissimuler leur retraite, mais ils voulaient, autant qu'é possible, éviter la nécessité de combattre.

Pendant les premiers jours, aucun signe n'annonça qu'ils fussent poursuivis. Ils payaient scrupuleusement tout le long du chemin le pain et l'ale, car la modicité de leurs ressources les forçait à une extrême frugalité. Ils se montraient le moins possible et ne marchaient qu'entre le coucher et le lever du soleil. L'enseigne Duncaw connaissait le pays et savait éviter les grandes routes. De sa litière, où la souffrance le tenait cloué toujours, il donnait la direction

à Baderaigh.

La huitième nuit après le départ de Londres, les sentinelles ouïrent, au loin, le bruit tout particulier que produit la marche d'un corps de cavalerie régulière. C'était dans un bois épais, à quelques lieues d'Halifax; on avait fait déjà les deux tiers du chemin de Londres à la frontière d'Ecosse, et certes, une fois parvenue au delà du golfe de Solway, la Garde Noire savait où trouver des amis.

Des éclaireurs furent envoyés; un régiment de dragons les devançait désormais.

Sur le conseil de Duncaw, les gens du Reicudan-Dhu gardèrent le même bivouac deux nuits de suite, pour laisser aux dragons le temps de s'égarer. La deuxième nuit, Baderaigh fut éveillé par une voix qui prononça son nom. Trois hommes enveloppés de longs manteaux étaient près de lui sous le toit de feuillage qu'il s'était fait. Il reconnut deux des convives de laird Angus Ogilvie: Duncan de Lenagh et Douglas de Glencairn.

Le visage du troisième se cachait sous les larges bords de son feutre.

Ce fut le troisième personnage qui parla et qui dit:

— Saander Ogilvie, j'ai vu tomber ton père auprès de moi dans la bruyère de Sherif-Moor. C'était un gentilhomme et un chrétien. As-tu gardé la foi de ton père?

Baderaigh se frotta les yeux, car il croyait rêver en voyant les partisans de Stuart au cœur même de l'Angleterre.

— Que Dieu et la Vierge soient bénis! murmura-t-il. Longue vie au roi Jacques et à son fils bien-aimé!

Les trois cavaliers lui prirent la main tour à tour, et le dernier, qui était l'inconnu, la garda entre les siennes.

— Saunder Ogilvie, reprit-il, les braves soldats de la Garde Noire ont confiance en toi et te suivront où tu voudras les conduire. Il y a de l'autre côté du Forth cinquante mille claymores qui hésitent à sauter hors du fourreau. Si le Reicudan-Dhu se déclarait pour la bonne cause, l'Écosse entière serait entraînée et le roi reprendrait sa couronne.

— Je ne suis qu'un sergent, répliqua Baderaigh; je ne puis répondre que pour moi.

— Réponds donc pour toi, Saunder Ogilvie, s'écria l'inconnu le prenant au mot, et souviens-toi de ton père!

Baderaigh avait quitté sa couche de feuilles et se tenait debout au milieu des trois jacobites. Il resta un instant silencieux et recueilli en lui-même.

— Voici ce que je réponds pour moi, dit-il enfin; le pain de mon dernier repas était à Georges de Brunswick. L'étoffe de mon vêtement lui appartient et aussi le fer de ma hache. Laissez-moi rentrer en ma maison de Gléneil. Je jetterai au vent les lambeaux de ce *kilt* et j'enterrerai ma hache sous la bruyère. Je ne serai plus un soldat; je serai un Écossais libre. Venez me chercher alors au nom de Stuart et vous aurez tout mon sang.

L'inconnu lâcha sa main et se drapa dans les plis sombre de son manteau.

— Baderaigh, prononça solennellement Duncan de Lenagh, je t'ai dit une fois déjà ton avenir. Il y a loin d'ici jusqu'au Ben-Nevis, et tu ne reverras jamais ton manoir de Gléneil!

Douglas de Glencairn ajouta :

— Nous t'apportions pour aujourd'hui le salut, pour demain la fortune. Que ton malheur retombe sur toi !

Quand ils se retirèrent, Baderaigh prêta l'oreille, mais les sentinelles ne crièrent point : *Qui vive!* Baderaigh se mit à genoux et pria. Il avait agi contre son penchant. Sa conscience de soldat lui criait : " Rien n'excuse la trahison. "

Le lendemain, circonstance qui devait avoir des suites fatales, plusieurs officiers et soldats du Reicndan-Dhu lui demandèrent d'où venait ce bruit qu'on avait entendu derrière les branches coupées qui lui servaient de tente. Saunder Ogilvie ne voulut point révéler le secret des trois jacobites et refusa de répondre. Il donna le signal du départ, mais il avait un poids sur le cœur et ses compagnons le regardaient avec défiance.

Trois nuits encore de marches forcées et les compagnies, après avoir évité Carlisle, atteignirent l'extrémité septentrionale du comté de Cumberland et les confins de l'Angleterre. Saunder Ogilvie voulait gagner au nord-est vers Selkirk, éloigné à peine de quinze lieues, mais l'influence de l'enseigne Duncaw avait grandi dans ces derniers jours et l'on se fiait de plus en plus à sa parfaite connaissance du pays.

Bien qu'aucun passage de troupes n'eût été signalé depuis le bivouac d'Halifax, on avait désormais la certitude d'être poursuivis.

Duncaw déclara qu'il savait un chemin à la fois plus court et plus sûr en côtoyant, vers le nord-ouest, les terrains appelés *Solway-Moras* (marécages de Solway). Le quatrième jour, après une traite de quelques heures seulement,

les six compagnie furent obligées de s'arrêter parce que le passage devenait impraticable.

La colonne s'était égarée et avait donné en plein marais.

La nuit était noire et sans lune; rebrousser chemin au milieu de ces champs de roseaux où l'on enfonçait jusqu'au genou eût été une extravagante entreprise. On campa sur un tertre que les vieilles souches de saules avaient élevé au-dessus du niveau humide et l'on attendit la lumière.

On devait profiter du petit jour pour regagner l'abri du bois.

Duncaw avait coutume de coucher sur un brancard. Quand les premières lueurs de l'aube blanchirent les images, on alla réveiller l'enseigne. Sa litière était vide. Il avait disparu. L'étrangeté du fait s'augmentait par cette circonstance que l'enseigne ne pouvait faire un pas sans l'aide de deux amis qui le soutenaient à droite et à gauche. Cependant il avait disparu seul. Personne, excepté lui, ne manquait à l'appel.

Le crépuscule éclairait déjà les objets voisins, tandis qu'une brume légère et floconneuse cachait l'horizon comme un voile. Nos fugitifs, regardant autour d'eux, virent qu'ils étaient au milieu d'une mer de roseaux dont les tiges balancées ondulaient lentement à la brise du matin. Il était facile de retrouver sa route, car la marche nocturne avait laissé dans ce vert océan une noire et large tronée.

Les gens du Reindan-Dhu firent rapidement leurs préparatifs de départ. A l'instant où l'avant-garde allait quitter pour rentrer dans les marécages, une rafale balaya le brouillard vers

le nord-ouest et montra les eaux de la Solway, réfléchissant l'aurore comme un miroir immense.

Selon l'assertion de Duncaw, souvent répétée pendant l'étape de la veille, on devait être à douze ou quinze milles de la mer.

Vingt bouches à la fois murmurèrent le mot *trahison*, et comme Saunder Ogilvie, obstiné dans sa confiance, se faisait encore l'avocat du Mac-Alpine, plus d'un regard soupçonneux se détourna de lui. On se souvenait des voix entendues dans sa retraite, la seconde nuit passée au bivouac d'Halifax.

La brume allait toujours devant le vent, dé couvrant peu à peu l'horizon. Il y avait de l'eau au nord et à l'ouest, de l'eau encore, une eau terne et boueuse, vers l'est. Le sud seul était ouvert. Le soldat Mac-Rea dit tout à coup :

— Je ne sais si je rêve. Il me semble voir des canons de mousquet briller là-haut dans la bruyère!

Son doigt étendu montrait la colline qui s'étendait vers le midi, dans la direction de Carlisle.

— Des carabines et des casques! ajouta l'enseigne Mac-Pherson. Que Dieu nous sauve, car l'homme nous a trahis!

Trois cavaliers descendaient la montée au galop. Le premier, qui portait un costume d'officier, agitait dans sa main un drapeau parlementaire. Une dernière rafale balaya au loin le nuage qui couvrait un tiers de l'horizon, et la montagne tout entière resplendit aux rayons obliques du soleil levant, car, de la base au sommet, il y avait du cuivre, de l'acier ou de l'or: deux escadrons de dragons de Bedford, le 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, dit le 2<sup>e</sup> irlandais.



et trois batteries d'artillerie légère, dont les noirs canons avaient leurs gueules de bronze ouvertes sur le bivouac même du Reicudan-Dhu.

Sir Henry Stapleton, du comté de Surrey, capitaine-lieutenant aux dragons de Bedford, arrêta son cheval au pied du tertre et dit :

— Gentlemen, rendez-vous au nom du roi ! Vous êtes soldats et il ne vous faut qu'un coup d'oeil pour voir que la retraite vous est fermée. Nous sommes soldats et nous vous traiterons dans votre malheur selon les lois de la fraternité militaire.

---

## VII

### TROIS CERCUEILS

Ce fut le 16 octobre que les six compagnies de la Garde Noire déposèrent les armes dans le marais de la Solway, en vue de ces montagnes sombres et couvertes de grands pins qui fermaient l'horizon vers le nord et qui étaient déjà l'Ecosse.

La majorité des officiers avait résolu de combattre jusqu'à la mort plutôt que de se soumettre. Mais Saunder Ogilvie changea leur dessein par ces seuls mots :

— Le roi nous a trompés, mais ceux-là sont des chrétiens et des frères, qui accomplissent leur devoir d'obéissance. Il n'est pas bon de mourir les mains rouges de sang innocent.

La promesse faite fut tenue; on les traita honorablement tant que dura la marche sur Londres. A Londres, où ils arrivèrent le 23 octobre; une Cour martiale était assemblée d'avance pour les juger comme déserteurs en masse.

Le premier témoin entendu fut Alpine Mac-Alpine de Duncaw, qui marchait maintenant d'un pas solide et qui parut devant la Cour avec l'uniforme de capitaine des fusiliers écossais. Le paiement du service rendu ne s'était pas fait attendre. Mac-Alpine déclara sous serment que ses camarades du Reicudan-Dhu et principalement les gens du clan Ogilvie, agissant sous l'influence du sergent Saunder, avaient abusé de son

état de maladie pour l'entraîner dans leur désertion. Il affirma que le même Saunder Ogilvie était le chef réel des six compagnies fugitives. Il accusa hautement le même Saunder Ogilvie d'avoir provoqué la désertion en masse dans le but de livrer la Garde Noire, avec armes et bagages, au prétendant Charles-Edouard, qui en aurait fait le noyau de son armée insurrectionnelle.

A l'appui de cette dernière assertion, il spécifia que, dans la nuit du 12 au 13 octobre, en un bois taillis des environs d'Halifax, où le Reichen-Dhu avait bivouaqué, le sergent Saunder Ogilvie avait reçu et caché dans sa tente de feuillage trois misérables papistes, connus par l'audace de leurs machinations criminelles : Douglas de Glencairn, Duncan de Lenagh et le traître Evan Mac-Gregor Campbell de Dundas, ancien lieutenant du fameux comte de Mar, et présentement père de la Compagnie de Jésus.

Comme complices directs du sergent, il nomma le caporal Mac-Rea et Allan-Blane, le sonneur de cornemuse.

Parmi ces âmes simples et loyales, pour qui le parjure était le plus lâche des crimes, une pareille déposition ne pouvait faire naître un autre sentiment que le dégoût. Les accusés, d'un commun accord, refusèrent de disenter les paroles du témoin, et ce seul mot : "Menteur !" tomba de leurs bouches.

Néanmoins l'enseigne Mac-Pherson déclara qu'il ne pouvait, en conscience, repousser l'imputation ayant trait aux trois émissaires papistes, car on avait entendu, en effet, des voix dans la tente de Baderaigh, et Baderaigh avait refusé de répondre aux questions de ses compagnons.

Saunder Ogilvie se leva et dit :

— Plût à Dieu pour moi et pour mes frères, que j'eusse écouté ceux qui sont venus à nous la nuit du 12 au 13 octobre ! Si je ne m'étais pas mis souvent entre mes camarades et ce traître qui vient de mentir à la face de Dieu, il n'aurait pu ni jouer son rôle de Judas ni gagner le grade de capitaine qu'il déshonore. J'ai fait de mon mieux, mais je ne me plains pas, car où est l'homme qui n'a pas assez péché pour être puni ?

Le lord-chef lui demanda :

— Sergent Ogilvie, vous reconnaissez-vous coupable d'avoir pris le commandement des six compagnies et de les avoir dirigées sur l'Écosse, contrairement aux ordres du roi ?

— Il y avait entre le roi et nous un contrat. C'est moi qui ai dit le premier : " Le mensonge du roi déchire notre contrat et nous fait libres. " J'affirme, sur ma foi, que je n'ai rien promis au roi, sinon de garder fidèlement la frontière depuis Inverary jusqu'à Stirling.

— Quelle est votre foi ? interrogea encore le président.

— La foi catholique, apostolique et romaine de nos pères, qui, grâce à Dieu et à la Vierge, ont vécu et sont morts en chrétiens et en gentilshommes, comme j'ai vécu et comme je veux mourir.

Ce disant, Saunder Ogilvie fit le signe de la croix. Tous les accusés ôtèrent leurs toques et s'inclinèrent en l'imitant.

Parmi les juges, plusieurs pâlirent sur leurs sièges. Ils étaient là pour condamner.

Comme les accusés revenaient à la Tour, ignorant encore la sentence portée, le vieil Allan-Blane, qui marchait entre Baderaigh et Mac-Rca, dit :

— Nul n'échappe à son sort. La nuit de l'af-

fût, une biche resta sur l'herbe. C'était signe du grand malheur qui nous menace.

La populace de Londres faisait son métier, hurlant des invectives et des outrages.

Le 27 octobre au matin, une foule immense encombra Trinity-Square, et tous les abords de la Tour, bien avant le lever du soleil.

Quand les premiers rayons de l'aube dessinèrent les lugubres profils de la forteresse bâtie par l'évêque Gandolphe, on put voir une quadruple ligne d'uniformes qui entouraient complètement la vaste circonférence de Tower-Hill.

Il y avait là quatre régiments de la garde, huit bataillons de grenadiers à pied, six escadrons de dragons et le régiment des fusiliers écossais, tambours en deuil et crêpe noir au drapeau.

Le roi donnait spectacle.

La porte de la prison s'ouvrit. Quatre cents soldats de la Garde Noire sortirent sans armes. Ceux-là étaient condamnés au bannissement, ce qui signifiait alors le travail forcé dans les colonies.

Derrière eux venaient Saunder Ogilvie, Daniel Mac-Rea et Allan-Blane, sans plaids, sans kilts et têtes nues. Leurs mains étaient liées.

Au-devant de chacun d'eux, quatre hommes portaient un cercueil ouvert.

Les tambours voilés des fusiliers écossais donnèrent leur roulement sourd et prolongé, tandis que la musique des *horses-guards* jouait une marche funèbre.

La foule, amentée derrière les troupes, vociféra de sauvages bravos et cria : " Mort aux papistes ! Mort aux Jésuites ! "

Les quatre cents déportés furent rangés sur deux haies. Avant de partir pour l'exil, la sen

tence de la cour martiale les condamnait à être témoins du supplice de leurs frères.

Le reste des compagnies était en marche sur Kent, où se faisaient les embarquements pour la Flandre.

Les trois cercueils s'arrêtèrent à cent pas de la Tour et sonnèrent creux en heurtant le sol. Il y avait là trois poteaux entourés de serge noir. Chaque cercueil fut placé en long devant le condamné dont la dépouille mortelle devait l'emplir.

La musique des gardes se tut ; le tambour des fusiliers écossais fit silence. Peu à peu tous les bruits s'éteignirent à l'entour, même le murmure impie de la populace anthropophage.

Il y avait du monde à toutes les fenêtres de toutes les maisons, du monde encore sur les toits et jusque sur les cheminées. Le long des murailles perpendiculaires, des mains convulsives se crispaient. Partout où croissait un arbre, on voyait dans les branches des grappes de figures diaboliques.

C'était le vieux Londres : hommes, femmes, enfants, ivres de gin, malgré l'heure matinale, et horriblement altérés du sang des justes. Le roi savait ce qu'il fallait pour amuser sa bonne ville.

Au-dessus de cette cohue, muette maintenant, un commandement militaire vibra éclatant et bref.

Un détachement de vingt fusiliers écossais sortit des lignes, marchant sur deux rangs.

Il était commandé par le capitaine Alpine Mac-Alpine de Duncaw.

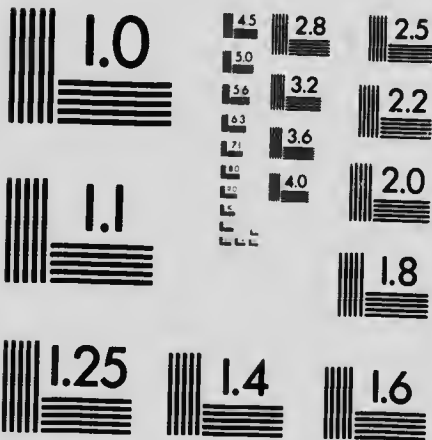
Les trois patients mirent ensemble un genou en terre et prièrent à haute voix.

Les quatre cents déportés, le bonnet à la main,



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax



pâles et les yeux baissés, répondirent à l'oraison selon le rite de l'église romaine.

— Portez armes! commanda Alpine le Rouge.

En respirant, la cohue fit un grondement sourd.

Les trois condamnés se relevèrent et repoussèrent le bandeau qu'on voulait mettre sur leurs fronts. Leurs trois têtes étaient droites, et Baderaigh, regardant en face le capitaine Mac-Alpine, dit sans emphase ni colère:

— Duncaw, je ne changerais pas de place avec vous.

Le Mac-Alpine était livide, mais il souriait. Il fit le commandement de préparer les armes.

— Il y a juste sept semaines, murmura le vieil Allan-Blanc, ce même jour, un mercredi, nous tuâmes une biche, à l'affût, devant le gué de Lochmohr... J'aurais voulu entendre encore une fois le pibroch d'Ogilvie avant de mourir!

— Nous l'entendrons, cousin! s'écria le caporal Mac-Rea; il y a là-bas vingt mille dircks et autant de claymores qui sauteront d'eux-mêmes hors du fourreau pour nous venger! Nous entendrons les pibrochs des clans! L'Écosse pour toujours; et que Dieu sauve le roi qui ne ment pas!

— Genou... terre! prononça la voix stridente du Mac-Alpine.

Il s'était rapproché des condamnés, en ayant soin de se tenir en dehors de la ligne du tir.

Le détachement des fusiliers écossais était à vingt-cinq pas. Les crosses des vingt mousquiers heurtèrent le sol, tandis que le premier rang mettait un genou en terre.

— Ma dernière pensée à Catherine Blanc, ma chère femme, dit le laird de Baderaigh, et à Hec-

tor Ogilvie, mon enfant bien-aimé, que je recommande tous les deux à la bonté de Dieu!

— Voici que je te tue comme j'ai tué ton chien Léan, dit rapidement Alpine le Rouge. Ta veuve sera ma femme, et ton fils orphelin, mon valet!

Puis sa voix tonna pour commander :

— Joue! feu!

L'horloge de l'église Saint-Olave sonnait huit heures.

Vingt coups de mousquets retentirent. Baderaigh resta debout le dernier, oscillant comme un chêne dont le bûcheron a tranché la base.

Il tomba, et les tambours battirent.

Ronald Ogilvie et deux autres hommes du clan mirent les trois corps au cercueil, pendant que la foule s'écartait repue.

Ronald coupa une boucle des cheveux blonds de Baderaigh et lui creusa une tombe sous les murailles de la Tour de Londres, loin, bien loin, hélas! du champ béni où les aïeux écossais dorment sous le bruyère...

— Mesdames, fit observer ici Walter Scott en changeant de ton si brusquement que la duchesse, suspendue à ses lèvres, laissa échapper un cri de surprise, la *Revue d'Edimbourg* et le *Quarterly* me reprochèrent dans mes livres chaque personnage et même chaque objet, ce qui allongue le récit à des proportions démesurées. Lord Byron compare, dans sa bienveillance, mes contes à cette boisson des collèges, "l'abondance;" où il y a un peu de vin et beaucoup d'eau. Il est rare qu'on ne puisse découvrir quelque chose de vrai au fond de la critique même la plus partielle; aussi fais-je tous mes efforts pour guérir cette maladie de mon esprit.

Néanmoins il y a des nécessités, et je ne puis

reculer devant celle de mettre un peu en lumière mon père et ses hôtes au moment où Hector Ogilvie de Baderaigh achevait cette page d'histoire : l'assassinat juridique des trois gentilshommes highlanders.

Un morne silence régnait autour de la table desservie. Mon père était triste comme peut l'être tout Ecossais, sans distinction d'opinion religieuse ou politique, quand on parle de ces hommes lâches et sanguinaires qui, vingt heures après la bataille, firent massacrer par milliers des *prisonniers de guerre* sur la bruyère de Cul-loden.

Il n'aimait point qu'on rappelât devant lui, ni surtout devant moi, les infâmes commencements de cette dynastie de Hanovre qui est maintenant le lustre de l'Angleterre moderne.

Moi, j'écoutais, muet de colère. Entre tous les monstres qui portèrent la couronne, j'ai toujours hai ce lourd et plat Hollandais, dont la recette pour régner fut la perfidie poltronne et impitoyable.

Je voyais, tant l'impression était vive, je voyais de mes yeux ces trois pauvres vaillants highlanders debout derrière leurs cercueils ouverts, et je ne puis rendre l'horreur que m'inspirait cette barbare mise en scène. J'aurais voulu, comme Néron (belles dames, je n'ai jamais tué une mouche en ma vie), j'aurais voulu avoir un glaive et le pouvoir de trancher d'un seul coup les cent mille têtes idiotes de la populace londonienne.

Gillie avait les yeux baissés; pas un atome de sang n'animait sa joue; ses deux mains pâles se crispaient sur sa poitrine.

Le laird, la tête haute et les narines gonflées, jetait des éclairs par les yeux.

Il emplit son verre jusqu'aux bords et le tendit à Gillie. C'était du vin qu'il avait versé.

— Bois cela, Ogilvie! s'écria-t-il; n'en laisse pas une seule goutte: c'est ainsi que tomba ton aieul. Je vais te dire maintenant quelle fut la fin de ta grand'mère.

VIII

LA VEUVE

Catherine Blane prit le deuil pour ne le plus jamais quitter. Alpine le Rouge s'était vanté. Il ne vint point chercher le prix de sa trahison. Ma mère l'attendait. Elle avait fait, dans l'étoffe même de sa robe noire, un fourreau pour le dirck qui s'était déjà rougi de son sang. Elle attendit en vain.

Dans la salle basse du manoir de Gléneil, elle disposa en trophée les armes de mon père. Je laissai de côté la lecture et l'écriture; j'eus pour précepteur un soldat, Yan Ogilvie, qui, six heures durant, chaque jour, m'enseignait à manier la claymore, le pistolet et le dirck, soit à pied, soit à cheval. Ma mère ne manqua jamais une seule fois d'assister à ces leçons. Quand j'avais bien fait, elle m'embrassait et me disait :

— Baderaigh, tu vengeras ton père.

Les années s'écoulèrent et parmi elles 1745, qui vit périr à Culloden le dernier espoir de l'Écosse. J'avais voulu partir avec ceux de notre clan quoique je fusse encore un enfant, mais ma mère m'ordonna de rester. Sa vie n'avait qu'un but, son cœur qu'un sentiment : la vengeance.

Depuis longtemps je la voyais pâlir et maigrir, bien qu'à mes yeux elle restât merveilleusement belle. Souvent elle était obligée de s'asseoir pendant que Yan me donnait ma leçon.

La vieille nourrice Aileen redoublait de soins autour d'elle et lui faisait boire des potions ordonnées par l'autre Aileen, la *beldam* de Cross-cairn.

Mais ces potions, qu'elles fussent remèdes ou charmes, étaient impuissantes et ne savaient point arrêter les progrès du mal qui minait Catherine Blane.

Un matin, Aileen me prit par la main et me conduisit jusqu'au lit où ma mère avait dormi ; les draps en étaient baignés de sueur. Ma mère fut bientôt obligée de s'asseoir en chemin, une fois, puis deux et davantage, quand elle remontait le sentier de l'église, le dimanche, après la messe : car on disait encore la messe à Gléneil deux ans après Culloden, et alors que le Hollandais faisait afficher à Edimbourg promesse de mille livres d'Ecosse à qui livrerait un prêtre papiste. Le vieil Angus avait fait pendre un espion protestant à la maîtresse porte de son manoir, et les habits rouges n'osaient point s'aventurer jusqu'à ce nid d'aigle où perchaient les Ogilvie.

Quand j'embrassais ma mère, j'avais peur de ses yeux agrandis. J'entendais, la nuit, sa toux déchirante. Mon cœur se brisa la première fois que je vis une trace humide et rouge à sa lèvre pâle... Elle était toute jeune encore pourtant !

Vers la fin de novembre, en l'année 1748, elle me fit venir à son chevet et me dit :

— J'aurais voulu attendre encore jusqu'au printemps, mais Dieu ne veut pas...

Comme elle s'arrêtait, je lui demandai :

— Attendre quoi ma mère??

Elle sembla me toiser de son regard triste et murmura :

— Tu as la taille d'un homme, mais au printemps tu aurais été plus fort.

— Est-ce pour combattre cet homme?... m'écriai-je.

Ses yeux brillèrent. Elle me jeta ses deux bras autour du cou en disant :

— Hector, mon enfant bien-aimé, c'est pour venger ton père!

A mon insu, elle avait suivi pas à pas la carrière de notre ennemi. Elle connaissait les moindres détails de sa vie. Il y avait six ans maintenant que mon père était mort. Alpine le Rouge avait fait la campagne de Flandre et s'était retiré du service presque aussitôt après la fin de la guerre, dégoûté par les mépris des officiers et même des soldats. Les traîtres qui se vendent devraient se vendre très cher et argent comptant, car il est rare qu'on leur paye le second terme du marché. Ceux-là mêmes qu'ils ont servis les repoussent bientôt du pied avec dégoût.

Alpine le Rouge était revenu en Ecosse avec le grade de capitaine; il s'était établi aux confins de la basse terre, parce que le voisinage des highlands ne valait rien pour lui. Il habitait vers Kilpatrick, de l'autre côté de Dumbarton, avec trois de ses frères et quelques parents, démembrés du clan Mac-Alpine. Il avait épousé la fille d'un lowlander, dont il avait acheté la ferme de Claybreach, où se trouve la source d'eau chaude de Saint-David, célèbre dans les trois royaumes pour la guérison des pulmonaires. Sa femme, avenante et d'un gai caractère, achalandait le salon de conversation.

Ma mère savait tout cela.

Nous partîmes de Gléneil. Ma mère ne voulut point de Yan Ogilvie pour nous accompagner. Pendant le voyage, elle déploya une force qui me semblait surnaturelle, car elle fit à pied, et souvent sans le secours de mon bras, toute la portion du chemin qui est impraticable aux chevaux. A Kilpatrick, nous nous séparâmes, malgré mes répugnances et mes prières. Je dus prendre un logis dans une des auberges de la ville, tandis que ma mère, sous prétexte de se rapprocher de la source de Saint-David qui convenait au traitement de son mal, choisissait pour sa retraite la propre maison d'Alpine le Rouge.

En me quittant, elle me tint longtemps pressé contre son coeur, mais elle ne pleura point et ne me dit que ces seuls mots :

— Tiens-toi prêt à toute heure.

J'ignore ce qui se passa à la maison de Saint-David entre Catherine Blane et le meurtrier de mon père. J'avais l'ordre d'attendre à Kilpatrick et de ne m'éloigner sous aucun prétexte. Le troisième jour, je reçus un message qui me disait : "Ce soir, à neuf heures, devant la borne du second mille, sur la route de Dumbarton." La lettre n'était pas signée, mais je ne pouvais méconnaître l'écriture. J'examinai avec soin le fil et la pointe de ma claymore, je fourbis l'acier de mon *skene-dhu* et j'attachai des courroies neuves à ma targe.

Il me fallait en effet l'armure complète du highlander. La lettre ne disait rien de tout cela, mais il n'en était pas besoin. "Tiens-toi prêt !" m'avait ordonné ma mère. Je savais le grave et terrible sens que ces paroles avaient dans sa bouche.

Au lieu indiqué, je trouvai Catherine Blane.



En m'embrassant, elle tâta ma ceinture, car la nuit était sombre au point de ne pouvoir distinguer les objets. Quand elle sentit ma claymore, elle murmura : " C'est bien ! " puis elle me passa au cou son rosaire.

Sa main était très-froide, mais sa bouche avait brûlé mon front comme un feu.

— Viens ! me dit-elle : ce sera le jugement de Dieu.

Nous quittâmes la grande route pour entrer dans un sentier qui traversait les prairies et menait à une futaie de vieux chênes.

Elle ne me parlait point, mais je l'entendais parfois qui priait.

Sa voix me semblait changée, bien que notre séparation eût duré trois jours seulement. Elle glissait devant moi comme une apparition, et dans ces ténèbres, il m'était impossible de voir son visage.

Elle s'arrêta tout à coup sous la voûte des grands chênes. Au travers des branches dépoilées, on apercevait le ciel en deuil. Je crus distinguer une croix de granit au centre d'une clairière.

— Prions, dit-elle en s'agenouillant sur le socle moussu de la croix.

— Est-ce ici le lieu du combat ? demandai-je.

— C'est ici, me répondit-elle.

— A cette heure et en ce lieu, ma mère, la science des armes que vous m'avez donnée sera inutile. Chacun frappera au hasard, car nous ne verrons pas la pointe de nos claymores.

Un pas retentit au loin dans la nuit, et presque aussitôt après je pus entendre une voix qui chantait.

Au lieu de me répondre, ma mère ordonna :

— Barre-lui le chemin et dis-lui ton nom, Baderaiigh!

— Catherine! cria-t-on sous le couvert; holà! ma cousine Catherine!

Le nom de ma mère dans cette bouche me fit trembler comme un blasphème. Je me disais: "Il doit entendre mon cœur," tant mon cœur sautait violemment dans ma poitrine. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé une angoisse semblable en toute ma vie. La sueur froide collait les cheveux à mes tempes.

Lui marchait toujours chantant gaillardement, car il avait sans doute préludé par un joyeux repas à cette nuit d'aventure, et de temps en temps il répétait:

— Holà! Catherine, où êtes-vous? Je puis renvoyer ma femme par la loi du divorce protestant, et je serai libre de vous épouser.

Je vis sa large carrure qui se dessinait vaguement dans le noir. La plat de ma claymore éclata sur sa joue comme un coup de battoir dans l'eau, refoulant dans sa gorge son chant et son appel. Il bondit en arrière et son épée grinça en sortant du fourreau.

— Oh! oh! gronda-t-il, une bagarre ou un guet-apens? Nous sommes bon pour les deux, Dieu merci!

Et il me chargea résolument.

—Ce n'est pas une bagarre Alpine Mac-Alpine, prononçai-je entre mes dents serrées; c'est un combat à mort, car je suis le fils de Saunder Ogilvie.

Il me porta un coup terrible que je parai avec ma targe, et murmura:

— En voyant la louve, j'aurais dû songer au louveteau!

Derrière nous, dans la nuit, il y eût un rire strident. Alpine le Rouge avait quitté le sentier. Je ne le voyais plus, tant l'obscurité était profonde, mais je savais où il était par le bruit de son pistolet qu'il venait d'armer. Je me précipitai tête baissée. Les ténèbres s'éclairèrent au moment où mon arme rencontrait le vide, et je sentis une brûlure à mon front contre lequel la balle oblique avait glissé. Ma claymore frappa un second coup dans l'ombre : ce fut encore en vain. Sous bois, cependant, le bruit sec et répété d'un briquet se faisait entendre. Tout à coup une grande lueur illumina la scène et je pus voir Alpine qui me visait avec son second pistolet. Le chien s'abattit comme je prenais mon troisième élan ; l'amorce seule brûla et le sang de mon adversaire rougit sa ceinture.

Ma mère poussa un cri de joie.

— Courage, Hector, mon bien-aimé ! dit-elle en levant la torche qu'elle tenait à la main.

L'oeil sanglant de Mac-Alpine fit rapidement le tour de la clairière. Quand il me vit seul, ses lèvres eurent un sourire de triomphe, car il avait craint une embuscade. Il jeta son pistolet et reprit sa claymore en disant :

— Catherine, tu es folle ; on ne mène pas un roquet à la chasse de l'ours !

Évidemment il regardait la clarté soudainement venue comme un grand avantage pour lui qui était le plus fort et qui se croyait le plus habile ; mais, dès les premières passes, son opinion dut changer, car les rides de son front se creusèrent de nouveau, tandis que ses sourcils retombaient sur ses yeux.

Il est une botte de l'escrime montagnarde qui ne s'emploie pas entre gentilshommes et qui est

connue sous le nom de *la faux de Gordon*, parce que Gillivray Gordon de Dornoch en fit usage dans son duel contre William Lee, lord Cardiff, sous le règne de Charles II; elle consiste à passer sous l'épée en se laissant choir sur la main gauche, pendant que la droite fauche à revers, cherchant le jarret ou le genou. Alpine exécuta ce coup avec son agilité de tigre; sa main gauche ne fit que toucher terre, et je chancelai sur ma cuisse droite largement entamée.

La poitrine de ma mère rendit un râle sourd et la lumière de la torche vacilla, parce que sa pauvre main tremblait.

Je mis le genou gauche en terre pour recevoir Duncaw qui revenait sur moi, l'épée haute. J'avais jeté ma targe pour saisir mon dirck. Je savais que j'étais perdu si je ne démontais l'ennemi à mon tour. Je présentai ma claymore à la parade devant son attaque triomphante; mais, au moment où son arme tombait, je la reçus sur mon dirck qui ne put entièrement protéger ma main, et, d'un coup horizontal jeté à toute volée, je lui tranchai jusqu'à l'os les deux muscles du jarret droit.

Il tomba sur les deux mains en vomissant un blasphème.

A dater de ce moment, nous combattîmes à genoux.

Ma mère priait Dieu à haute voix.

Nos claymores, trop longues désormais, ne pouvaient plus exécuter les mouvements d'armes sans rencontrer le sol.

Alpine le Rouge était un redoutable tireur, mais il fallait le champ libre à sa main, tandis que Yan, dans la longue prévision d'un combat

désespéré, m'avait enseigné l'escrime du blessé, à genoux et même terrassé sur le flanc.

J'avais, en outre, l'avantage à cause de ma blessure qui me laissait, quoique imparfaitement, l'usage de mes deux jambes; au contraire, Duncaw était cloué au sol; ses tendons tranchés lui arrachaient à chaque effort des hurlements de douleur. En comparaison, moi, je souffrais peu, mais je perdais une énorme quantité de sang et je sentais la faiblesse venir. Je voulus en finir d'un seul coup, et, rassemblant toutes mes forces, je martelai à deux mains un fendard adressé à son crâne et capable d'abattre un boeuf. Il vit bien qu'il n'y avait pas de parade possible et se roula sur lui-même avec un râle d'agonie.

Ce mouvement le sauva, car, au lieu de rencontrer sa tête, ma claymore, lancée avec une force terrible, trouva la dent du roc qui perçait sous la bruyère et se brisa en éclats.

— Ton pistolet! cria ma mère dont la voix s'étranglait dans sa gorge. Eloigne-toi, vise juste et tue-le comme un chien!

J'y avais droit, car, à deux reprises, il avait fait feu sur moi; mais je ne suis pas un Anglais, et j'ai mon cœur qui vaut mieux que mon droit. L'idée d'achever à distance ce misérable qui se tordait dans son sang me fit dégoût, je lui criai:

— Duncaw, jette ta claymore et prends ton *sekcne-dhu*. Je t'accorde le combat corps à corps.

Ma mère n'était qu'une femme; elle faisait bien, car elle voulait assurer sa justice; mais moi je suis le fils de Saunder Ogilvie; j'agis en homme des hautes terres, et je fis mieux.

Ici Baderaigh ôta son bonnet à plumes blanches et montra deux profondes cicatrices, dont

l'une contournait son front comme un bandeau, tandis que l'autre allait se perdre sous ses cheveux.

— Docteur en loi, reprit-il, le Mac-Alpine était fort comme un taureau et mon menton n'avait pas encore de barbe. Voici sa marque, ajouta-t-il en montrant du doigt la seconde cicatrice; l'autre égratignure est tout uniment le chemin de la balle envoyée par son pistolet, et qui fut moins dure que mon crâne.

Duncaw jeta sa claymore et prit son poignard dans sa main droite. Je me traînai jusqu'à lui et nous primes position. Dès les premières passes, il parvint à saisir mon poignet droit et me donna de son direk dans la tête; mais son bras n'avait pas d'élan, parce qu'il était obligé de se soutenir sur le coude.

Le reste fut plus rapide qu'un éclair.

Je sentis qu'il me volait mon pistolet à ma ceinture; je saisis à poignée, comme eût pu faire la griffe d'un tigre, les chairs pantelantes de sa blessure. Il poussa une horrible plainte, mais il arma le pistolet. Mon poignet était libre; je me relevai sur la main, un coup de talon fit sauter le pistolet hors de ses doigts brisés, et, me laissant retomber de tout mon poids, je restai couché sur lui: mon direk lui était entré comme un coin dans le cœur.

Quand je rouvris les yeux, ma mère était agenouillée près de moi.

Jamais je ne l'avais vue si pâle ni si belle.

Elle sourit à mon premier regard, puis elle éclaira de sa torche le visage de notre ennemi mort.

La lune se levait à l'horizon. Elle éteignit la torche dans la mousse humide; je sentis qu'elle

me soulevait dans ses bras. J'éprouvais un froid glacial jusque dans la moelle des os. Je ne pouvais ni parler ni me défendre contre son étreinte, et cependant je mesurais, à l'angoisse de mon propre coeur, l'effort terrible, l'effort mortel qu'elle tentait en ce moment.

Elle ne savait pas que je pouvais l'entendre; sa pauvre voix entrecoupée murmurait :

— La chaleur de la vie l'abandonne! il va mourir si je le laisse ici!

Je crois qu'elle pensait juste. Ce froid qui pénétrait mes veines, ce devait être la mort.

Je devais être pour sa faiblesse un poids écrasant. J'eus vaguement la pensée qu'elle allait se tuer en me sauvant la vie. Je dis : vaguement, car le cahot de sa marche pénible accéléra le flux de mon sang et je perdis de nouveau connaissance. C'était comme un cadavre qu'elle portait.

Il y avait pour le moins un demi-mille de ce lieu solitaire à la première maison, située sur la route de Dumbarton. Un homme robuste n'aurait pas pu m'y traîner sans fatigue; ma mère m'y porta, ma mère blessée comme moi et plus profondément par la maladie qui ne pardonne point.

Combien elle mit de temps et ce qu'elle souffrit en chemin, je ne puis le dire. Il faisait grand jour quand je recouvrai le sentiment. J'étais étendu sur un lit et la plaie de ma jambe avait été pansée; un bandeau entourait mon front, qui me semblait baigné dans du feu. Non loin de moi, il y avait un autre lit. Un prêtre était penché sur cette couche, autour de laquelle plusieurs personnes s'agenouillaient. Je ne pouvais voir, mais le pressentiment d'un grand mal-

heur me serra la poitrine comme une main de fer.

En ce moment, la voix de ma mère rompit le silence. C'était bien elle que me cachait le prêtre.

— Ne s'éveillera-t-il point pour me dire le dernier adieu?... murmura-t-elle.

L'un de nous deux allait donc mourir! Oh! comme je demandai à Dieu ardemment que l'agonie fût pour moi! Elle entendit le souffle faible qui était mon retour à la vie et fit écarter le prêtre.

Je la vis, blanche comme une apparition et telle qu'elle doit être au ciel, car e'le mourut confessée, et Dieu savait que notre cause était juste.

— M'entends-tu, mon Hector? demanda-t-elle.

Mes yeux lui répondirent, car elle poursuivit, ranimée tout à coup.

— Tu es le digne fils de ton père, Ogilvie; je te bénis. Ma dernière volonté est d'avoir ma tombe au cimetière de Gléneil, avec deux noms sur la pierre: le sien et le mien. Adieu, Hector Ogilvie, Ogilvie de Baderaigh; nous avons péché tous les deux, j'en demande pardon au Seigneur Dieu: que ma mort soit une pénitence; vis et meurs en gentilhomme, en Ecossais et en chrétien.

Sa tête souriante retomba sur l'oreiller. Le prêtre récita une prière à haute voix. Elle n'était plus.

L'effort qu'elle avait fait en me portant avait rompu un vaisseau dans sa poitrine; elle mourait au bout de son sang...

Le vieux laird se leva et resserra la ceinture de son kilt. Il avait réussi à retenir ses larmes, mais ses paupières enflammées battaient.



IX

GILLIE

— Baderaigh, dit gravement mon père, ce sont de funestes souvenirs. Votre mère est en ce lieu où l'on pardonne : elle vous a dit de vivre en chrétien ; vous avez eu votre vengeance, et le temps a passé sur ces sanglantes tragédies.

— Docteur en loi, répondit le laird ma mère m'a dit de vivre en Ecossais ; le temps emporte tout, excepté nos haines. Alpine le Rouge laissa trois fils qui sont devenus des hommes et qui ont juré de venger leur père . . .

Il but une dernière rasade et ne parla plus.

Une demi-heure après, j'étais dans la chambre de Gillie avec le fameux flacon de vulnéraire que j'avais emprunté furtivement à l'armoire de mon père. A vrai dire ce flacon de vulnéraire ne servait pas chez nous à d'autres qu'à Gillie, qui monopolisait toutes les contusions et meurtrissures de la maison. Ce soir, il n'avait ni une contusion ni une meurtrissure, et le baume de *fier-à-bras*, comme il appelait le contenu de la bouteille, devait être employé à guérir un mal plus sérieux.

Le pauvre Gillie, assis au pied de son lit, pâle et faisant des grimaces de douleur, avait ouvert sa chemise qui était tout humide et rouge de sang. A nous deux, nous tâchions de panser un beau fendant de claymore qui prenait à l'épaule et venait mourir au creux de l'estomac. L'arme

avait glissé comme un rasoir, la blessure n'était pas très profonde, mais elle était longue et rendait le sang en abondance.

— Wat, me disait Gillie, tu n'es pas malade, au moins!... Aie! Petit coquin, crois-tu que je sois de bois?... Le Mac-Intyre a eu la tête fendue pour sa peine; mais nous nous retrouvons!... Essaye de fourrer un peu de charpie, Wat... Ce diable de vulnéraire me brûle comme du plomb fondu... mais il faut cela, Wat, et j'en guérirai plus vite.

— Tu ne pourras pas t'en aller demain, mon pauvre Gillie! m'écriai-je les larmes aux yeux, car la vue de tout ce sang me serrait le cœur.

— M'en aller! si fait! et me battre aussi, je l'espère bien, car l'histoire de Baderaigh sent l'escarmouche à plein nez, petit Wat... Nous aurons un *regular row* en arrivant dans la haute terre, ou je ne m'y connais pas!

Un *regular row*, c'est la bagarre élevée à la hauteur d'une bataille rangée.

— Et il faut boucher cette égratignure-là, vois-tu, Wat, poursuivit Gillie, parce que, si le père savait mon cuir entamé, il ne voudrait pas de moi sur le terrain.

Le pansement s'acheva tant bien que mal, et Gillie poussa un long soupir de soulagement en mettant sa tête sur l'oreille. Je voulus lui souhaiter la bonne nuit, mais il me supplia de rester.

— Si tu me laisses seul, je vais m'endormir, s'écria-t-il, et je ne pourrai imbiber la charpie. En buvant une goutte de drogue tous les quarts d'heure et en mouillant toutes les demi-heures, on peut être guéri en trois nuits. Jamais je n'ai vu de si bon vulnéraire que celui du patron... Ah! ah! petit Wat, l'histoire du père m'a semblé plus

longue qu'un jour sans pain; je croyais à tout instant que j'allais montrer le blanc de mes yeux comme une jeune lady qui a gagné une entorse en dansant. Mais il ne l'a pas racontée pour le roi de Prusse, son histoire, sois sûr de cela... et j'ai appris hier par le Mac-Intyre à qui j'ai fêlé la tête... Mais, puisque Baderaigh t'a dit les trois quarts de nos affaires, tu peux bien savoir le reste. C'est le seul moyen de te garder éveillé auprès de moi. Veux-tu écouter un autre conte?

Je m'assis avec empressement, car j'étais insatiable.

— Baderaigh n'a pas été jusqu'au bout, reprit Gillie en baissant la voix et d'un air sombre, parce qu'il n'aime pas parler de mon frère Saunie, mon frère aîné, qui portait le nom du vaillant sergent Saunder du régiment des géants, assassiné sous la Tour de Londres, et qui mourut jeune,—bien jeune,—à la chasse,—par accident, fut-il dit; car le coroner ne put constater d'où était partie la balle qui lui perça le coeur par derrière. Les trois Mac-Alpine de Duncaw sont des coquins sans foi ni loi, comme était Penseigne. Et combien de fois ma pauvre mère en pleurs passa les nuits agenouillée, quand Baderaigh s'attardait sur la route!... Ce sont des haines qui grandissent par l'assouvissement; le sang versé, loin de les noyer, les attise.

Et c'est le diable, bien sûr, petit Wat, qui a placé le manoir de Duncaw sur le sommet du Ben-Meagh, vis-à-vis de la maison de Baderaigh, perchée sur la cime de Ben-Mohr. Les tours se regardent et semblent s'entre-menacer toujours.

Voilà vingt ans, deux sœurs habitaient les deux tours. Dans la nôtre était ma mère bien-aimée, qui vécut, sa vie trop courte, au milieu

des terreurs, et qui mourut de chagrin peut-être; dans l'autre manoir pleurait et priait sa jeune soeur, femme de Dunstan Mac-Alpine, le frère cadet d'Alpine le Rouge. Elles se faisaient des signes au travers de la vallée et s'écrivaient, comme si l'Océan eût été entre elles deux.

Dien les a réunies dans un monde meilleur.

J'avais appris à aimer ma tante Fanny, dont ma mère me parlait sans cesse, et tout enfant, par les fenêtres du manoir, je lui envoyais mes baisers. Elle aussi avait un petit enfant qu'elle nous présentait de loin dans ses bras.

Mais je grandis sans connaître l'enfant ni la mère, car la haine qui nous séparait était un abîme plus large et plus profond que l'Océan dont je parlais.

Une fois je portais le deuil de ma mère et j'allais par les bruyères, songeant à celle qui n'était plus. Au bord de la Sam, enflée par les pluies, une jeune fille, aussi en deuil, s'asseyait regardant couler l'eau au travers de ses pleurs. Je la trouvai belle, surtout parce qu'il me sembla voir en elle le portrait vivant de ma mère. Les grandes tristesses sont soeurs: j'osai m'approcher d'elle et lui parler.

Elle me dit son nom, qui était celui de ma mère: Mary. Son deuil était précisément le même que le mien. Mon coeur battit, car je savais que la soeur de ma mère l'avait suivie de bien près dans la tombe. Je m'écriai, pour mettre fin à mon doute d'un seul coup: "Je suis le fils de Mary Mac-Gregor, femme d'Hector Ogilvie de Baderaigh." Elle me tendit la main et murmura: "Je suis la fille de Fanny Mac-Gregor, femme de Dunstan Mac-Alpine. Mon cousin, donnez-moi le baiser d'un frère."

Nous revînmes souvent au même lieu. Elle était orpheline et à la garde de Roderick Mac-Alpine de Duncaw, son cousin aussi, fils aîné d'Alpine le Rouge.

Quand je lui demandai, un matin, si elle voulait être ma femme, elle sourit et me répondit : " Je veux que mon mari soit un soldat ; revenez réclamer ma foi avec l'uniforme du Reicudan-Dhu. "

Je partis, le cœur gros, pour Edimbourg. J'allais hélas ! manier une plume au lieu de brandir en main la claymore vaillante des gentilshommes du régiment des Géants.

Wat, mon garçon, je vous aime comme si vous étiez mon frère ; mais j'aime encore mieux ma cousine Mary, et c'est son souvenir qui me fait brouiller les dossiers du docteur en loi.

Il a été jeune ; dites-lui cela quand je vais être parti. Je suis bien sûr qu'il me pardonnera.

Voilà deux mois, j'ai appris que Roderick Mac-Alpine voulait forcer Mary à être sa femme. Souvenez-vous de toutes les fantes que j'ai commises depuis deux mois !

Hier, Robert Mac-Intyre, qui est le filleul de Roderick et son neveu, m'a insulté dans la rue en disant :

— N'est-ce pas pitié qu'un noble Mac-Alpine épouse la cousine d'un coquin d'Ogilvie !

J'ai répondu en montrant ma ceinture sans claymore, et j'ai dit :

— Sous Holyrood, dans une heure !

J'ai peur que Mac-Intyre, le pauvre compagnon, ne puisse jamais fermer la brèche par où j'ai fait entrer le vent dans sa cervelle.

Mais un fait certain, c'est que Roderick Mac-Alpine va épouser ma cousine. Si la Providence

n'avait amené mon père ici ce soir, je comptais prendre la fuite demain matin... Mouille ma charpie bon petit Wat.

— Et que comptes-tu faire, demandai-je quand j'eus accompli mon office d'aide-chirurgien, pour empêcher Roderick Mac-Alpine d'épouser ta cousine Mary?

Il sourti avec cette belle fierté des forts que j'ai toujours admirée et enviée.

— Mon père n'a-t-il pas dit, ce soir, répliqua-t-il, que les Mac-Alpine et nous nous allions arranger nos affaires à l'amiable?

J'avais oui conter en ma vie trop de légendes des hautes terres pour ne pas comprendre ce qu'il y avait sous ces paroles.

Le lendemain, au moment où le laird de Baderagh se levait de table pour partir, après déjeuner, il se tourna vers moi brusquement :

— Eh bien ! petit Wat, demanda-t-il peut-être par manière d'acquit, veux-tu venir avec nous dans la montagne ?

Mon père me regarda avec tristesse et dit :

— Voyous, Wat, réponds, mon ami.

— Si cela ne vous désoblige pas, monsieur, répliquai-je à sa complète stupéfaction, je m'en irai volontiers avec Gillie.

Le rouge lui monta au visage, et c'était de la joie, en vérité. Puis je vis dans ses yeux de la défiance et une tendre compassion.

— Est-ce pour me faire plaisir, Walter ? murmura-t-il.

— Oni, monsieur, prononçai-je tout bas ; mais c'est aussi pour ne pas mourir sans avoir au moins combattu le mal qui me prend mes forces et ma vie.

Mon père m'enleva dans ses bras et me tint serré contre sa poitrine.

— Que Dieu nous aide, enfant, que Dieu nous aide! murmura-t-il, la voix étouffée par les larmes qu'il contenait à grand'peine.

Pendant cela, ce grand montagnard de Baderagh avait l'air quelque peu embarrassé. Mon père aurait sans doute remarqué son trouble, s'il n'eût été occupé de moi exclusivement. Le vieil Eachin s'était avancé, comptant sur un refus, et il était évident pour moi que, dans les circonstances présentes, il eût préféré se priver de ma compagnie. Quant à Gillie, il riait sous cape comme s'il eût deviné la secrète fantaisie qui me rendait si brave. Gillie était encore très pâle, mais son oeil était vif et clair; le meilleur vulnérable du monde avait fait merveille cette nuit.

— Fils, ordonna le laird qui prit son parti de bonne grâce, va chercher le petit cheval du messager de Dinkeld. Maître Wat arrivera ainsi jusqu'au lac Tay sans être fatigué.

— Vous tiendrez le cheval par la bride, dit vivement mon père.

— Soyez tranquille, docteur en loi, nous ferons de notre mieux pour ne pas lui casser le cou, sous prétexte de vous l'allonger d'un pouce ou deux... Allons, petit homme, ajouta-t-il en se tournant vers moi, va faire ton paquet: de bonnes chemises, un bon manteau, de bons souliers, et dépêche!

Gillie et moi, nous nous dirigeâmes ensemble vers la porte. Quand nous eûmes passé le seuil, il me tira l'oreille en riant et me dit:

— Vous avez donc envie de voir ce que c'est qu'un *regular row*, maître Wat, de l'autre côté du lac Tay?

Je suis bien forcé de vous avouer, mesdames, que mon bon ami Gillie avait deviné juste. Certes, je n'avais pas menti dans ma réponse à mon père; il y avait bien en moi le désir de lui plaire et le besoin de vivre, mais il y avait surtout, la passion soudainement éveillée de voir du nouveau. La haute terre, ce pays du roman et du drame, m'attirait avec une sorte de violence. L'histoire de Saunder Ogilvie avait ébranlé mes nerfs; l'autre histoire, dite en quelques mots, celle-là, l'histoire d'une rencontre au bord de l'eau, deux enfants de deux sœurs, rapprochés par le souvenir de leurs mères, m'attendrissait comme un sourire parmi des larmes.

Gillie avait raison et toute la force du terme; je voulais voir ce que c'était qu'un *regular row* par delà les montagnes; mais, derrière ces tableaux sombres où passaient les éclairs croisés des claymores, j'apercevais dans mon rêve de longs cheveux blonds dont les boucles balancées encadraient un suave sourire.

Le cœur me manqua bien un peu quand il fallut dire adieu à mon père; mais le petit cheval du courrier de Dunkeld était doux comme un agneau et je n'avais jamais enfourché que le dos complaisant de mon bon Gillie. La fièvre aventureuse me tenait. Je me mis en selle, la larme à l'œil et je m'arrachai des bras de mon père, dont le sourire mouillé semblait dire: "Tu peux rester, il est temps encore..."

— En avant! cria le laird.

Gillie prit le bidet par la bride et descendit la rue en sifflant le pibroch d'Ogilvie. Au coin de la dernière maison, j'envoyai de loin encore un baiser, et tout fut dit. J'étais un voyageur. C'est



à peine si je ressentis une légère émotion de  
peine en perdant de vue le donjon d'Eolyrood.  
La fierté satisfaite l'emportait déjà sur le cha-  
grin : j'étais voyageur !

---

X

EN ECOSSE!

Nous étions partis trop tard, continua sir Walter Scott, pour gagner le *clachan* d'une seule traite, et nous nous arrêtâmes pour la nuit dans une petite auberge solitaire, à une lieue de Stirling. Je m'endormis en songeant aux aventures qui arrivent si souvent dans les auberges. Le *landlord* ou maître de l'hôtellerie avait une honnête figure écarlate sur un corps de cinq pieds de tour; mais, malgré ce visage placide, c'était peut être un malfaiteur. Je l'espérai.

Minuit qui sonnait à une pendule bruyamment grondeuse m'éveilla. Je ne vis point la lueur de la lanterne sourde glisser traîtreusement sous la porte, et je n'entendis point le pas cauteleux de l'aubergiste armé d'un long coutelas; mais le laird et son fils ronflaient à l'unisson d'une si terrible manière qu'il me fut impossible de me rendormir.

Ce fut alors que la pensée de mon père rentra en moi victorieuse. Je revis sa pauvre figure si triste au moment du départ; il me sembla qu'il m'appelait et qu'il m'accusait d'ingratitude. Ma fièvre me prit, et, le lendemain matin, je voulus retourner à Edimbourg.

Mais le laird me fit boire un doigt de vin d'Espagne et Gillie me montra de la main les montagnes qui sourcillaient à l'horizon. Il est en vé-

rité de mystérieux appels et des attraits qu'on doit croire irrésistibles. Tout mon être s'élança vers ces cîmes inconnues, comme si c'eût été ma patrie.

D'autres ont la nostalgie des grandeurs romaines ou de ces quelques ruines, pures et blanches dans la plaine désolée, qui furent les merveilles du monde asiatique; d'autres, les vrais poètes, chantent ou revent aux seuls noms d'Athènes ou d'Argos, et s'égarant avec délices le long de ces ruisseaux glorieux qui avaient nom l'Ilissus et l'Eurotas; moi, j'avais une vocation plus humble qui m'entraînait vers la pauvre et fière contrée des clans: Jupiter, entouré de sa cour, n'habitait point mon Olympe, qui était un rocher velouté de bruyère et hanté par les fées capricieuses; je préférais aux savantes modulations de la lyre classique quelques accords sauvages arrachés par la tempête nocturne aux harpes d'Ossian.

Ce monde est plein de hiérarchies à perte de vue. Ainsi, bien bas au-dessous du feld-maréchal, il y a l'obscur fantassin, mais tous deux sont des soldats. A perte de vue aussi, au-dessous de notre Milton ou de votre Chateaubriand, les feld-maréchaux de la poésie moderne, quelque part, au revers inculte du Parnasse où Shakespeare égarait pourtant parfois sa promenade inspirée, je sais un coin dédaigné où je voulais m'asseoir, moi simple soldat de la grande armée d'Apollon, moi qui n'osais emboucher ni le noble cor ni la trompette héroïque, mais dont les doigts cherchaient en tâtonnant, l'accord sur les trous naïfs de la cornemuse; moi le barde puisqu'on m'a donné ce nom, prédestiné peut-être, — car le merle de nos vergers a son vol tracé comme l'ai-

gle qui prend d'assaut les nuées, — prédestiné, dis-je à traduire patiemment pour les curieux de Paris et de Londres les rustiques tragédies des Atrides du brouillard. . .

Je pense que la fièvre lente y fut pour quelque chose, mais je me rappelle cette journée comme un long éblouissement. Mon enthousiasme alla jusqu'à la fatigue, jusqu'à l'angoisse, dirai-je pour être vrai.

Dès que nous eûmes franchi le Forth, laissant à notre droite le golfe où le soleil levant propageait un lointain incendie, à notre gauche les vertes campagnes bornées par la ligne d'azur du Lommond, nous commençâmes à gravir les premières marches de ce puissant escalier qui est la montagne écossaise. Chaque degré qui, désormais, m'élevait au-dessus de la plaine, m'enflait le cœur. Au sommet de Ben-Muyhr, quand je me retournai pour regarder le golfe qui étincelait au loin, derrière nous, je poussai un grand cri, et, sautant à terre, je me précipitai le premier dans cette gorge de Muyr, noires Thermopyles où quelques Pictes vaincus auraient arrêté toute l'armée victorieuse de César. Je fuyais ces clartés qui pour moi étaient encore l'Angleterre; je voulais l'ombre mystérieuse où je m'étais promis de courre la chasse de l'inconnu, et je m'écriai follement, appelant une réminiscence classique au secours de mes romantiques aspirations: *Caledoniam! Caledoniam!*

— Nous n'y sommes pas, petit Wat, me répondit paisiblement le laird; le Caledonian Canal est plus loin au nord que le *clachan*, mais Gillie te fera voir cela, quand nous serons débarrassés de l'affaire.

Nous arrivâmes au *clachan* ou hameau après

la nuit tombée, et ce fut le lendemain seulement que je pus voir le manoir de Baderaigh, dont mon ami Gillie m'avait fait tant de descriptions. C'était une très-vieille maison, bâtie en grauit noir sur l'extrême sommet de la dernière montagne, au nord d'Invernay, avant de descendre au lac Awe. Une tour démantelée, et chargée de plusieurs petits arbres bossus qui avaient leurs racines entre les pierres, la flanquait du côté de la vallée où coule la petite rivière de Shaw, sur l'autre rive de laquelle un manoir beaucoup plus grand, vigoureusement assis entre deux tours carrées, semblait menacer. On voyait distinctement sur son donjon une petite bannière déployée, mêlant les trois couleurs du clan de Mac-Alpine : rouge, noir et vert.

C'était le château de Duncaw.

Au nord-est, sous le ciel gris, les plus hauts sommets du Grampian blanchissaient ; au sud, la campagne riante étageait ses cultures jusqu'aux rives du lac Fine, et à l'ouest l'Océan grondait, dessinant avec la bouillante écume de ses lames les rives de l'archipel brumeux.

A peu de distance de la maison, le *clachan* dispersait sur le penchant de la montagne ses quelques habitations : toutes vieilles, toutes portant un certain cachet de noblesse, malgré leur modeste apparence. Au centre s'élevait la petite église avec son clocher conique, entourée de son cimetière ombragé de grands chênes, où les pierres des tombes, blanches de lichen, se cachaient à demi sous l'herbe.

Tout cela m'enchantait, tout cela était la réalisation même de l'idée que je m'étais faite à l'avance ; car j'avais deviné le paysage des hautes terres avec une incroyable précision,

Mais ce qui m'enchantait bien plus encore, c'était la partie vivante du paysage. De ma fenêtre je voyais les daims bondir sur la lisière du grand bois de pins qui commençait à deux cents pas du *clachan* et s'étendait jusqu'à la vallée. Le matin, les aigles criaient sur la bruyère rocheuse, au centre de laquelle se dressait un monolithe druidique. Les plaids des femmes brillaient dans la campagne comme des fleurs vivantes : et vers la brume, quand passait au bout de l'avenue quelque vieil homme aux jambes nues, à la toque empanachée, au jupon court serré par la fauve ceinture de peau de renard, toutes mes chères légendes ressuscitaient dans ma mémoire.

Les noms y étaient : tous les noms de la veillee. Le valet qui me servait, le direk au flanc, s'appelait Farquhar, comme le héros d'Isla ! il y avait à l'écurie un Colquhoun, un Fergus à la charrue. Les femmes se nommaient Aileen, Mhona et Mharee, comme mes fées, comme mes cavalières, comme toutes mes bien-aimées visions.

Dans tout le personnel du manoir, qui était très nombreux malgré la décadence des maîtres, il n'y avait pour me déplaire qu'un seul individu. C'était un parent et un commensal de Baderaigh, le seul avec Gillie et moi qui n'eût pas la barbe grise, car je dois constater ici que la maison de Hanovre, malgré le sommeil des passions politiques, continuait de suivre dans le Highland son système de recrutement à outrance. On avait reconnu, par une expérience qui déjà durait depuis un demi-siècle, que l'Ecosse était une admirable pépinière de soldats.

Or, l'Anglais, le véritable Anglais suzerain, calculateur, égoïste, indépendant, ami fanatique

du confort et raisonneur implacable, est belliqueux seulement dans les colonnes fanfaronnes de ses journaux.

Je pense qu'il ne serait pas plus poltron qu'un autre, cet honnête John Bull, si l'on pouvait se battre en faisant la digestion dans une bonne bergère, les pieds sur les chenets. Il aurait volontiers du courage entre son cigare et son punch du soir, mais il n'aime voyager que pour ses affaires ou son plaisir. Un pays où le chasseur se met à courre gravement n'a renard apporté dans un sac ne saurait fournir de vrais soldats.

John Bull, grand seigneur de boutique, gagne de l'argent, tandis que Paddy l'Irlandais et l'Écossais Saunie lui gagnent des batailles. Dans ma jeunesse, on ne rencontrait guère les vigoureux highlanders qu'à l'armée; le clan gardait les vieillards qui ne pouvaient plus et les enfants qui ne pouvaient pas encore. Quoiqu'il fût dans l'âge de la force, Hamish-Dhu ou Jacques le Noir, le parent qui me déplaisait, ne faisait point exception à la règle. Sa présence au *clachan* n'était que momentanée, et il devait rejoindre son régiment aussitôt après la conclusion d'une certaine affaire qui, précisément, le mettait sur un pied fort important au manoir de Baderaigh. C'est cette affaire qui va nous donner le dénouement de ma petite histoire.

Hamish-Dhu, qu'on appelait aussi le Major parce qu'il occupait le grade de sergent-major dans les grenadiers d'Argyle (4e écossais,) était un grand garçon de trente-cinq ans, haut sur jambes et solidement bâti, mais d'une laideur toute partiennière et d'une vulgarité de formes qui me sembla, dès l'abord, friser la bassesse. Il mangeait terriblement, buvait davantage, fu-

mait comme un Caraïbe, jurait d'une voix de stentor et ne parlait aux bons vieux serviteurs de la maison que la cravache à la main. A table, il racontait, la bouche pleine, des exploits à faire dresser les cheveux. Jamais il ne tuait les ennemis que par demi-douzaine : les femmes, il les enlevait par charretées, après avoir pourfendu pères, frères, fiancés et le reste. Quand il entrait dans une taverne, disait-il, maîtres, serviteurs et chalands frissonnaient comme des feuilles de tremble. Malheur à celui dont la place lui semblait la meilleure ! Il vous le prenait par l'oreille, par le nez ou par la peau du cou, et le lançait par la fenêtre.

Pendant le voyage, Gillie et son père avaient eu deux ou trois conférences à voix basse, et plusieurs fois j'avais saisi ce mot : "le major," ou ce nom : "Hamish-Dhu." Néanmoins, au repas d'arrivée, la patience avec laquelle les deux Ogilvie écoutaient les sauvages sornettes de ce maraud déguisé en capitaine m'étonna singulièrement. On lui servit les meilleurs morceaux de venaison, et sa soif inextinguible était sans cesse étanchée à l'aide d'excellents vins qu'il trempait d'ale, le misérable, ou bien qu'il allumait, pour employer sa propre expression, avec du whisky de pommes de terre.

Cet homme m'inspirait une sorte de haine. Je ne veux point cacher que, lors de mon entrée dans la salle basse du manoir où sa pipe d'écume faisait un intolérable usage, il avait eu l'irrévérence de demander, en me montrant du doigt :

— Que je sois pendu. Baderaigh ! où diable avez-vous pêché ce nabot ?

Que ce fût rancune ou instinct, je regardai dès lors avec une considérable horreur ses yeux



ronds et sanglants qui semblaient brûler comme deux charbons au milieu de sa face couleur de cendre; son front bas où les mèches de ses cheveux se plantaient en chevaux de frise, et cette bouche aux lèvres tombantes où le tuyau de la pipe d'écume prenait racine entre quatre dents noires et usées.

A la fin du repas, le laird fit signe à Gillie qui me prit par la main sous prétexte de me montrer la vieille bibliothèque où une centaine de bouquins dormaient sur leurs tablettes poudreuses. Mais la bibliothèque eut tort, ce soir. Gillie avait encore besoin de mes soins et nous avons emporté du vulnéraire.

— C'est un bon vivant, me dit-il le premier et avec un certain embarras, comme s'il eût voulu excuser la présence de ce personnage à la table de son père. Et brave comme un lion, vois-tu, petit Wat! Et l'un des meilleurs tireurs d'épée qu'il y ait dans le continent écossais!

— L'oncle Eachin, répliquai-je, n'a plus besoin de maître d'armes.

— Bien, bien, Walter! Le major n'est pas un homme de salon. Je pense qu'il vous aura blessé avec son apostrophe déplacée.

— Ce qui m'a blessé, Gillie, c'est de voir entre vous deux, qui êtes braves comme des lions, en effet, je le sais, mais modestes et doux comme les vrais braves, une sorte de matamore ridicule dont je croyais l'échantillon perdu tout au fond des vieilles comédies.

— Voyez comme ma plaie est belle, mon garçon! s'écria Gillie. Le baume de fier-à-bras du docteur en loi ressusciterait un mort!... Quant à ce pauvre Hamish-Dhu, il faut le voir la claymore à la main.

— Je ne sais pourquoi, je n'ai pas confiance...  
murmurai-je.

Gillie me regarda avec de grands yeux étonnés.

— N'avez-vous pas entendu le récit de son duel avec sir William Moore, Wat? Et le combat avec les cinq Portugais? Et l'affaire des trois hussards français?...

Je me permis de hausser les épaules, mais je tressaillis de la tête aux pieds parce qu'une voix tonnante vociférait dans l'escalier :

— Robin, vieil outil démanché! pourquoi mon vin mollet n'est-il pas sur ma table de nuit? M'entendez-vous, Robin? Farquhar! si Robin n'est pas là, Farquhar, méchant drôle! qu'il y ait plus de cannelle, et plus de whisky, et plus de sucre, ou vous serez chassés comme des chiens malades!

Je rougis pour avoir eu peur. Gillie rougit parce qu'il avait honte.

— Ce Farquhar et ce Robin sont d'anciens serviteurs de votre maison, Gillie? demandai-je.

— Il est brusque, balbutia-t-il, mais franc comme l'or...

Il s'interrompit pour ajouter entre ses dents :

— Du diable si nous avons le choix! Dans tout le *clachan*, il n'y a que des mentons sans duvet ou des barbes grises, et il nous faut pourtant quelqu'un...

Mon regard trop curieux le rendit muet.

— Tu es un fier chirurgien, petit Wat! s'écria-t-il brusquement après quelques secondes de silence. Tiens! je peux remuer le bras droit sans douleur et faire tous les mouvements de tierce, de quarte!... Tiens!... une, deux!... de seconde aussi!... et de prime, vive Dieu!

Il se fendit comme un autre eût sauté de joie et m'entraîna vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

C'était une admirable soirée d'été. La lune absente laissait tout le firmament aux étoiles qui parsemaient, éclatantes et larges, l'azur profond du ciel. Je m'accoudai sur l'appui de la croisée, baignant mon front, toujours brûlant, dans cet air vif et frais qui dilatait ma poitrine.

La fenêtre donnait sur la campagne, du côté opposé à la mer, et cependant il me semblait ouïr au loin le vaste murmure de l'Océan.

— C'est le vent dans la forêt de pins, me dit Gillie.

Vis-à-vis de nous, au lointain, trois lumières marquaient dans la nuit la place du château de Duncaw. Derrière moi, Gillie murmura :

— C'est la dernière, du côté du nord.

Sa main tremblante s'appuyait sur mon épaule. :

Je ne lui demandai point ce que signifiaient ces paroles, mais je dis :

— Pourquoi est-elle plus brillante que les deux autres ?

— Parce que la fenêtre de Marie est ouverte, me répondit Gillie d'une voix que l'émotion altérait. Elle a vu sur la tour le pennon, le signal de notre arrivée. Peut-être qu'elle regarde, elle aussi, et qu'elle prie la Vierge de veiller sur moi.

Je la vis en rêve, dès que la fatigue du voyage eut fermé mes yeux. Je la vis poétique et charmante dans ses vêtements de deuil, ses longs cheveux blonds retombant immobiles sur son front incliné, ou, tout à coup, rejetés en arrière comme la soie d'un riche vêtement, pour permettre à ses yeux bleus de regarder le ciel.

Mesdames, vous le connaissez bien, le rêve en-

chanté de ma première nuit d'Ecosse, puisque la traduction de mes contes est venue jusqu'à vous. Il est partout, éparpillé dans mon oeuvre. Praxitèle, à qui je n'ai point l'orgueil de me comparer, avait fait sa statue avec toutes les beautés de la Grèce; moi, j'ai fait toutes mes héroïnes avec cette chaste vision qui passa devant mes yeux, changeante comme les caprices du kaléidoscope, et modulant, pour ainsi dire, à mon âme charmée toute la série des accords de jeunesse. Je la vois encore, après tant d'années, ma Diane celtique, mystérieux bouquet où j'ai pris, sans pâlir son éclat ni épuiser ses parfums, toutes les fleurs de mon humble guirlande littéraire. Le front timide d'Alice Lee fut couronné de ses cheveux d'or, Minna Troil eut sa jeune rêverie, Amy Robsart ses gaietés pensives, Julia Mannering ses romanesques espoirs; je donnai à Bérangère les suavités de son sourire, et plusieurs: Catherine Seyton, la Mante verte, Diana Vernon, se partagèrent cette joyeuse vaillance, cette décision mutine qui devait être pour moi, à cause de ma faiblesse même et de ma timidité, un des grands attraits du caractère féminin.

Je fus réveillé par la voix fulgurante du major qui appelait pour son punch du matin. La nuit était noire encore. Les escaliers retentirent du pas des valets et des servantes. Hamish-Dhu devait monter à cheval, comme je le compris au bruit qui se fit vers l'écurie. Avant de partir, il lui fallait son bol de rhum brûlé avec je ne sais combien d'accessoires qu'il réclamait en mugissant comme un taureau.

Je vis des lumières qui passaient dans le corridor, jetant de rapides lueurs sous le battant de ma porte, et d'autres qui se croisaient dans la

cour. Toute la maison était en l'air. Hamish-Dhu ne parlait jamais de rien moins que de passer son sabre au travers du corps de quelqu'un, si on le faisait attendre.

Le pas grave et solide du laird sonna bientôt sur les dalles du corridor. Il vint frapper à la porte de la chambre de Gillie, voisine de la mienne, et lui ordonna de se lever. Tous deux descendirent dans la cour, où je les entendis se promener de long en large en causant tout bas. Au bout d'une demi-heure, le major descendit à son tour avec un grand fracas de jurements et un vénérable tintamarre de ferraille.

Il rencontra les deux Ogilvie précisément sous ma fenêtre.

— Cousin, lui dit le laird après l'avoir salué à haute voix, je vous confie une mission d'honneur et de courtoisie. Souvenez-vous que vous êtes un gentleman et que vous parlez au nom d'un gentleman. L'injure n'est plus de mise, dès qu'on est convenu de s'en rapporter à l'épée...

— Que nous soyons pendus, vous et moi, Baderagh! interrompit Hamish-Dhu; pensez-vous parler à un bambin, fils de procureur, comme celui que vous avez amené hier d'Edimbourg? Je suis gentilhomme, ce me semble, aussi bien que pas un gentilhomme en Ecosse et je me suis entretenu familièrement avec de plus grands personnages que vous. Personne ne m'apprendra rien pour ce qui regarde les affaires d'honneur, je suppose! J'ai eu plus d'affaires d'honneur en ma vie que tous les officiers réunis du contingent écossais, je le jure par tous mes ancêtres et leurs femmes, pour ne pas faire de jaloux. Me sera-t-il défendu de rabattre le caquet de ces Mac-Alpine, s'il vous plaît? Et dans le cas où je rencontre-

rais cette jeune effrontée, une fille altièrre, sur ma foi! la fiancée de Roderick Mac-Alpine, me serait-il défendu de rire...

— De par le ciel!... s'écria Gillie furieux.

Mais son père l'interrompit froidement.

— Paix, Ogilvie! commanda-t-il.

Et il ajouta d'un ton péremptoire:

— Cousin Hamish, vous serez récompensé selon que vous aurez agi. Voici votre monture prête: allez, et que Dieu soit avec vous.

Je m'étais approché, pieds nus, de la fenêtre, car tout ce qui se disait en bas m'intéressait puissamment. Je vis aux lucarnes des flambeaux le major à cheval, franchissant le seuil de la cour.

Et j'entendis le laird poursuivre d'un ton affectueux en s'adressant à Gillie:

— Fils, nous n'avons ni le choix ni le temps. Celui-ci parle plus qu'il n'agit, souviens-toi de cela, et notre chère Mary, comme je l'aime et la connais par oui-dire, lui aurait bien vite balaféré le visage en croix avec deux coups de sa bonne petite cravache s'il lâchait seulement un mot mal sonnant.

Cela ne me déplut pas. Mesdames, je vous prie en grâce de juger favorablement mon rêve d'Écosse, malgré sa cravache. Je vous affirme que la cravache ne va pas mal à une héroïne écossaise. Et ma vaillante Mary, j'aime mieux vous le dire tout de suite, savait manier des armes moins légères et plus dangereuses que la cravache, vous pourrez le voir. J'eus confiance: le major n'avait qu'à bien se tenir!

Mais quelle était cette mission d'honneur confiée à un personnage si peu convenable par un homme qui était non seulement l'honneur même,

mais encore un modèle de courtoisie décente et fière?

Je ne devais pas tarder à le savoir.

Au petit jour et comme je commençais à me rendormir d'un sommeil léger, je fus réveillé en sursaut par le bruit de ma porte qui s'ouvrait doucement.

— On se lève de grand matin ici, mon fils Walter, me dit la bonne grosse voix d'Eachin Ogilvie. J'ai promis au docteur en loi, en partant, de vous laisser pousser d'un demi-pied anglais avant l'hiver. Pour cela, il faut que je sois votre médecin. Aurez-vous confiance en moi, Walter?

Il tenait à la main une grande vilaine tasse qui fumait abondamment. Ce mot : médecin, me donna le change. Il me sembla que la vapeur sortant de la tasse avait une traîtresse odeur de pharmacie. Je me levai sur le coude pour regarder le fatal breuvage en me frottant les yeux avec terreur.

— Goûtez-moi cela seulement, Wat, reprit le laird; si ce n'est pas de votre goût, on vous fera autre chose, mon ami.

Le vent de la porte envoya dans mes narines l'énergique fumet d'une soupe à l'ale vigoureusement épicée. Je ne puis affirmer que j'eusse un attrait bien profond pour la soupe à-la-bière, mais c'était un mets montagnard dont on parlait beaucoup dans les légendes. Je saisis la tasse et j'y plongai la cuiller avec avidité. L'air de la montagne agissait déjà peut-être, ou bien l'imagination assaisonnait le potage; j'avalai tout sans sourciller, jusqu'à laisser à sec le poivre du fond.

— Est-ce bon? me demanda le laird qui avait

sur son mâle visage un sourire véritablement paternel.

— Excellent! répondis-je.

Sa large main se posa sur mon front.

— Alors nous ferons de vous un homme, Wat, je vous l'affirme. La chaleur qui couve sous ces pauvres cheveux ira dans les membres. Nous grandirons, morbleu! nous prendrons des forces, et, à notre retour, le père aura beau faire, en nous embrassant, il ne pourra pas retenir ses larmes.

— Pauvre bon père! murmurai-je, c'est l'heure où l'on allume sa lampe pour qu'il règle son audience. Au lieu de travailler, je suis sûr qu'il a sa tête dans sa main et qu'il pense à moi.

---



XII

L'AFFAIRE

Baderaigh s'assit à mon chevet. Quand je prononçai le nom de mon père, il ébaucha un salut grave, et sa voix prit un accent d'affectueuse courtoisie où il y avait presque du respect.

— Walter, reprit-il, le docteur en loi est un des hommes que j'estime le plus et que j'aime le mieux. Je vais vous en donner une preuve en vous offrant une explication, comme si vous aviez l'âge de juger ma conduite. C'est un fils de votre père que je fournis cet éclaircissement, mon petit Wat, et Dieu puisse-t-il lui garder en vous la récompense de sa loyale et noble vertu!

Je pris la tenue sérieuse qu'il fallait pour remplacer mon père et j'écoutai.

— Une chose vous a étonné hier au soir. Walter, continua Baderaigh avec une nuance de rouge sous le bronze de son front; les enfants s'étonnent facilement, surtout quand ils se trouvent tout à coup et pour la première fois hors de leur pays natal. . . Mais ici, peut-être le docteur en loi aurait-il fait comme vous, malgré son expérience, car il est certain que notre parent Hamish a pris les leçons d'un soldat de l'Angleterre, en perdant la réserve et la prudence qui distinguent le véritable highlander. C'est le malheur des temps. Il y a bien des vices sous l'uniforme dont les Anglais, nos maîtres, couvrent les épaules.

les de nos enfants. Néanmoins je reçois dans ma maison Hamish-Dhu, qui s'assied au haut bout de la table et qui a ici son franc-parler... un peu plus que son franc-parler. A cela il y a une raison, Walter: nous avons besoin de lui.

Il s'interrompt. Je gardai le silence, un peu honteux d'avoir provoqué cette explication, mais passionnément curieux d'en entendre la fin.

— Nous avons besoin de lui, Walter, reprit Eachin dont les sourcils épais se froncèrent. Notre procès avec les Mac-Alpine va se juger sous peu, et Hamish...

— Vous aviez promis à mon père de ne pas prendre un autre avocat! m'écriai-je.

— Hamish est comme nous, répliqua le laird d'un ton bas et lent où il y avait beaucoup d'emphase, mais un peu de tristesse; il ne plaide qu'avec sa claymore.

L'idée qu'un homme tel qu'Hector Ogilvie pouvait combattre par procuration et se fier à autrui pour vider sa querelle me jeta dans un inexprimable étonnement. Le laird, sans doute, lut ma pensée sur mon visage, car il y répondit comme si j'eusse parlé clairement.

— Non, mon fils Walter, non, prononça-t-il sans paraître offensé de mon erreur. Vous ignorez nos coutumes et ne pouvez pas comprendre ainsi à demi mot. Nous faisons, Dieu merci! nos affaires nous-mêmes; mais il n'y a ici que deux épées et les Mac-Alpine sont trois frères. D'un autre côté, le clan Ogilvie, qui, dans ma jeunesse, comptait plus de cinquante jeunes gens, n'a plus que des vieillards et des femmes. La folie de l'uniforme prend nos garçons dès qu'ils ont la taille d'être soldats, et John Bull n'a pas assez de livrées pour toutes nos épaules. Nous som-

mes nés gens de guerre, et plutôt que de ne pas combattre nous donnons notre sang à notre ennemi; tous, entendez-vous, Walter! il a fallu pour me retenir, moi, le serment fait au lit de mort de ma mère, et Gillie, qui n'a pas juré, a les yeux brillants et la jone en feu dès qu'on parle du régiment des Géants, cette meute de héros à qui John Bull a mis son collier de fer! Harmish-Dhu est au manoir de Baderaigh pour faire la troisième épée lors de notre rencontre prochaine avec les fils d'Alpine le Rouge. Il est brave et il manie comme il faut la claymore: c'est le principal. D'ailleurs, vous le savez bien, Walter, la race des cavaliers fut toujours amie du tapage.

— Si ce rustre ressemble à un cavalier! m'écriai-je.

— Quand nous serons là-haut, interrompit le laird, dans la lande de Donegail, rangés trois contre trois, Hamish-Dhu vandra mieux pour nous qu'un gentleman d'Edimbourg, ganté selon la mode et rompu aux habitudes de la politesse. Si j'avais dix ans de moins, petit Wat, et mon Gillie dix ans de plus, nous n'aurions besoin de personne et nous planterions gaiement la branche de houx sur la lande de Donegail; mais Gillie n'a rien au menton, et moi j'ai la barbe grise; la branche de houx ne nous suffirait pas contre les trois Mac-Alpine, qui sont les plus redoutables joueurs de claymore entre le Lommond et les fies.

*Planter la branche de houx* était pour moi comme pour vous, mesdames, une locution entièrement intraduisible.

Comme c'est la partie dramatique de mon histoire, je vous demande la permission de faire ici

un peu de mystère et de ne vous expliquer qu'en temps et lieu ce que voulaient dire ces mots étranges : *P lanter la branche de houx*.

Hector Ogilvie se leva. Les premiers rayons du soleil jouaient dans la serge sombre qui drapait la croisée. Avant de quitter ma chambre, le laird me donna à entendre avec un calme plein de dignité qu'il ne m'avait pas fait venir à la légère dans la montagne, et que toutes les mesures étaient prises pour que je n'eusse point à souffrir en cas de malheur.

Je restai seul et je me pris à trembler en répétant malgré moi ces mots : *en cas de malheur*.

Ce n'était pas ici une histoire racontée. La légende avait pour personnages ceux qui me protégeaient et que j'aimais.

Jusqu'à ce moment, je ne saurais dire pourquoi j'avais considéré l'aventure à un point de vue presque théâtral. Je n'étais rien moins qu'un égoïste, et pourtant je n'avais pas songé à la terrible catastrophe qui pouvait dénoncer ce drame, où certes je n'étais pas acteur, mais que je suivais de bien près, comme vos grands seigneurs d'autrefois qui avaient le droit de s'asseoir sur les planches mêmes du théâtre. Ces mots, *en cas de malheur*, m'éveillèrent d'une sorte de sommeil. J'entrai tout à coup, ou plutôt je tombai au fond de la question. J'étais une manière d'érudit, au point de vue des moeurs montagnardes ; je savais que, dans la haute terre, tout combat était mortel.

*En cas de malheur*, la maison où j'étais pouvait devenir déserte ; Baderaigh et Gillie pouvaient ne point revenir de ce champ clos dont je savais le nom : la bruyère de Donegail. Il y avait sur la tête de mes amis, les derniers de cet-

te famille décimée par la vengeance, une menace de soudaine destruction. — Et ce vaillant vieil homme avait songé aux petites commodités du voyage qui devait me ramener chez mon père, — en cas de malheur!

Gillie était absent quand je descendis. Je demandai à Mohna, la femme de charge, si elle pouvait m'enseigner le chemin de Donegail.

— Ah! ah! me répondit-elle, j'ai bien entendu parler de votre père qui est l'avocat de Son Honneur. Et vous devez trouver le *clachan* bien petit en comparaison d'Edimbourg. Je vous mettrai dans votre chambre un pot de framboises conservées; c'est favorable à la santé assurément, et vous êtes trop jeune pour boire un coup de whisky avant de vous endormir... La route de Donegail? Il n'y a point de route, c'est certain; et à quoi bon y aurait-il une route pour aller dans un trou maudit et mal hanté, où les *daonaine-shic* ont brisé la vieille croix de saint Wial? J'ai oui dire quand j'étais jeune, et il y a longtemps de cela, petit gentleman, que la sorcière de Gléneil, qu'on appelait Aileen Gray, fut étranglée là par les *goblins*, quand son heure eut sonné. Il y avait autour de son corps plus de cent mille traces de petits pieds, pas plus gros que des noix, et son cou portait des marques de petits doigts pointus. La route de Donegail! J'en ris quand j'y pense, jeune homme! Voulez-vous vraiment aller à la bruyère de Donegail?

— On dit qu'il y a là, répliquai-je au hasard, un point de vue très remarquable.

— Un point de vue! se récria Mohna; le même qu'à la cave, c'est certain. Mais j'ai oui dire toujours que les gens d'Edimbourg ont de drôles d'idées dans la tête... Suivez la lande, si vous

voulez aller au Donegail; en descendant la Shaw, vous arriverez toujours. . . Un point de vue, Seigneur Dieu! Du fond d'un trou! . . . Ah! ah! je suis une personne d'âge, mais je n'ai jamais entendu demander la route de Donegail!

La digne femme de charge me fit une révérence où il y avait un peu d'ironie et beaucoup de sincère pitié. Je franchis l'enclos et je sortis sur la lande, d'où l'on avait une admirable vue sur la vallée de la Shaw.

Un instant, je restai immobile pour jouir du paysage et aussi pour examiner dans ses moindres détails le château du Duncaw, dont les toitures reluisaient au soleil. A la fenêtre où j'avais vu la troisième lumière, la plus brillante, il me sembla distinguer un objet blanc et flottant: un mouchoir ou une écharpe. Je songeai fiançailles pour mes deux amis, Mary et Gillie, et du fond de l'âme je leur souhaitai du bonheur.

Puis je descendis le cours profondément encaissé de la Shaw, afin d'arriver à Donegail. J'avais le cœur serré, pourtant, à l'idée de voir ce lieu; mais un irrésistible caprice m'y entraînait.

Je fis une liene dans la bruyère, tressaillant à tout instant au vol brusque et bruyant de quelque poule sauvage. Le terrain devenait de plus en plus inculte, l'aspect plus morne, le paysage plus sombre. Tout à coup, après avoir traversé une manière de forêt, formée de genêts épineux qui étaient grands comme des chênes taillis de dix ans, je me trouvai dans un champ de bruyère dont la physionomie étrange et lugubre me donna le frisson.

Je m'arrêtai.

J'étais sûr que ce champ de bruyère était la lande de Donegail.

C'était un terrain rocheux, où le granit n'était recouvert que d'une mince couche de terre fraîche et noire comme de la cendre de houille. Sur cette terre croissaient çà et là des touffes de bruyère dont la fleur n'était pas encore épanouie, et qui ébouriffaient leurs tiges brouillées et crépues comme des chevelures de malades. Entre les touffes, le fond granitique se montrait, soit gris de fer, soit blanchi par le lichen.

Figurez-vous autour de cela trois murs immenses taillés dans la roche et présentant à leurs sommets des dentelures presque régulières en forme de créneaux. Deux de ces murailles adhéraient au sol même de la lande; la troisième, qui avait une hauteur beaucoup plus considérable, était séparée de ce préau en deuil par le cours de la Shaw, qui grondait à trente ou quarante pieds de profondeur.

J'ai prononcé le mot préau, et rien n'est plus propre à vous donner une idée de ce lieu, l'un des plus extraordinaires que j'aie vus en ma vie.

De la lisière de la forêt d'ajoncs qui formait l'un des côtés du quadrilatère, le ciel semblait coupé si carrément, que l'esprit avait de la peine à admettre que ce fût là un jeu de la nature. En Irlande, cela se fût appelé la cour des Géants, et jamais formation n'éveilla mieux la pensée d'une construction colossale, due à la main des Titans. A quatre cents pas du bois environ, la Shaw faisait vers l'est un brusque détour et se perdait derrière la roche, droite et cylindrique, à ce point, comme une tour.

Le terrain du préau était parfaitement plan, sauf les alternatives de bruyère et de roc. Au centre de cette figure, il y avait une croix brisée et tout auprès un buisson de houx, formé d'un

seul pied séculaire qui couvrait de ses pousses armées et de son feuillage impénétrable un espace de plusieurs toises carrées.

Tout le reste était nu.

Je restai longtemps immobile à la même place. Je n'entrai pas dans ce champ clos qui semblait, en vérité, séparé du reste du monde, et qui devait garder si terriblement le secret de la bataille. Mon imagination marquait le lieu de la rencontre entre le houx énorme et la croix brisée.

Je les vis un instant, trois contre trois, hauts et fiers derrière leurs targes sombres. J'entendis le choc des six épées qui lancèrent des éclairs à mes yeux.

Tout à coup, au moment où j'allais rentrer dans le bois pour fuir ce mirage qui ébranlait mon cerveau, j'eus une autre vision et je me crus fou.

Au sommet de cette gigantesque muraille qui fermait le préau vers l'est, de l'autre côté de la Shaw et précisément au sommet d'une de ces découpures qui festonnaient le ciel comme les créneaux d'un rempart en ruine, je vis la forme d'une femme à cheval, emportée en silhouette sombre sur les nuages blancs, et immobile comme une statue équestre sur son piédestal.

Je vis cela, mais je n'étais pas fou. Le sabot du cheval impatient frappa le roc, dont un fragment roula jusque dans la Shaw en rendant un bruit profond. La jeune fille — c'était une fière jeune fille — laissait aller les rênes et fixait son oeil rêveur sur l'endroit même dont je vous parlais : l'espace compris entre le buisson de houx et la croix terrassée.

Sa tête s'inclinait sur sa poitrine et se voilait derrière les masses tombantes de ses libres che-



veux. Le vent bruit derrière : moi dans les pousses barbues des ajoncs et, passant au-dessus de ma tête, franchit la Shaw pour aller prendre à la fois la crinière du petit cheval et l'admirable chevelure de la jeune fille, qui, toutes deux, flotèrent. La jeune fille releva ses longs cils et tourna son regard vers le ciel. Ses cheveux étaient noirs et ses yeux bleus.

J'étais enchaîné là par une force surhumaine. Je ne songeai à reprendre le chemin du manoir qu'à l'instant où la petite main de ma vision, caressant avec grâce l'encolure du cheval, le fit voler sur place et disparut derrière la ligne des roches.

Il y avait longtemps que je n'avais vu de si belles couleurs aux joues de mon ami Gillie. Quand je revins au manoir, ses yeux brillaient et il y avait comme une couronne de joie autour de son front.

— Il l'a vue, lui aussi ! pensai-je.

Gillie me frappa sur l'épaule au moment où nous prenions place à table pour le repas de midi.

— Je l'ai vue ! murmura-t-il à mon oreille d'un accent plein de triomphe.

— Et vous lui avez dit que c'était dans la bruyère du Donegail ?... pensai-je tout haut.

Il me regarda d'un air stupéfait.

— Que parles-tu de Donegail, garçon ? me demanda le laird dont le visage, depuis le matin, gardait sa solennelle gravité.

— J'ai voulu voir la croix brisée, répondis-je en rougissant, l'endroit où les fées mènent leur ronde...

— Notre parent Hamish-Dhu est bien du temps à revenir ! interrompit Hector Ogilvie trahissant le secret de sa préoccupation.

A la fin du repas, qui avait été triste et presque muet, un grand bruit se fit dans la cour, et, presque aussitôt après, les jurons du major retentirent dans le vestibule. Le laird et Gillie quittèrent la table pour aller à sa rencontre.

— Mort et sang! s'écria-t-il en entrant, qu'on me fasse un bol de vin mollet; deux bols, cela vaudra mieux!... Cousin, ces Mac-Alpine ont de bonne *usquebaugh* d'Irlande. J'ai bu à la santé de leurs dames. S'ils m'avaient regardé de travers, je les aurais avalés comme trois jaunes d'œuf! Mais ils ont vu tout de suite à qui ils avaient affaire et ils ont filé doux. L'aîné m'a demandé si je serais de la partie, et quand j'ai répondu: "Oui, par la peste d'enfer, j'en serai!" ils se sont consultés à voix basse. Je parie bien que ceux-là donneraient une vingtaine de guinées de bon cœur, et peut-être le double, pour me sentir au régiment, cousin, hé?

Il se versa un grand verre de whisky, en attendant son vin mollet. Il était ivre comme un Polonais, si toutefois les Polonais méritent la réputation européenne qui s'attache si malheureusement à leur nom.

— Mais, poursuivit-il avec emphase, la parole donnée avant tout! Pour or ni pour argent, je ne voudrais manquer à une promesse. Vous passez pour un homme généreux, Baderaigh, et je pense que vous me traiterez honorablement.... sinon, foin de vous, que diable. Je vous revaudrai cela dans une autre occasion.

Il allait commencer le récit de son ambassade quand le laird l'arrêta en dirigeant sur moi son regard.

— Bien! bien! s'écria le major; le nabot a de longues oreilles: je comprends à demi-mot....

Mais je puis bien vous parler un langage qui sera pour lui de l'hébreu. Que je sois pendu si je n'ai pas plus d'un tour dans mon sac! Je suis donc allé là-bas vendre ce que vous savez bien... He! bambin, fils de marchand de paperasses, toi, tu ne sais pas ce qu'on vend chez les gentilshommes.

— Une fois pour toutes, Hamish, dit sévèrement le laird en l'interrompant, cet enfant est ici comme mon fils, et je regarde son père comme le plus respectable d mes amis.

— Que feriez-vous de l'un ou de l'autre après demain, à Donegail, Baderaigh? répliqua le bravache avec un gros rire. Le père est impotent, le fils ne vaut pas mieux qu'une puce. Mais je respecterai le nabot, si vous voulez, et son père aussi, peau de Satan! par-dessus le marché!... Là-bas, pour en revenir, on a vu tout de suite qu'il fallait marcher droit avec un homme de ma sorte. La vente a été conclue haut la main! Et, comme je vous le donne à entendre, la livraison de la marchandise sera faite après demain matin, au lever du soleil, selon la coutume entre gentilshommes highlanders: rien de plus, rien de moins. Voilà!

Je passai cette soirée et la journée du lendemain dans une grande agitation. J'avais la fièvre; je voyais sans cesse autour de moi la sinistre grandeur de ces murailles cyclopéennes qui entouraient la bruyère de Donegail. Et toujours, il y avait six hommes, trois contre trois, entre la croix brisée et le buisson de honx. Et, du haut de la rampe granitique qui se relevait de l'autre côté de la Shaw, la jeune fille à cheval, — la statue équestre, immobile comme un bronze, assistait, sombre et gracieux témoin, aux péripéties de la bataille.

Le nom de Mary Mac-Alpine avait sur mes lèvres l'harmonie d'un chant sauvage et doux. Je ne sais comment vous exprimer cela, mesdames, car j'étais un enfant. Je crois, hélas ! que j'étais déjà poète, et que Mary, entrevue ou plutôt devinée, était l'héroïne de mes poèmes futurs.

La veille de ce jour où, selon l'expression du major, la marchandise devait être livrée dans la laude de Donegail, je quittai la table tout de suite après le souper, pour ne plus gêner par ma présence le libre entretien de mes amis. Le repas avait été d'une gaieté qui m'avait offensé. J'avais trouvé les libations du major plus abondantes et plus intolérables encore qu'à l'ordinaire. Le père et le fils eux-mêmes avaient dérangé par leur appétit et leur insouciance le petit plan dramatique que j'avais tracé pour ce dernier repas.

A peine eus-je refermé sur moi la porte de ma chambre que j'entendis la voix avinée d'Hamish qui chantait un refrain de buveur ; puis, au bout de peu d'instants, un son métallique monta jusqu'à mes oreilles : je connus qu'une somme d'argent était comptée sur la table même où nous avions pris notre repas. C'était sans doute le prix auquel le major vendait sa claymore. Cet homme me faisait dégoûter.

J'ouvris ma fenêtre. La troisième lumière brillait au château de Duncaw : pauvre charmante étoile, perdue dans cette nuit épaisse ! Je m'accoudai sur l'appui de ma croisée et je contemplai Mary au dedans de moi-même. Si j'avais été grand et fort, j'affirme que j'aurais arraché l'épée des mains du mercenaire pour combattre à sa place et garder à Mary son fiancé, mon pauvre Gillie,

XIII

A LA BRANCHE DE HOUX

On veilla tard au rez-de-chaussée. Sans doute les trois champions concertaient ensemble leurs plans d'attaque et de défense. J'étais déjà au lit quand mon ami Gillie vint me trouver pour son dernier pansement. Sa blessure était désormais cicatrisée, mais un effort violent pouvait la raviver.

Gillie l'examina et dit :

— Le Mac-Intyre doit être encore étendu sur son matelas...

— Gillie, dis-je avec reproche, vous n'avez pas songé à regarder, ce soir, du côté du château de Ducaaw.

Il eut un bon sourire pendant que sa joue devenait un peu pâle.

— Je vous confierai mon dernier adieu, Walter, murmura-t-il. Je l'ai écrit d'avance, pour le cas où la chance ne serait pas pour nous demain. Vous avez bon cœur, et je vous remercie d'avoir pensé à ma pauvre Mary.

Comme j'exprimais un regret d'avoir éveillé en lui cette pensée triste, il me serra la main et me répondit :

Je ne suis pas triste, Walter. Si je meurs demain, tout est préparé pour sa fuite. Elle ne restera pas chez ceux-là qui ont trahi la foi de leur

pères; elle ira en France se faire religieuse, car elle aime Dieu de tout son cœur.

Il ajouta presque aussitôt gaiement :

— Toi, mon petit Wat, je te lègue ma poire à poudre et mon fusil de chasse qui est léger comme une plume... Mais je te préviens que tu risques d'attendre longtemps mon héritage... Dors bien, petit Wat, et va faire une promenade demain matin, avec le vieux Colquhonn, du côté de la mer.

Certes, non, je ne dormis pas bien. Vers deux heures après minuit, je perdis connaissance un instant. Il me sembla que j'entendais, au travers de mon sommeil, un bruit dans la cour, du côté des écuries; puis la porte extérieure s'ouvrit et le pas d'un cheval sonna sur les cailloux du chemin.

Ce devait être un rêve, du moins je le crus.

Quand je me réveillai, le soleil faisait étinceler déjà les carreaux humides. La maison était silencieuse. Je sautai hors de mon lit et je m'habillai en un clin d'œil. Sur ma table de nuit, il y avait une lettre cachetée dont l'enveloppe portait le nom de Mary Mac-Alpine.

Gillie, mon pauvre Gillie!

Ils étaient partis! et loin, bien loin déjà! peut-être sur la bruyère de Donegail, entre le buisson de houx et la croix brisée...

Le vieux Colquhonn vint me demander si je voulais faire une promenade du côté de la mer. Je ne sais ce que je répondis, mais je pris ma course dans la direction opposée.

J'allais sans penser et sans vouloir.

Je traversai la lande en droite ligne, et j'arrivai hors d'haleine au bois d'ajoncs énormes qui fermait la bruyère de Donegail.

Au moment où je pénétrais dans les huissons... Mais il est temps, mesdames, et je dois vous expliquer ici le sens mystérieux de cette locution : *Planter la branche de houx*.

Le laird avait dit, vous vous en souvenez : “ Je ne voudrais pas nous voir réduits à planter la branche de houx contre les trois fils d’Alpine le Rouge. ”

Dans le highland, les rencontres particulières ne ressemblent pas tout à fait à ce qu’on appelle “ une affaire d’honneur ” sur le continent, et même en Angleterre. En France, vous tirez l’épée pour de pures bagatelles, et vos combats singuliers ont presque toujours un côté chevaleresque avec un envers qui frise l’enfantillage ; en Allemagne, deux braves étudiants se calfeutrent d’étoupes et de cuir des pieds à la tête, pour échanger de grandissimes coups de sabre entre deux pipes et quatre pots de bière ; en Espagne, on lance le couteau catalan, genou contre genou ; en Angleterre enfin, le duel tend de plus en plus à devenir une gageure, de telle sorte que nos gentlemen joueront bientôt à tête ou pile un souper de mort aux rats.

L’Ecosse, au contraire, a gardé les mœurs de vieux jours et se bat encore pour tout de bon.

Les duels y sont de véritables mêlées où toutes armes se peuvent employer, et où l’égalité du nombre n’est même pas de rigueur. L’assignation du rendez-vous est étroite, c’est-à-dire qu’on ne peut changer sous aucun prétexte ni le lieu ni le moment de la rencontre. Il n’y a point d’excuse recevable, et l’on doit se passer de l’homme ou de l’arme qui manque.

De là cette étrange coutume de la branche de houx, plantée pour remplacer le combattant ab-

sent dans la ligne de bataille, et aussi pour avertir les passants qu'une claymore attend ici un bras de bonne volonté pour l'emmancher.

Non seulement il n'est pas rare que ce signal chevaleresque soit entendu, car là-bas le cliquetis du fer met la fièvre dans toutes les jeunes têtes, mais on peut poser en règle générale l'empressement de tout highlander à prendre fait et cause dans une querelle qui n'est pas la sienne.

La branche de houx a, dans nos montagnes, un caractère solennel et presque sacré; c'est la requête muette, mais impérieuse, du brave qui va succomber écrasé sous le nombre.

On a vu des ennemis du champion accourir et se placer près de lui, quitte à reprendre plus tard la vieille haine, un instant étouffée par le cri généreux de l'honneur; on a vu aussi des amis et des parents de la partie adverse prendre position, l'épée à la main, contre leurs parents et leurs amis, pour *abattre la branche de houx*, selon l'expression consacrée.

En regard de ce sentiment d'honneur si profondément enraciné, il est sans doute étrange de voir qu'aucune note d'infamie ne s'attache au nom de ceux qui, profitant de leur avantage à toute outrance, forcent l'adversaire plus faible à combattre dans des conditions inégales. Cela est ainsi; c'est la loi. Ceux-là même qui s'élancent au secours du parti en détresse le forceraient, dans une semblable occasion et sans miséricorde, à planter la branche de houx.

La branche de houx se met en terre après une demi-heure d'attente. Elle tient matériellement la place du combattant absent; en conséquence, elle doit avoir la hauteur d'un homme; six pieds au plus, avec un pavillon, aux couleurs du parti



en détresse; ce signal parle un langage que tout le monde comprend, depuis le golfe de Clyde jusqu'au détroit de Pentland.

Ordinairement, la branche plantée supporte suspendue à ses rameaux, une panoplie highlandaise complète, pour armer le champion qui Dieu et la Vierge enverront.

Il y a plus: ce combattant inanimé ne laisse pas d'apporter à son parti un secours effectif. L'espace couvert par la branche de houx et ses rameaux est, en effet, inviolable: on ne peut ni toucher la branche de houx, ni la franchir, de sorte que le champion abandonné a du moins pour s'y adosser un mur impénétrable.

La tradition écossaise cite des exemples célèbres de branches de houx plantées et abattues. En 1716, dans une rencontre entre le clan Chattan et les Mac-Gregor Campbell de Glenmore, il y avait cinq branches de houx dans les rangs des Campbell, sur treize combattants. Parmi ceux qui vinrent se mettre en ligne et *abattre le houx*, on comptait trois hommes qui portaient le propre nom de Chattan.

Plus récemment, au mois de mars 1779, les Mac-Intosh se trouvèrent à l'assignation contre six Gillian qui plantèrent deux branches de houx. Lord John Douglas, alors âgé de quinze ans, descendit le carrosse avec son gouverneur, abattit les deux branches et donna victoire aux Gillian après avoir reçu plusieurs blessures.

Mais d'autres fois la branche de houx, avec son pavillon, appelle en vain dans le désert. Personne ne voit, personne ne vient. Alors, c'est la grâce de Dieu.

Au moment où j'entrais dans le bois d'ajoncs, je m'arrêtai pour écouter, mais le bruit de mon

coeur qui battait m'étourdit comme un fracas. Il me sembla entendre des cliquetis de fer avec des cris de rage ou de détresse. Le vent qui passait au-dessus de moi et autour de moi dans les branches hérissées des genêts résonnait, large et profond comme le grand vacarme de la mer, attaquant la plage un jour de tourmente. Toute perception s'altérait et s'amplifiait pour mes sens au point de produire sur chacun d'eux une angoisse ou une terreur. Par intervalles, je croyais voir un mouvement tumultueux au travers des troncs immobiles, et mes narines révoltées sentaient la tiède odeur du sang.

Cela dura quelques minutes à peine, mais ce fut long comme un siècle. Au bout de ce temps je m'éveillai péniblement, comme on fait de ces terribles rêves qui laissent le corps abattu et l'esprit paralysé. Je vis bien que j'avais été le jouet d'une illusion. Tout était autour de moi immobile et muet : le vent lui-même semblait se taire et murmurer plus sourdement dans le feuillage des gigantesques ajoncs. Je fus soulagé par ce silence : puis une sueur froide inonda mes tempes ; j'aurais donné de mon sang pour entendre, car cette absence de tout bruit c'était peut-être que déjà ils étaient morts. . .

Je me traînai au travers du bois : il faut vous souvenir, mesdames, que j'étais un pauvre enfant bien chétif et bien faible. Ce que je souffrais, c'était une agonie.

J'aperçus d'abord entre les troncs grêles le ciel chargé de nuages argentés, et coupé carrément par la sombre ligne de ces montagnes qui fermaient trois hautes murailles. Le temps était calme et chaud, mais par dessous les nuages blancs quelques vapeurs orageuses glissaient

leurs contours bizarres et leurs nuances de plomb.

Je regardai cette bruyère de Donegail qui m'était revenue dans mes rêves : c'était une immense tombe à ciel ouvert.

Et tout à coup, au fond de ce sépulcre, les vivants m'apparurent, les gladiateurs, *morituri*, ceux qui allaient mourir. J'avais mal calculé le temps, car, au lieu d'être finie, la bataille n'avait pas commencé encore. Les deux camps ennemis étaient à une soixantaine de pas l'un de l'autre, séparés par la ligne qu'on aurait tirée de la croix en ruine au buisson de houx.

Les trois fils d'Alpine le Rouge me faisaient face et je mettais facilement leurs noms sur leurs visages farouches, par la description qu'on m'avait faite de chacun d'eux. Il y a dans les highlands, le pays des guerriers à la taille héroïque, une race également robuste peut-être, mais trapue et portant sa force, comme le boeuf, dans la partie supérieure du corps.

Les trois Mac-Alpine, comme leur père, appartenaient à cette race.

Ils étaient bas sur jambes tous les trois, noueux dans l'énorme carrure de leurs épaules.

Roderick, l'aîné, devait avoir quarante ans ; ses jambes et son visage étaient velus mais cette toison épaisse ne pouvait voiler l'étonnante vigueur du réseau musculueux qui saillait hors de sa peau. Il avait la taille un peu plus élevée que celle de ses frères, qui évidemment reconnaissaient son autorité. C'était une figure biliense, aux traits découpés rudement : son œil cave avait un regard fixe et féroce. Alpine, le second, portait sur sa grosse tête la chevelure rouge de son père, et Robin, le troisième, large, court,

membre comme un taureau, rappelait exactement ces gens qui vont levant des poids impossibles dans les foires.

Auprès des trois Mac-Alpine, il y avait trois mousquets en faisceau, trois targes, trois haches de Lochaber.

Mon regard s'arrêta sur eux bien moins de temps qu'il ne m'en a fallu ici pour vous les décrire. Quand mes yeux revinrent en arrière, cherchant les Ogilvie, j'eus comme un amer pressentiment. Auprès d'un faisceau d'armes tout pareil, trois mousquets, trois targes et trois haches de Lochaber, deux hommes seulement étaient debout : Eachin et Gillie, droits et fiers, appuyés sur leurs claymores nues.

Hamish-Dhu, le mercenaire, manquait à l'appel.

Et je me souvins en ce moment du bruit qui avait troublé mon sommeil inquiet de la nuit précédente. J'avais entendu ouvrir la porte des écuries, puis les pas précipités d'un cheval ; je n'avais pas rêvé. C'était le faufaron qui prenait la fuite, emportant avec lui le prix de son épée.

Les Mac-Alpine échangèrent quelques paroles à voix basse, puis Roderick demanda tout haut :

— Laird de Baderaigh, estimez-vous que nous ayons assez attendu ?

— Oui, répondit sans hésiter le vieil Ogilvie.

— Plantez donc la branche de houx, laird de Baderaibh, poursuivit l'ainé des Mac-Alpine, et que Dieu nous juge !

Sans répliquer, Eachin prit sa hache et marcha vers le buisson qui était entre lui et ses ennemis. D'un seul coup, il trancha une maîtresse branche, couverte d'une multitude de rameaux d'un vert sombre et luisant sur lequel se déta-

chait le corail des graines. Il fit une pointe au gros bout de la branche, à l'aide de sa claymore, et la piqua en terre à égale distance du houx et de la croix.

Puis, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, il cria de sa voix qui sonnait comme un cor :

— A la branche de houx pour Ogilvie contre Mac-Alpine!

Les fils de Duncaw regardaient cela d'un air dédaigneux et froid. A l'appel de Baderaigh, ils eurent tous les trois le même sourire sombre et cruel. Hamish, le mercenaire, avait-il reçu deux récompenses, et emportait-il aussi l'argent de ces Mac-Alpine?

Le laird répéta son appel trois fois. Entre chaque cri, un court intervalle s'écoulait.

Mais cette bruyère de Donegail, cette tombe lugubre dont chaque paroi était une montagne, se trouvait loin de toute habitation et loin aussi de tout chemin. La vieille Homua avait eu bien raison de me dire qu'il n'y avait point de route pour aller à la bruyère de Douegail!

Chaque fois que le laird criait, on entendait pour toute réponse le vent dans les cimes des hauts ajoncs et les bouillonnements graves de la Shaw perdue tout au fond de l'abîme. J'écoutais, j'attendais, j'appelais plus haut que lui au fond de mon cœur.

Quand le troisième appel eut retenti, le laird resta immobile pendant une minute, puis il revint vers son fils qu'il prit par la main.

Tous deux marchèrent vers la branche de houx, tandis que les Mac-Alpine faisaient de leur côté la moitié du chemin. Les armes restaient en

faisceau les combattants n'avaient que le dirck et la claymore.

Roderick Mac-Alpine se signa et dit :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je jure que le terrain situé entre le gué de la Shaw et la pierre carrée, produisant genêts et bruyères, mesurant douze pieds écossais de largeur sur dix de longueur, est à moi légitimement, du chef de mon père. Je combattrai quiconque viendra contre mon droit.

Il coucha son épée au-devant de lui.

Le laird coucha la sienne en travers de manière à former une croix et repartit :

— Je viens contre toi pour mon droit, jurant, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que le terrain situé entre le gué de la Shaw et la pierre carrée est à moi légitimement, et acceptant le combat jusqu'à ce que tu dises : C'est assez, j'ai menti, le bien ne m'appartient pas.

Roderick ramassa son épée et s'éloigna. Avant d'en faire autant, Baderaigh se tourna vers Gillie et me montra, pour la première fois, son visage que je devinais abattu et qui était rayonnant d'ardeur. Je le voyais rajeuni de vingt ans.

— Enfant, s'écria-t-il avec une gaieté qui arrêta le souffle dans ma gorge, je suis le père, tu es le fils, et voici le Saint-Esprit qui va déployer nos couleurs !

Il était en train de nouer son plaid blanc et rouge au sommet du rameau de houx. Gillie répondit avec une foi franche et ferme :

— C'est la meilleure aide : ainsi soit-il !

Et tous deux revinrent vers le faisceau d'armes où ils choisirent deux mousquets, le troisième devant rester pour le défenseur qui viendrait de Dieu.

— Y êtes-vous, gentlemen? demanda Roderick.

— Nous y sommes, répondirent les deux Ogilvie du même cri.

Les cinq mousquets tombèrent en joue à la fois, mais les Mac-Alpine tirèrent les premiers, et tous les trois visèrent le vieux Baderaigh; je le vis tressaillir à la triple détonation; il était blessé.

Aussitôt après avoir déchargé leurs armes, les Mac-Alpine dégainèrent, mais au moment où le laird pressait la détente de son mousquet ils se jetèrent à plat ventre d'un commun mouvement.

— A toi, Roderick! dit Gillie qui seul restait armé.

Il visait à loisir la tête de son ennemi étendu dans la bruyère. Le coup partit. Le Mac-Alpine bondit sur ses pieds avec un cri de rage et retira pleine de sang la main qu'il avait portée à son crâne.

Mais la blessure était légère, car il brandit son épée et marcha le premier vers le vrai champ de bataille, situé entre le buisson et la croix. Ses frères le suivirent. Baderaigh avait du rouge à l'épaule gauche, mais il n'avait rien perdu de sa force, car sa voix vibra, éclatante, quand il cria:

— A la branche de houx pour Ogilvie! En avant garçon! quand il y en aura un d'abattu, nous ferons partie carrée!

Ce n'était plus de l'épouvante qui était en moi. Je cherchais mes terreurs et je ne les trouvais plus. J'étais debout et droit sur la lisière du bois. Quand les mousquets des trois fils de Duncaw s'étaient abaissés vers moi, me montrant le trou noir de leurs canons, je n'avais ni courbé la tête ni cherché un abri derrière le tronc voisin. Ces fièvres de bataille sont contagieuses. Du fond de ma faiblesse, je bondissais par la pensée

entre mes deux amis et l'éclair de l'acier m'attirait comme un charme...

Gillie n'avait pas besoin qu'on lui dit: En avant! Jusqu'à ce moment, je ne l'avais jamais vu. Sa haute taille se dressait si droite et si fière qu'il semblait avoir grandi d'une coudée.

J'entendis, pendant qu'il marchait à l'ennemi, le râle avide et joyeux de sa poitrine.

Les lions rauquent ainsi quand leurs bords dévorent l'immensité du désert.

Ils disent que, dans mes livres, j'ai défié la force physique. C'est que je suis faible; c'est qu'il m'a été donné d'admirer ce merveilleux bienfait de Dieu, sans lequel le courage n'est qu'un flambeau éteint. C'est que j'essayai, ce jour-là même, de soulever une hache de Lochaber pour défendre un frère mourant, et que mon bras débile retomba le long de mon flanc. C'est que le mot vaillance et le mot valeur, aux temps chevaleresques, signifiaient force; c'est que, plus loin de nous encore, aux jours homériques, le mot force était synonyme du mot vertu!

Gillie! Il fallait le voir! Pour sa fauve ardeur, c'était ici la plus joyeuse de toutes les fêtes. Son pas allait souple et gracieux; le vent de sa course faisait flotter sa blonde chevelure; sa lourde épée semblait une plume dans sa main.

A les contempler ensemble, le vieillard et le jeune homme, le cœur se rassurait et s'exaltait. Il n'y avait pas trop contre eux de ces trois Mac-Alpine!

Les pistolets furent déchargés presque à bout portant, sans arrêter la violence du choc. Gillie devança son père, parce qu'il lui fallait Roderick, le tuteur, le tyran de Mary, le lâche qui abusait de son autorité sur l'orpheline pour la traîner à



l'autel. Alpine, le second frère, et Roderick se réunirent contre lui, espérant le mettre hors de combat d'un seul coup, tandis que Robin, le troisième, arrêtait Baderaigh.

En ce premier instant, je n'avais d'yeux que pour mon noble Gillie, vers qui tout mon être s'élançait. C'était autour de sa tête comme un cercle de feu, car le soleil perçait un nuage, arrachant aux claymores des milliers d'éclairs. Les coups roulaient sur sa targe, rapides et distincts comme le battement des fléaux sur l'aire. Je distinguais son épée au-dessus des deux autres épées, et je distinguais ses coups plus sonores parmi les autres coups. Ses adversaires étaient deux hercules, mais quand il faisait un pas en avant tous deux reculaient.

Il était highlander, il haïssait, il aimait; jeune, il combattait pour sa tendresse et pour sa haine. Je vous l'ai dit: c'était grande fête.

— A la branche de houx pour Ogilvie!

Le laird avait terrassé Robin d'un coup de hache et marchait au secours de son fils. Un cri de triomphe montait de mon cœur à ma gorge. Ils étaient les plus forts, malgré l'infériorité de leur nombre et l'avantage déloyal dont profitaient leurs adversaires. C'était assez de Gillie contre Alpine et Roderick; la venue du laird allait culbuter la balance: c'était trop. Rien qu'à son approche, je voyais les deux fils de Duncaw reculer et plier.

— A la branche de houx pour Mac-Alpine! cria Baderaigh d'un ton railleur. Trois autres du même clan pour égaliser la partie. Jusqu'ou fuirez-vous fils d'assassin?

Roderick et Alpine fuyaient, en effet, ou du moins rompaient à larges enjambées; mais au

moment où la claymore du laird allait fendre la tête d'Alpine il se retourna, parce que Gillie avait poussé un cri de douleur.

Gillie n'avait pas suivi son père; Gillie était toujours à la même place, debout, mais les deux mains sur sa poitrine.

Ce n'étaient pas les deux Mac-Alpine qui l'avaient vaincu. Je devinais: c'était sa blessure à peine cicatrisée qui venait de se rouvrir, répandant le sang à flots. La claymore s'échappa de ses mains: je le vis chanceler, puis tomber sur ses genoux.

Je fis comme lui et mes genoux fléchirent, car mon cœur m'abandonnait.

A la plainte de Gillie, trois cris de triomphe répondirent, car, au moment où il tombait, Robin Mac-Alpine, revenant de son étourdissement, se relevait et ressaisissait sa claymore.

Baderaigh était seul contre trois, comme Horace, et ses trois adversaires n'étaient pas séparés par l'inégalité de leurs blessures.

Il resta un instant immobile, non pas qu'il fût épouvanté; je ne sache rien au monde capable d'épouvanter ces hommes de fer, mais parce qu'il fallait un instant de raison à son coup d'oeil rapide pour juger la situation. Je crus d'abord que les trois Mac-Alpine allaient se réunir pour l'attaquer, mais telle n'est point la tactique impitoyable de ces luttes à outrance. On achève d'abord le blessé.

Si le laird eût agi de même, Robin n'aurait pas été là pour lui barrer le chemin.

Les trois frères s'élançèrent ensemble et de différents côtés vers Gillie qui retenait son sang à deux mains et laissait pendre sur sa poitrine sa tête défaillante. Le laird avait prévu leur des-

sein. Comme il avait moins de chemin à faire pour se rapprocher de son fils, il fut arrivé le premier, et le terrible moulinec de sa hache de Lochaber entourra le blessé d'un mur d'acier.

— A la branche de houx, garçon! cria-t-il saisissant son bras de la main gauche.

Et pendant qu'il se frayait une route vers ce frêle asile je vis qu'il était pâle et que ses pauvres yeux se détournaient malgré lui de l'ennemi pour suivre la large trace rouge que Gillie laissait derrière lui. Sa voix tremblait quand il cria encore, mais du fond de son angoisse paternelle, cette fois :

— Highlanders, à la branche de houx pour Ogilvie contre Mac-Alpine!

— Les highlanders, répliqua Roderick avec un éclat de rire sauvage, ne se battent pas pour de misérables mendiants venus d'Irlande!

Alpine et lui se fendirent à la fois comme il achevait. Le laird para les deux coups du même mouvement, et le tranchant de sa hache les rejeta à distance. Quelques pas encore, il atteignait la branche de houx.-

Sa large poitrine s'emplit d'air et se vida bruyamment quand il eut déposé Gillie avec précaution sur la bruyère.

— Si personne ne vient, dit-il en saisissant une roche qui siffla et s'en alla terrasser de nouveau Robin, dont le rôle était de tourner la position pour assaillir le blessé par derrière, nous ferons nos affaires tout seul!

— Toi, s'écria-t-il avec un élan qui me releva sur mes pieds galvanisé par l'angoisse, l'horreur, la curiosité, l'admiration, toi, bois poussé sur la terre de mon père, tu es ici pour nous et tu dois nous servir!

## XIV

### MARY

Il tenait l'énorme branche de la main gauche, tandis que sa droite infatigable maniait toujours la hache de Lochaber comme si c'eût été une plume légère. La branche de houx servait de bouclier; ses rameaux chargés de piquants étonnaient et repoussaient l'ennemi. Il y eut bientôt un large cercle autour de mon pauvre Gillie qui faisait pour se redresser des efforts désespérés et qui, parfois, tendait ses bras vers son père, comme pour demander pardon de n'être pas debout à ses côtés.

Le laird n'avait pas besoin d'aide, le laird se multipliait.

Un instant, il eut encore contre lui les trois Mac-Alpine, car Robin s'était remis en ligne une troisième fois. Il s'élança: ce n'était plus un homme; il y avait en lui, je vous le dis, une puissance surnaturelle; il s'élança, criant et rugissant ivre de sa propre vaillance; sa hache tournoya, et j'entendis:

— Un coup pour le père!

Roderick roula sur la lande.

— Un coup pour le fils!

Alpine tomba foudroyé.

— Un coup pour le Saint-Esprit!

Robin mordit la poussière.

— A la branche de houx pour Ogilvie!

Il fallait aller jusqu'au bout ; il aurait dû tuer impitoyablement ; c'est la loi. Moi, j'avais souffert du sang de ces hommes.

Mais quand il s'agissait de Gillie, son fils unique et bien-aimé, ce coeur, plus dur que le bronze devenait un coeur de mère.

Paderaigh laissa les vaincus terrassés et dispersés sur la bruyère pour courir à Gillie qui dormait, étendu dans son sang.

Il le souleva, évanéni qu'il était, si tendrement et si doucement, qu'une larme vint à ses yeux au milieu même de cette tempête d'émotion qui m'oppressait et qui me brisait.

Le laird appuya son oreille contre la poitrine de Gillie pour interroger les battements de son coeur, puis, après lui avoir fait de son genou un siège et de son sein un oreiller, il écarta les pans du *kilt* avec des précautions infinies, il mit à nu la plaie, aux lèvres de laquelle la charpie adhérait encore.

— L'enfant était blessé d'avance!... murmura-t-il en fronçant le sourcil.

Sa bouche s'appliqua sur les chairs meurtries et enflammées. Il suçait le sang par trois fois.

Les yeux de Gillie se rouvrirent.

Et ce fut Gillie qui lui montra du doigt, sans pouvoir parler, Roderick d'un côté, Alpine de l'autre, tous deux debout et revenant à la charge.

Mais il ne lui montra pas, car il ne pouvait le voir, Robin, le troisième frère, caché derrière une touffe de genêts et rechargeant traîtreusement son pistolet. Je dis : traîtreusement, parce que l'usage des armes à feu est ici rigoureusement réglé.

Les Ogilvie n'avaient même pas eu le droit

décharger le meusquet et le pistolet de leur champion absent.

D'où j'étais, j'apercevais seulement au travers des genêts la toque de Robin Mac-Alpine; et je le croyais hors de combat.

Baderaigh laissa son épée à terre et ne quitta point son fils:

— Nous avons combattu deux contre trois, dit-il de son accent ferme et franc; outre ce désavantage, l'enfant est venu ici blessé; je l'ignorais; je demande trêve.

— C'est aujourd'hui qu'une de nos deux maisons doit tomber, répliqua l'aîné des Mac-Alpine. Si tu veux trêve, avoue que tu as volé la pièce de terre entre le gué de la Shaw et la pièce carrée.

Le laird déposa Gillie sur l'herbe et reprit sa hache en disant:

— Qu'il soit fait selon votre souhait. Je donnerai la pièce de terre à vos trois tombes.

Encore une fois Roderick et son frère l'assailirent en même temps.

J'étais las de voir couler le sang, comme vous êtes lasses sans doute, mesdames, d'ouïr le récit de cette scène de carnage. Mes yeux se fermèrent malgré moi.

Ce ne fut qu'un instant, car, dans l'obscurité, je sentis ma tête tourner et ma poitrine défaillir. La chute d'un corps releva mes paupières. C'était Alpine qui tombait mort sous la hache de Lochaber.

Baderaigh passa sur son cadavre, et Roderick s'affaissa, foudroyé à son tour. Son bras gauche pendait horriblement mutilé à son épaule fracassée.

Le laird s'appuya sur sa hache.

Il était vainqueur.

A ce moment, la tête de Robin remua dans la bryère. Je vis un éclair et un jet de fumée, tandis qu'une détonation ébranlait ma tête endolorie.

Le laird poussa un grand soupir; la hache de Lochaber abandonna sa main qui se crispa sur sa poitrine. Il resta debout deux ou trois secondes, puis il tomba comme un chêne.

Robin se renversa en arrière et rendit le dernier soupir en un râle de sauvage triomphe.

Il ne restait de vivant que Roderick Mac-Alpine, car mon pauvre Gillie, en voyant tomber son père, s'était couché sur l'herbe avec un gémissement d'agonie, et machinalement peut-être, sa voix défaillante avait lancé vers le ciel qui, seul désormais, pouvait l'entendre :

— A la branche de houx pour Ogilvie!

De minute en minute, il allait s'affaiblissant, et quand Roderick Mac-Alpine, chose effroyable à voir! se prit à ramper vers lui à quatre pattes, comme une bête féroce, Gillie resta incapable de saisir son épée qui gisait auprès de lui.

Roderick n'était plus qu'un débris humain, mais il vivait de sa haine.

Il avançait lentement, mais sûrement.

Sur ses traits convulsés et dans ses yeux caves où brûlait la frénésie, je lisais l'arrêt du compagnon de mon enfance. . .

Eh bien! oui, je l'essayai, mesdames, car vous attendez cela de moi, n'est-ce pas?

Si misérable que je me sois dépeint, je ne vous ai pas dit que je manquasse de cœur. Sans la conscience profonde que j'avais de mon infirmité, sans la pensée qui survivait en moi que Dieu allait peut-être envoyer un champion meilleur

pour casser l'iniquité de cet arrêt du hasard, je jure que, depuis longtemps déjà, j'aurais quitté ma retraite, et que j'aurais fait de mon mieux pour la branche de houx.

Il n'était plus temps d'hésiter. La distance diminuait entre l'aîné des Mac-Alpine et Gillie. Je m'élançai hors du bois et je saisis à deux mains le manche de la hache de Lochaber...

Mesdames, ô mes belles dames! c'est ici que j'implore votre miséricorde... Il faut avoir pitié de moi. Je n'ai ni le génie d'Horace ni sa poltronnerie, mais hélas! Horace, en cette circonstance, eût-il jeté encore son bouclier pour mieux courir, aurait valu autant que moi. Si vous saviez comme j'admire les héros de roman! Soyez clémentes. Je n'ai eu en ma vie que cette seule occasion de faire acte de héros, et je l'ai manquée lamentablement.

A deux mains, je ne pus pas soulever la hache de Lochaber. Roderick était à dix pas de Gillie qui l'attendait, inerte, mais les yeux grands ouverts.

Je pris le mousquet d'Hamish, déserteur. J'ignore si j'aurais pu l'épauler; le ressort de la batterie résista à mes doigts tremblants.

Des larmes de rage et de honte aveuglèrent mes yeux.

Roderick était tout auprès de Gillie. Un pas encore et tout allait finir.

Jusqu'à mon dernier jour, je me souviendrai de la joie effrayante qui rayonnait sur les traits décomposés du Mac-Alpine.

Sa langue pendait comme celle d'un tigre. Il y avait autour de ses lèvres une grimace de hyène. Il s'arrêta pour savourer à petites gorgées le breuvage de sa vengeance. Il avait en-



core de la force, car il put jeter au loin la claymore de Gillie.

— M'entends-tu, Ogilvie? demanda-t-il d'une voix étranglée. Ton père est mort et tu vas mourir. Mary te préférerait à moi. Mary, ma pupille. Je la hais comme je te hais. Elle va être ma femme, n'entends-tu, Ogilvie? Demain, j'aurai ma vengeance dans ma maison. Du fond de la tombe, les yeux sont ouverts: tu seras à nos noces. Tu me verras maître, tu la verras esclave: un maître sans pitié, une esclave écrasée. Elle est belle, n'est-ce pas? Elle ne sourira plus, jamais, jamais... Jamais! J'aurai ses larmes!

Un rire hideux grinça entre ses lèvres, puis il acheva :

— Tu m'entends! je sais bien que tu m'entends. Et tu meurs en reniant Dieu, Ogilvie.

J'allais vers lui. Il ne me voyait même pas, tant il était acharné à sa proie.

J'allais, car j'avais saisi le dirck, la seule arme que je pusse manier. Serais-je arrivé à temps? aurais-je pu quelque chose contre Mac-Alpine qui déjà brandissait sa claymore pour frapper le dernier coup? Je ne sais, et j'avoue que j'allais sans espoir.

J'ouvrais la bouche cependant pour détourner l'attention du bourreau et gagner une seconde, en le défiant, quand je le vis chanceler, tomber et se torde en une suprême convulsion.

En même temps, l'écho aigre et sec d'un coup de carabine de chasse déchira l'air, tandis qu'une voix vibrante qui semblait descendre du ciel disait :

— A la branche de houx pour Ogilvie contre Mac-Alpine.

Dieu et la Vierge suscitaient un champion

pour remplacer le traître Hamish qui avait abandonné son poste. Roderick Mac-Alpine était mort d'une balle dans la tempe.

La voix et la détonation dirigèrent à la fois mon regard. Au sommet de la plus haute des trois murailles, de l'autre côté de la Shaw, la brise matinière emportait un flocon de blanche fumée, et, sur le bord même du précipice, il y avait une jeune fille à cheval, les cheveux déroulés par le vent : ma statue équestre de la veille, mon rêve, Marv, la fiancée de Gillie, qui tenait encore son fusil de chasse à la main.

J'ai tracé une fois en ma vie un portrait de femme qui m'a rapporté beaucoup d'honneur, c'est Diana Vernon, la jeune fille qui ose, la beauté souriante et vaillante. L'original du portrait était là.

Ce n'est pas dans mon imagination que j'ai trouvé l'intrépide sourire de Diana Vernon.

Quelques minutes après, Marv était à genoux auprès de Gillie évanoui et m'aidait à panser sa blessure. Gillie fut longtemps à recouvrer ses sens. Avant lui, le vieux laird s'éveilla.

Je le croyais mort ; et personne n'avait songé à le secourir.

Il se leva tout seul et tout sanglant, car sans mentir, ces hommes-là sont de fer : il avait onze blessures. Il jeta sur le champ de bataille un regard étonné. Quand il me vit, il fronça le sourcil.

— Ce n'est pas pour cela que le docteur en loi vous a envoyé chez nous, maître Wat ; dis-il sévèrement.

Il aperçut alors seulement Marv Mac-Alpine qui se redressait, non point pour lui ou'elle n'entendait pas, mais parce que Gillie avait poussé un grand soupir en rouvrant les yeux à la fin.

Le laird de Baderaigh s'arrêta et murmura :

— Avons-nous été sauvés par une femme ?

— Il vit ! s'écria Mary qui joignit ses deux belles mains et dont le regard s'élança vers Dieu.

Puis elle se tourna vers Baderaigh. Son front hautain et doux à la fois se couronnait d'une légère rougeur. Elle avait pris, sans le savoir, une de ces admirables poses que nul art ne saurait trouver, mais que la nature enseigne.

— Hector Ogilvie, lui dit-elle d'une voix émue, mais nette, et la plus harmonieuse que j'aie entendue en ma vie, ceux qui sont morts étaient mes cousins au quatrième degré par mon père, et je porte le nom qu'ils portaient ; mais vous êtes mon oncle par ma bien-aimée mère, qui était la soeur de votre femme ; votre fils m'a donné sa foi, et s'il plaît à Dieu, je vous nommerai mon père. Je suis venue à la branche de houx pour Ogilvie contre Mac-Alpine.

— Ma nièce, répondit gravement Baderaigh, je ne vous connaissais pas. Entre notre manoir et celui de Duncaw, la vallée était plus large que la mer. La volonté de Dieu est forte dans une faible main, et une fille des *highlands* a le droit de venir à la branche de houx comme un homme. Après Dieu, je vous remercie... Vous avez, poursuivit-il d'une voix changée par l'émotion, la noble beauté de la bien-aimée que j'ai perdue. Je vous bénis, ma nièce, et il me plaît que la fiancée de mon fils ait dans les veines le sang de ma femme chérie.

C'était grand ! je ne peux pas dire comme c'était grand !

Je montai le joli cheval de Mary et ce fut moi qui allai chercher les trésoirs de la maison. Vous voyez, mesdames, que je fus bon à quelque chose,

à la fin. On fit un brancard pour Gillie, mais le laird regagna le manoir de son pied, appuyé seulement sur le bras du vieux Farquhar.

Mary Mac-Alpine ne retourna jamais au château de Duncaw, qui fut une maison abandonnée.

Les trois fils d'Alpine le Rouge eurent sépulture au lieu même où le combat s'était livré, dans la lande de Donegail, entre la croix brisée et le buisson de houx.

Et ce fut une haine éteinte, parce que les morts ne peuvent plus hair et qu'on ne peut plus hair les morts.

Dans la Haute-Ecosse, il n'y a pas d'autre moyen d'éteindre la haine. Si fait, pourtant : j'y ai connu des saints.

Mary Mac-Alpine régna bientôt en souveraine au manoir de Baderaigh. Entre le vieux laird et son fils, ce n'était pas mon ami Gillie qui était le plus esclave. Elle voulait que Gillie la menât à l'autel sous l'uniforme 42<sup>e</sup> de bataille. Gillie, du consentement de son père, fut soldat au Régiment des Géants.

Quand mon père à moi vint au *clachan* pour les noces, il y avait deux ans que nous ne nous étions vus lui et moi. Il me serra dans ses bras en pleurant. J'avais la taille, sinon la vigueur d'un homme. L'air vivifiant de la montagne avait tiré tout le parti possible de ma pauvre nature. C'était presque un miracle.

Gillie était alors sergent comme son aieul et portait la hache de Lochaber.

Mon père convint que c'eût été pitié d'ôter la plume à la toque de Gillie pour la mettre dans sa main qui portait si noblement l'épée. C'était sans contredit le plus beau géant de l'armée anglaise.

Et Mary? Oh! Mary avait dix-huit ans; tous

les sourires du ciel étaient dans ses yeux bleus. Elle était heureuse; elle aimait, on l'aimait. Mon père augmenta le nombre des captifs attelés à son char.

Mais, pour la première fois, le lendemain des noces, la volonté de Mary ne fut point faite. Elle dit à Gillie: Restez avec nous. Gillie était lion; il ne laissa pas ses griffes aux ciseaux de la jeune fille.

Il fut un mois à son bonheur, puis il partit. L'année d'après, il revint enseigne. Le jour même où je fus reçu avocat à Edimbourg, il eut, à Londres, sa commission de capitaine. Avant de mourir, Baderaigh, réconcilié avec la gloire de nos armes, le vit colonel du *Géant Régiment*.

Et Mary? Mary était en ce temps-là une gracieuse femme de trente ans. Elle avait fait comme Mahomet à l'égard de la montagne; voyant que son mari bien-aimé ne voulait pas revenir au manoir, elle était allée à l'armée, et un beau jour...

Ici la pendule sonna, et sir Walter Scott s'arrêta pour écouter. Il crut avoir mal entendu et son binocle interrogea le cadran, qui marquait deux heures après minuit. Il rougit et se leva en murmurant:

— Mesdames, j'avais promis à Mary de me retirer de bonne heure... Mais vous ne pourrez pas manquer, ajouta-t-il en souriant, d'être de l'avis de mes critiques, qui s'accordent à me reprocher mes intolérables longueurs.

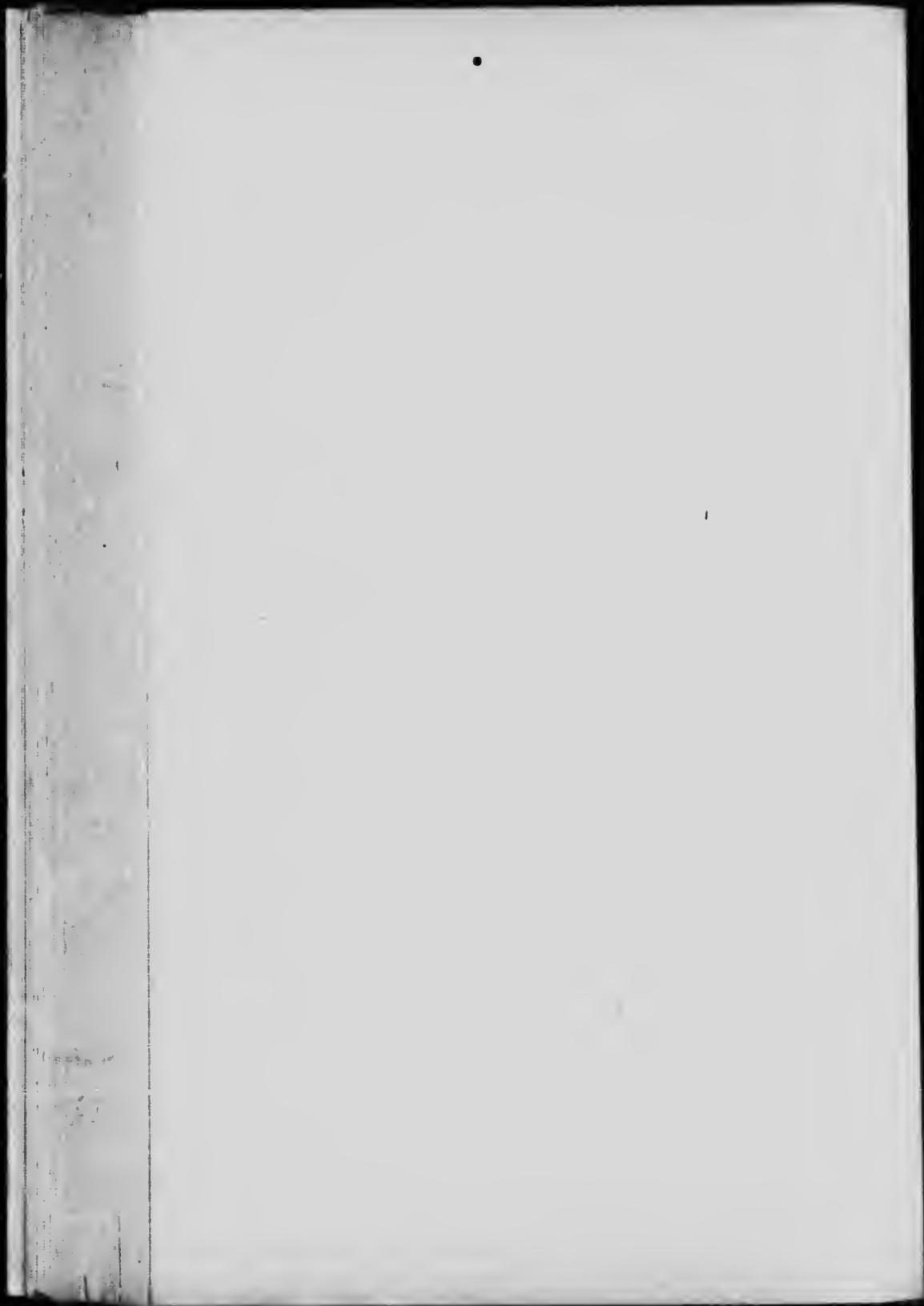
On se récria, et la marquise, épouvantée à l'idée de perdre un dénouement, demanda à genoux la fin de l'histoire.

— Le baronnet, dit la belle duchesse, vient de laisser tomber un nom qui pourrait bien être une

péripétie : Mary ! Diana Vernon est peut-être devenue veuve...

— Il ne faut jamais épouser la muse, charmante dame ! interrompit vivement Walter Scott. C'est un précepte bien connu, quoiqu'il ne soit pas dans Horace. Dieu merci ! mon pauvre Gillie vivra plus longtemps que moi, j'ai parlé de Mary parce qu'elle m'attend à l'hôtel *Meurice*. Je suis à Paris sous l'aile de lord Gillie Ogilvie de Baderaigh, major général chargé d'une mission diplomatique particulière ; et je crois vous avoir dit que lady Mary Ogilvie suivait l'armée. Ceci sera, s'il vous plaît, notre dénouement à moins que mon ami Gillie ne monte encore un échelon et ne fasse de Diana Vernon milady maréchale....

*Fin du Régiment des Géants.*



# FORCE ET FAIBLESSE

## DEUX FRERES

Le château de Saint-Maugon était bien vieux déjà au dix-septième siècle; il était presque aussi vieux que la noble race de Maugner, dont les aînés juraient hommage au Riche Duc, debout et couverts, ni plus ni moins que la Marche et Porhoet. Maintenant, Porhoet, la Marche et Maugner sont morts: le trône ducal de Bretagne s'est écroulé depuis des siècles, mais le château de Saint-Maugner dresse encore ses cinq tours grises, tout en haut de la montagne d'Ernece-Vicomte, à quelques lieues de la bonne ville de Rennes. Son donjon, dix fois centenaire, domine toujours la plaine, comme au temps où la plaine, vassale, obéissait à Maugner depuis Châtillon jusqu'à Saint-Hellier.

La mousse, cette rouille du granit, a rongé ses murailles; le lierre a monté de la base au faite, pour redescendre ensuite des créneaux jusqu'au sol, multipliant d'année en année ses grêles festons, jetant une bonture dans chaque fente, couvrant chaque crevasse d'un sombre bouquet de verdure, si bien que la pierre disparaît sous son luisant et noir feuillage, comme se cachent parfois la décrépitude et la vieillesse sous les plis opulents d'un manteau de velours.

Ainsi drapé, Saint-Maugon fait une vénérable



ruine. Le jour, on l'aperçoit de bien loin : son aspect met au coeur du passant une vague mélancolie ; il est comme ces vieux hommes qui restent dans la vie, tristes et seuls, après avoir vu mourir leurs petits-fils : ces vieux hommes ne peuvent jamais accoutumer leurs yeux de cent ans à contempler des choses nouvelles ; ils ont vu mieux que le présent, ils regrettent ; ils ne se sont point assez hâtés de mourir.

De même l'antique manoir, débris d'un passé trop lointain, fait tache au milieu des bourgeoises villas qui s'asseyent aux croupes des collines avironnantes. Il ne les connaît pas ; elles ne sont point de sa famille.

La nuit, quand la voix lactée étend au-dessus des toits aigus sa diaphane et blanche banderole, Saint-Maugon semble grandir et redresser sa gothique façade. Aux villas le soleil, à lui les ténèbres : la nuit, il est suzerain encore, il règne.

Le voyageur s'arrête au pied de la montagne et regarde cette masse opaque, dont les hautains profils découpent le pâle azur du firmament ; il regarde et s'incline.

Des hommes dorment dans les villas ; au château des souvenirs veillent. Dix siècles sont derrière ses murailles : elles ont vu l'âge d'or, les jours de sincérité, de vaillance, de chevalerie, et l'âge d'airain qui jeta l'épée pour prendre le canif, et l'âge de fer qui aiguïsa la hache pour trancher la tête des rois, et cet autre âge enfin qui trafique, corrompt, trahit et assassine, l'âge de plomb où nous sommes !

Deux avenues conduisent de la plaine au château de Saint-Maugon. L'une dont la pente est peu sensible, aboutit au pigeon méridional ; l'autre ménagée dans la direction de Rennes, suit

en ligne droite la rampe abrupte et escarpée. Ces deux avenues ne sont plus marquées que par des talus. Le taillis de coupe réglée couvre uniformément leur large voie; mais au dix-septième siècle, époque où les Manguer de Saint-Maugon faisaient encore figure aux états de Bretagne, une quadruple rangée de grands chênes alignait ses riches troncs le long des talus. Ces magnifiques arbres, rangés chacune d'une demi-lieue, gardaient en main son apparence seigneuriale.

Parmi une journée d'hiver de l'an 1683, deux cavaliers qui ne voyageaient point de compagnie s'engagèrent presque en même temps sous les arbres de chaque côté du parc. L'un prit l'avenue méridionale, l'autre, celle qui venait de Rennes. Tous deux étaient jeunes, beaux, et portaient comme il faut le costume blanc, galonné d'argent, des officiers du régiment de la Couronne.

Celui qui arrivait de Rennes, montait un cheval frais qu'il maniait d'une merveilleuse façon. Il paraissait avoir vingt-deux ans; son visage était grave et doux, son regard ferme, intelligent, intrépide. De son feutre à plumes s'échappaient les boucles abondantes et longues d'une chevelure noire qui tombait en gracieux étages sur ses aiguillettes de capitaine.

L'autre cavalier était plus jeune encore. Il arrivait de loin, car sa monture haletante, avait de la boue jusqu'au poitrail. Ses traits, qui présentaient avec ceux du capitaine une remarquable ressemblance étaient plus délicats et plus fins. Il y avait dans son regard moins de fermeté, mais plus de fougue, et sa chevelure blonde efféminait davantage l'ensemble de sa physionomie. Il n'avait que la dragonne d'enseigne.

Il poussait vivement son cheval, qui n'en pou-

vait plus guère, et semblait fort pressé d'atteindre le château. Tout ce qu'il put faire fut d'arriver au portail en même temps que le capitaine, qui pourtant ne se hâtait point.

Dès que nos deux cavaliers s'aperçurent mutuellement, ils poussèrent un joyeux cri de reconnaissance, quittèrent la selle et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Roger! dit le capitaine en appuyant un baiser presque paternel sur le front de l'enseigne.

— Monsieur mon frère! répondit celui-ci avec une tendresse mêlée de respect.

— Fi! Roger, au régiment ou devant la foule, passe encore; mais ici, appelle moi Bertrand, rien que Bertrand! Les autres sont aînés et cadets; nous sommes frères, nous!

— Oh! oui, frères, répéta Roger, qui avait une larme dans les yeux.

Les deux jeunes officiers se prirent par la main et franchirent le seuil de la cour. C'étaient MM. de Saint-Maugon, fils de Hervé Mauguer de Saint-Maugon, chevalier, baron de Kerhuau, mort brigadier des armées. Il y avait six mois qu'ils ne s'étaient vus. Roger, pendant ce temps, avait tenu garnison à Nantes; Bertrand était resté à Rennes.

Or Bertrand et Roger ne s'étaient jamais quittés jusqu'alors; ils s'aimaient comme se peuvent aimer deux frères qui n'ont plus de famille, et sont désormais tout l'un pour l'autre.

La tendresse de Bertrand était forte comme son cœur, l'amour de Roger se ressentait de l'enfantine frivolité de son caractère et de l'infériorité réelle de son rang. Roger était cadet: son frère avait sur lui l'autorité d'un père.

**A cause de cela, Roger était plus respectueux,**

mais plus exigeant; il prenait tous les droits de la faiblesse.

Comme il devait obéir, il prétendait qu'on lui cédât.

Cette éduction peut ne point paraître logique, mais elle est vraie, et votre puissant empire, belles dames, suffit à le prouver surabondamment.

— Tu as grandi, Roger, disait Bertrand en traversant les vastes salles du rez-de-chaussée de Saint-Maugon. Te voilà fort, maintenant; tu es un homme.

Roger toucha l'impondérable duvet qui commençait à poindre sur la lèvre supérieure.

— Je suis un soldat, frère, dit-il. Mais toi... tu as bruni, Bertrand. Comme tu sais bien porter ta moustache! Sur ma foi, je parie qu'il n'y a pas un autre officier du régiment de la Couronne qui soit de moitié si beau que toi!

Et Roger contemplant avec une admiration naïve le mâle visage du capitaine. Celui-ci souriait doucement et passait sa main dans les blonds cheveux de l'enseigne. C'était un tableau gracieux et touchant: rien n'est beau, rien n'est bon comme les joies de la famille.

Ils s'arrêtèrent dans une salle de moyenne grandeur, où le défunt Hervé Maugner avait coutume de recevoir ses hôtes. Tous deux se déconvinrent devant le portrait de leur père, tous deux dirent un *Arc* au fond du cœur pour le salut de la dame de Saint-Maugon, dont le doux regard semblait encore leur sourire sur la toile dans le cadre sculpté.

Puis ils s'assirent, bien près l'un de l'autre, sous un trophée d'armes surmonté de l'écusson de Maugner, qui est "d'or au massacre de sable, chevillé de dix cors."

En termes de blason, cette féroce expression *massacre* signifie tout simplement une tête de cerf qui se présente de face sur l'écu.

Leurs mains étaient culacées, ils se parlaient du regard avant d'ouvrir la bouche, et leurs yeux disaient tout le bonheur qu'ils éprouvaient à se revoir.

— Six mois! c'est bien long, frère, dit enfin Roger; si M. de Gadagne, notre colonel, ne m'eût rappelé à Rennes, je crois que j'aurais quitté mon poste pour venir t'embrasser.

— Toujours étourdi comme autrefois et toujours bon! répliqua Bertrand, mais il ne faut jamais quitter son poste, même en parole... dis-moi, qu'as-tu fait durant cette longue absence?

— Bien des choses, frère. Il y a de nobles fêtes à Nantes, et les jeunes gentilshommes du Nantes tirent volontiers l'épée...

— Tu t'es battu! interrompit Bertrand.

— Plaisante question, frère! voilà que j'ai bientôt dix-neuf ans. Pensaistu que j'aurais attendu la quarantaine?

— Et avec qui t'es-tu mesuré?

— Je ne sais... Avec l'un, puis avec l'autre. Mais laissons-là ces bagatelles.

En vérité, il y avait plein contraste entre l'agréable sollicitude de Bertrand et l'indifférence de Roger.

— Laissons cela en effet, dit l'aîné de Saint-Maugon. Je vois que, sur ce sujet, nous ne pourrions nous entendre. Je n'aime pas, moi, ces combats de mode, où deux bons serviteurs du roi se vont tuer par plaisanterie, et comme on dans une courante.

— C'est le devoir d'un gentilhomme.

— C'est la manie d'un fou, quand ce n'est pas

la faiblesse d'un enfant. Moi aussi, j'ai tiré l'épée ailleurs que devant l'ennemi, Roger; mais ce fut à contre-cœur, et malgré moi.

— Vous êtes sévère, monsieur mon frère, dit Roger, d'un ton de reproche.

— Pardonne-moi, c'est vrai, j'aurais dû garder ces paroles de blâme. Mais, je t'aime tant, Roger!

Celui-ci rappela son sourire et pressa la main de Bertrand contre son cœur.

— Frère, dit-il d'une voix caressante et pleine de joyeuse malice; à ma prochaine rencontre, je viendrai prendre tes graves conseils. Et puisque tu ne veux point parler d'affaires d'honneur, parlons affaires de cœur.

— Déjà! fit Bertrand qui sourit. Songes-tu déjà à prendre femme?

— J'ai dix-neuf ans, dit pour la seconde fois Roger avec une comique emphase.

— C'est juste. Et peut-on reconnaître l'objet?

— Chut!... Nous savons sur le bout des doigts notre code de galanterie, monsieur le capitaine, et nous serons sévère à notre tour. Fi! vous êtes bien curieux!

Bertrand devint sérieux et dit:

— C'est vrai, je confesse ma faute. Ce nom-là ne se doit point dire, et moi-même...

— Quoi! s'écria Roger en riant. Toi aussi, au cas un secret!

Bertrand fit un brave signe d'affirmation.

— Tant mieux! s'écria Roger: en cela, du moins, nous nous comprendrons. Nous parlerons d'elles. Il ne faut point te méprendre, frère; je n'aime point, comme je fais tout le reste, à la légère; c'est un sentiment profond, qui engage tout le bonheur de ma vie.

— Tant pis! prononça involontairement le capitaine.

— Pourquoi?

— Parce que tu étais un enfant hier.

— Hier est si loin!

— Pas plus loin que demain.

— Si tu savais comme le temps va me sembler long jusqu'à demain!

— Cher fon! je ne te demande pas si elle est digne de toi?

— Tu as raison: riche, noble, belle, que veux-tu de plus?

— Moi? rien. Il s'agit de toi, Roger... approuve-t-elle ta recherche, mon frère?

— Ah! Bertrand, que tu parles froidement! on dirait M. le tabellion quand il rumine les clauses d'un contrat de mariage. Tu penses bien que je ne lui ai pas envoyé maître Bertrand, notre procureur. Ces choses là, Dieu merci, se devinent. J'ai lu dans le livre enchanté de son sourire...

Bertrand secoua la tête et répondit:

— C'est un livre dont les pages trompent souvent.

— Bah! fit Roger avec une expression de pitié, est-ce que tu aurais été trompé, cher bon frère?

— Non, répondit Bertrand, je ne le crois pas.

— Eh bien alors... mais au fait, je déraisonne! Celle que tu as choisie doit être si fière de toi!

Bertrand ne répondit pas, cette fois, et Roger continua:

— Celle-là sera heureuse entre toutes les femmes.

— Crois-tu?

— J'en suis sûr.

— S'il ne faut pour cela que lui donner mon coeur sans partage, prononça Bertrand lentement, elle sera heureuse en effet, car Dieu a été mon témoin quand je me suis juré d'être tout à elle.

— Comme moi ! fit Roger. C'est tout comme moi !

— Elle est si bonne ma fiancée !

— Et la mienne donc !

— Elle est si belle.

— Oh ! pas plus belle que la mienne ! s'écria vivement Roger.

Il y eut un peu d'impatience dans le geste qui échappa à Bertrand, le grave capitaine.

— Frère, dit-il, je n'ai jamais vu de femme qui puisse lui être comparée.

— Si tu voyais la mienne !

— N'ai-je pas vu tout ce que Rennes contient de beautés ? Elle brille comme une reine au milieu de toutes ses compagnes.

Roger eut un geste d'impatience à son tour.

— Nantes est plus grand que Rennes, dit-il, et celle que j'aime est la perle de Nantes.

— Rennes est le centre de la noblesse, répondit Bertrand qui prenait feu à son insu, quel autre qu'un enfant s'aviserait de comparer les marchandes du Nantais aux nobles dames qui suivent les États de Bretagne !

— Mais elle suit les États ! s'écria Roger avec violence ; elle est noble ,et, si tu n'étais mon frère, je te prouverais bien que je ne suis pas un enfant !

Il toucha brusquement son épée, puis, honteux de ce mouvement, il cacha son front rougissant dans le sein du capitaine. Celui-ci s'était calmé tout à coup.



— Roger, murmura-t-il, en jetant ses bras autour du cou de son frère, c'est moi qui ai tort, ou plutôt nous venons de faire assaut d'étourderie. Elles sont dignes de nous toutes les deux, puisque nous les avons choisies.

Roger se releva et rendit à Bertrand son accolade, mais il restait sur son gracieux visage quelque trace de méchante humeur.

— Je veux que tu la voies! dit-il. Je veux que tu me demandes merci comme un chevalier de sarçonné, que tu te declares vaincu...

— Je le fais d'avance, du moment que cela te plaît.

— Non pas! il faut juger en connaissance de cause.

— Mais, objecta Bertrand, il y a loin d'ici à Nantes.

— Elle n'est plus à Nantes, elle est à Rennes; et la prochaine fois que quelqu'un de messieurs des Etats donnera fête...

— C'est fête ce soir chez M. le marquis de Poulpry, lieutenant de roi, interrompit Bertrand.

— A merveille! alors je te provoque formellement, mon frère, et la question sera vidée ce soir. Ah! monsieur le capitaine, il n'y a point ici partage noble ni droit d'aînesse, et je vous présage une rude défaite dans ce tournoi!

— Nous verrons! dit Bertrand moitié riant, moitié piqué au jeu; j'accepte la bataille.

Quelques heures après, à la nuit tombante, MM. de Saint-Maugon, cachant sous de sombres manteaux leurs galants uniformes, montaient à cheval dans la cour du château. Six écuyers, à la livrée de Mauguer, et quatre laquais armés les suivirent. C'était pour le temps, une escorte noble; mais, cent ans auparavant, il eût fallu cin-

quante hommes harnachés en guerre pour accompagner comme il faut le premier-né de Mauguer, traversant la forêt.

Les deux frères, impatients de vider leur différend, éperonnèrent vaillamment leurs montures, et laissèrent loin derrière eux écuyers et valets. Tout le long de la route, Roger chanta victoire, et accabla son frère de joyeuses et innocentes fanfaronnades. Celui-ci le laissait dire, sûr qu'il croyait être de triompher dans quelques instants.

On arriva aux portes de Rennes. L'anguleux cailloutage des rues fit feu sous les pieds des chevaux. Après avoir galopé cinq minutes dans les rues étroites et fangeuses de la basse ville, les deux frères revirent le ciel que leur avaient cachés jusqu'alors les toits surplombants des vieux hôtels. Ils étaient sur la place du Palais.

A droite du palais des États, touchant d'un côté l'enclos des cordeliers et joignant par derrière l'abbaye de Saint-Georges dotée par le feu roi, un édifice de noble architecture montrait ses nombreuses fenêtres brillamment illuminées. C'était l'hôtel de monsieur le lieutenant du roi.

MM. de Saint-Maugou jetèrent la bride de leurs chevaux aux laquais rangés devant le seuil, et montèrent le grand escalier que remplissait déjà l'harmonie du bal. L'huissier les annonça; ils firent leur entrée.

Il y avait foule dans les salons et foule dans les galeries. Autour des lambris sculptés ou couverts de riches tentures, régnaient un double cordon de nobles dames. C'étaient partout des fleurs, des perles, du satin, des dentelles. Les parrues scintillaient; les regards éblouissaient; les pourpoints de velours tranchaient auprès des corsages fourrés de cygne; les gardes des épées

scintillaient comme les agrafes des ceintures et les éclatants panaches des gentilshommes ondulèrent doucement à la brise parfumée des éventails.

C'était fort beau à voir. L'oeil charmé ne savait point choisir entre tous ces enchantements, et quand les violons entamaient l'austère ouverture du menuet en vogue, composé d'ordinaire par Lulli, on oubliait ce bas monde pour se croire au fabuleux pays des fées : car le bal ne fit jamais rêver du vrai ciel.

Bertrand et Roger firent le tour des salles, interrogeant du regard ce brillant parterre de jeunes femmes, cherchant et s'étonnant de ne point trouver ce qu'ils cherchaient.

— Salut à M. le baron de Kerhuan, disaient en passant quelques jeunes officiers du régiment de la couronne.

Bertrand saluait d'un geste distrait et continuait sa recherche.

Quant à Roger, il n'avait point de titre, et ses camarades ne lui jetaient qu'un familier : bon soir, Saint-Maugon.

Nos deux frères avaient parcouru toutes les salles et toutes les galeries.

— Elle n'est pas là ! dit Bertrand.

— Elle n'est pas là ! répéta Roger.

— Frère, reprit l'aîné de Saint-Maugon, il nous faudra remettre notre gageure.

En ce moment, un huissier souleva la portière de l'entrée principale.

— Peut-être ! dit Roger, qui tendait l'oreille avidement.

— M. le président de Montméril ! annonça l'huissier.

**Les deux frères tressaillirent.**

Un vieillard, portant le costume des présidents à mortier au parlement de Bretagne, franchit la portière. A son bras s'appuyait une jeune fille de la plus exquise beauté.

— La voilà ! dirent ensemble les Saint-Maugon avec un accent de triomphe.

Ce mot fut pour tous deux un coup de foudre. Ils se regardèrent. Bertrand avait pâli, mais son oeil ne gardait d'autre expression qu'une douleur amère et profonde ; au contraire, dans celui de Roger il y avait déjà colère et défi.

— Et tu dis qu'elle est ta fiancée ! murmura-t-il.

Bertrand ne répondit point. Roger lui saisit fortement le bras. Deux larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent sur sa joue.

Puis il ferma les yeux, et Bertrand le reçut, évanoui, sur sa poitrine.

---

II

MADemoiselle DE MONTMÉRIL

L'huissier de M. le marquis de Poulpry, lieutenant du roi, annonça ce soir-là de bien illustres noms. A part les seigneurs tenant charges royales, tels que M. le duc de Retz qui espérait la succession de M. de Vendôme, gouverneur de Bretagne, M. de Pontchartrain, intendant (nommé de l'impôt, le chef d'escadre Coetlogon et bien d'autres, toutes les grandes maisons de Bretagne avaient des représentants dans les salons de M. de Poulpry. Rohan causait avec Goulaine, Riens s'appuyait au bras de la Chevière; Châteaubriand donnait la main à La Bédouère, à Derval, à Combourg. Il eût fallu aller jusqu'à Versailles pour trouver une autre et aussi noble assemblée.

L'arrivée du président et de sa fille fit événement, non seulement pour MM. de Saint-Maugou, mais pour tout le reste de l'assistance. M. de Montméril, en effet, doyen des présidents à mortier du parlement breton, était fortement soupçonné e mauvais vouloir à l'encontre du gouvernement de Sa Majesté.

Ces austères factieux, les gens des parlements, oncles de nos révolutionnaires, s'ils ne furent pas leurs pères, presque tous jansénistes renforcés et rêvant, non pas tant la liberté publique que le maintien ou l'agrandissement de leurs privilèges.

commençaient déjà ce patient travail qui devait donner au bourreau leurs propres têtes avec celle d'un roi.

Ils ne savaient certes pas où ils allaient; leur oeuvre qui s'accomplissait en province comme à Paris était pour une grande part inconsciente. Ils ont des successeurs: sectaires comme eux et comme eux incorrigibles.

M. de Montméril fomentait, au sein des Etats de Bretagne, cette opposition jusqu'alors victorieuse, qui repoussait l'intendant royal de l'impôt, et prétendait conserver à la province le droit d'administrer elle-même ses revenus.

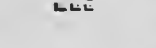
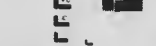
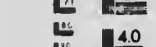
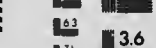
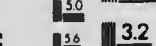
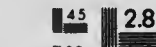
Hors des Etats, son rôle n'était pas moins actif, mais devenait, peut-être plus excusable, car il s'agissait ici, non plus des privilèges d'une province, mais de l'indépendance d'un peuple, et M. de Montméril était Breton. Beaucoup affirmaient qu'il n'était point étranger à cette révolte partielle, peu offensive, mais obstinée, des paysans de la haute Bretagne, qui ne demandaient rien moins que l'annulation du pacte d'union consenti par la duchesse Anne. Madame de Sévigné, dans ses lettres, traite fort sévèrement cette insurrection; les historiens la citent à peine pour mémoire, et ne se donnent point souci de discuter la légitimité de ses motifs. Ceci ne nous doit pas surprendre, attendu que les insurgés furent vaincus.

Mais l'Irlande aussi fut vaincue. A Dieu ne plaise qu'il nous vienne à l'esprit une comparaison injurieuse pour la France! La France fit de chaque Breton un Français, tandis que l'Angleterre, ce gigantesque comptoir qui spéculait sur tout, le sang et les sueurs, ne prit l'Irlande que pour la pressurer.



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax



Néanmoins la Bretagne avait été un peuple, et l'on doit concevoir qu'il se puisse trouver dans la descendance d'un peuple des esprits pour ne vouloir point comprendre qu'une femme eût eu le droit d'aliéner leur nationalité, pour l'apporter en dot à l'étranger.

Ces esprits étaient sans doute en minorité, ils venaient tard, ils se trompaient d'époque; il me répugnerait d'approuver leur révolte en principe, mais entre toutes les révoltes, celle-là me paraît possible à excuser.

Quoi qu'il en soit, quand la Bretagne s'insurge, ce n'est pas pour un rien, d'ordinaire, et ce n'est jamais tout à fait en vain. La révolte dont nous parlons, soutenue et autorisée par la résistance des Etats aux volontés souveraines de Louis XIV fut souvent redoutable, et empêcha plus d'une fois de dormir les ministres du grand roi.

En 1683, elle avait subi une recrudescence soudaine, et quelques jours avant le bal du marquis de Poulpry, on avait vu, aux portes mêmes de Rennes, une manière de bataille. Les paysans s'étaient retirés laissant une centaine de prisonniers aux gens du roi; mais ils avaient promis de revenir, et Dieu sait qu'ils tenaient toujours les promesses de ce genre.

Les captifs avaient été enfermés à l'ancien château ducal de la Tour-le-Bât, et l'on faisait bonne garde aux portes de la ville.

On doit penser que, dans ces circonstances extrêmes, il y avait, de la part de M. de Montméril, suspect de connivence avec les insurgés, une certaine audace à venir, jusqu'en son hôtel, braver le représentant de l'autorité royale.

Aussi son nom, prononcé, provoqua dans l'assemblée un chuchotement général et d'augure

équivoque. Tous les yeux se fixèrent à la fois sur lui.

Il avait bien la "tournure de l'emploi," comme on dit au théâtre et ainsi se représenterait-on volontiers l'aïeul de M. de La Chalotais dont le cuedent inspirait une si religieuse admiration à Voltaire. C'était un vieillard de haute taille, à la physionomie sévère et dont le caractère principal indiquait un inflexible entêtement.

Il ne parut point prendre garde à l'émotion de la foule, et marcha d'un pas grave vers le marquis de Poulpry, qu'il salua, avec une froide courtoisie.

Cela fait, sans gêne aucune et sans affectation, il se mêla aux groupes des invités.

Quant à mademoiselle de Montméril, elle fit aussi sensation; mais non point de la même manière. Sa vue mit dans le coeur des femmes un sentiment de jalousie très justifié; au coeur des hommes elle fit naître, comme toujours et partout dès qu'elle se présentait, un véritable enthousiasme. Bertrand et Roger avaient raison tous les deux: c'était bien la plus belle!

Elle avait dix-huit ans: sa taille haute gardait de la fierté dans sa grâce; elle allait de ce pas correct et harmonieux que ne peuvent point imiter les comédiennes affublées d'un rôle de vierge noble. Son front pur s'encadrait de boucles blondes qui ondulaient, élastiques et molles, jusqu'à ses épaules, chastement voilées. Son oeil, d'un bleu obscur, pensait et parlait; sa bouche sérieuse savait sourire, et l'ovale exquis de son visage semblait emprunté aux tableaux de ces peintres d'Italie qui voyaient Marie et les anges dans les saintes extases de leur génie. Tout était beau en elle; son nom même lui prêtait une pa-

rure de plus; elle s'appelait Reine.

Roger l'avait vue à Nantes, où M. de Montméril avait fait un voyage au commencement de l'hiver, pour s'entendre avec les mécontents de Clisson. Le cadet de Saint-Maugon, jeune, ignorant la vie, fougueux et faible à la fois, fut pris de folie et se jeta en quelque sorte à la tête de M. de Montméril. M. de Montméril, en sa qualité de conspirateur, avait pour principe de ne repousser personne. On peut avoir besoin de n'importe qui.

Reine était la fille d'un conspirateur; elle avait appris à sourire à tout le monde.

Roger se crut au comble de ses vœux, et cependant, quand cette belle Reine quitta Nantes pour revenir avec son père en la capitale de la Bretagne, elle ne songea pas plus au malheureux Roger qu'à son dernier bouquet de bal.

Je me trompe, elle ne l'oublia pas tout à fait, et voici comment :

Les conspirateurs d'une certaine sorte cachent leur jeu surtout en se montrant; on les trouve partout et les filles de ces conspirateurs vont beaucoup dans le monde. Cette charmante Reine de Montméril n'était, à vrai dire, point une méchante personne. Elle aimait les fêtes et s'en donnait à coeur joie.

A Rennes, à une fête de mesdames des Etats, elle se rencontra avec Bertrand de Saint-Maugon, lequel ressemblait à son frère comme une bonne épée de combat ressemble à une rapière de parade. Ce fut en comparant que Reine se souvint. Or, la comparaison n'était point à l'avantage du pauvre Roger. Bertrand Mougner de Saint-Maugon, baron de Kerhuau, capitaine au régiment de la Couronne, était chef d'armes, et

succédait aux biens considérables de Manguer; Roger n'avait, lui, que sa canne d'enseigne.

Cette différence importait assez peu à Mlle de Montméril qui n'était point intéressée, mais elle avait un père, ce dont nous devons tenir compte.

A part cela, d'ailleurs, Bertrand, vaillant soldat et cavalier accompli, ne le cédait en rien à son frère pour les avantages extérieurs; pour les choses de l'intelligence et de l'âme, il était évidemment son maître. Reine vit cela. Qui sait? le pauvre Roger avait frayé peut-être la voie; ce fut Bertrand qui passa.

Mlle de Montméril était une de ces beautés qui accaparent les regards et monopolisent les hommages. Bertrand, au contraire de Roger, prétendit résister à l'attrait qui l'entraînait vers elle. Il se savait fort: il se confiait en lui-même, mais sa force le trahit. Et comme il avait résisté davantage, le trait entra plus profondément dans son âme. Ce fut chez lui un sentiment profond où il y avait comme une tristesse et une résignation. Bertrand avait combattu, il était vaincu. Il mit en elle tous ses espoirs de bonheur. Il aima Reine comme savent aimer les natures d'élite, avec une tendresse de père et de fiancé, avec un dévouement de chevalier.

Nous l'avons dit, et le mot est à peine assez énergique: ce fut pour les deux frères un coup de foudre lorsqu'ils se virent rivaux. Roger fut frappé au cœur; un monde de pensées navrantes fit irruption dans sa tête exaltée; il était jenne, il fléchit tout de suite sous le poids de cette fatalité. L'angoisse de Bertrand fut plus mortelle encore, mais il soutint le choc. Les gens comme lui ne tombent qu'après avoir lutté et pour mourir.

Son frère restait près de lui, affaissé, sur un siège, dans un coin reculé de la galerie, sombre et muet. A quelques pas, Mlle de Montméril, entourée d'un triple rang d'admirateurs, jetait, éparpillait au hasard ses sourires que l'on se disputait au passage. Son regard croisa celui de Bertrand, et tout aussitôt son sourire cessa d'être banal; le triple cercle en tressaillit d'envie. Bertrand eut de la joie peut-être, il n'eut point d'orgueil. Il regarda la tristesse de son frère, et puis, au lieu d'obéir au sourire qui l'appelait, il salua gravement et se dirigea vers la porte de sortie.

Il était fils d'Adam. Avant de passer le seuil il se retourna. Le regard de Reine, perçant la foule, arriva jusqu'à lui comme un reproche.

— Ayez pitié, mon Dieu! murmura Bertrand qui fit un pas vers la jeune fille.

Mais son oeil tomba sur le front pâli de Roger, il refoula toute égoïste pensée, et souleva brusquement la portière derrière laquelle il disparut.

Il y avait dans le triple cercle beaucoup d'yeux qui avaient vu cela, car rien de ce qui concernait la belle Montméril ne passait inaperçu parmi la jeunesse des Etats. On glosa :

— Qu'a donc ce soir M. le baron de Kerhuan? demanda le jeune M. Kercornbrec en précipitant les véloces roulades du grassayement de Quimper.

— Le bonheur le rend fou, répondit un cadet de Trégaz avec l'accent chromatique du pays Nantais.

— Le fait est, s'écria M. de Châteautruhel, un gros homme rose et blanc, qui parlait des narines comme c'est le devoir et le droit de tout notable

habitant de Rennes, le fait est que le petit baron est un fortuné mortel !

Les gens de Vitré, de Vannes, de Saint-Brieuc et de Saint-Malo firent tour à tour leurs réflexions : à Vitré, l'on gémit ou l'on clapote ; à Vannes, les mots passent comme de la soupe, des deux côtés des langues épaisses ; à Saint-Brieuc, la parole se dandine lentement sur d'incroyables cadences ; à Saint-Malo . . . Mais, à tout prendre, où parle-t-on comme il faut ? Le véritable accent français, est-il ce cahoteux et bruyant roulement à l'aide duquel s'étourdissent réciproquement les riverains de la Garonne ? ou la farouche glorification de l'e muet qui ajouten uneu syllabeu à tous les mots de la chèreu Provenceu ? Est-ce le suisse de Besançon ? le débonnaire gloussement belge de Laon, ou la traînante chanson de Normandie, ou le fausset glapissant du Parisien de Paris ?

On m'a dit que le français se parlait assez bien à Moscou (Saint-Pétersbourg est trop près.) Mais si vous voulez entendre le vrai son de la langue de Bossuet et de Corneille, l'avis général est qu'il faut aller jusqu'au Canada, où verdit un rameau du vieil arbre de France.

Reine n'écoutait point ces questions et ces réponses qui se croisaient autour d'elle. C'était, pour son oreille, un bourdonnement dépourvu de signification. Son regard restait fixé sur la porte par où venait de sortir Bertrand. Les filles de conspirateurs sont à marier comme les autres. Il y en a même qui ont un coeur, Reine pensait :

— Est-il en colère contre moi ?

Elle resta triste pendant une grande demi-heure, après quoi, elle se consola par ce qu'elle fut saisie par la fièvre du bal. Sa tête tourna au

vent de ces frivoles pensées qui sont dans les notes joyeuses de l'orchestre, dans l'éblouissant éclat des guirlandes, dans l'atmosphère de la fête, toute saturée d'harmonies et de parfums.

Reine dansa : ses rivales furent écrasées sous le poids de son triomphe ; son triomphe l'étourdit.

Soyons éléments. Des hommes graves ont oublié parfois de sérieuses douleurs au milieu d'un succès de tribune ou d'académie ; nul ne résiste au prestige de l'ovation ; nous ne pouvons exiger que l'âme d'une jeune fille soit plus forte que celle d'un bonhomme politique.

Lorsque Roger parvint à secouer enfin l'affaïssement physique et moral qui s'était emparé de lui, ses idées se mirent à rouler confusément dans son esprit, comme il arrive si l'on est éveillé en sursaut après un pesant sommeil. Il jeta autour de lui son regard étonné.

C'était entre deux menuets. Des couples passaient et repassaient. Entre mille voix Roger reconnut la voix lointaine de Mlle de Montméril. Cette voix, entendue, précipita le mouvement de son sang. La mémoire des faits récents envahit son coeur avec violence.

— Il est mon aîné ! pensa-t-il ; Bertrand ! mon frère... C'est mon frère qui me prend mon bonheur !

Sa tête brûlait.

— Mon frère ! répéta-t-il avec amertume et colère ; n'avait-il pas assez de tout ce que le hasard lui a donné à mon préjudice ? Titres, fortune... il a tout, je lui cède tout... Ah ! tout excepté Reine ! ce serait une lâcheté ! Je la lui disputerai, quand même il faudrait !...

Il n'acheva pas. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front sur sa joue.

A ce moment, Mlle de Montméril, appuyée sur le bras d'un brillant cavalier, montra son radieux sourire au bout de la galerie. Roger l'aperçut. Cette vue, au lieu d'attiser sa colère, mit une larme de repentir dans ses yeux.

— Peut-on ne la point admirer ! se dit-il ; pauvre frère !

Reine passa. Quand elle eut disparu à l'angle de la galerie. Roger se leva et fit quelques pas en chancelant. Il voulait chercher son frère, lui parler, l'interroger, savoir.

Son frère n'était plus dans le bal, mais, en le cherchant, il se trouva bientôt face à face avec Reine elle-même qui le reconnut, rougit, et ne parut point prendre souci de cacher son émotion.

Roger l'aborda. Reine était parfaitement remise de cette attaque de mélancolie qui l'avait prise au commencement de la nuit. Il lui restait seulement un peu de rancune contre Bernard, ce qui, naturellement, fut tout profit pour Roger.

Mlle de Montméril voulut bien se souvenir, en effet, des belles fêtes de Nantes et des nombreux menuets qu'elle avait dansés avec le cadet de Saint-Mangon. Celui-ci était transporté. Il se croyait préféré. Il en venait parfois à plaindre son frère dont Reine, pour cause, ne disait pas un mot. Elle n'avait garde.

Je ne connais aucune héritière de conspirateur, mais il m'a été révélé par un homme de poids qui a eu l'honneur d'en rencontrer quelques-unes, que leur papas, surtout quand ils sont



très austères, les dressent à être aimables. Cela peut servir adns les conspirations.

Tout prend fin, hélas! les choses qui plaisent, ne durent point. Roger fut forcé bientôt de donner le baise-mains et de se retirer.

Il avait épuisé son contingent de joie pour cette nuit. Pendant tout le reste du bal, il erra dans les salons, tâchant de ne point perdre de vue un instant la belle Reine, et réussissant très bien à attirer l'attention des observateurs, gens qu'on n'appelait peut-être point encore alors des badauds.

— Hé! hé! hé! fit par trois fois le jeune M. de Kercorbrec (de Quimper) qui trouva moyen de grasseyer d'une façon déplorable, quoiqu'il n'y ait point d'r dans ce monosyllabe, je crois que le petit Saint-Maugon, qui sera fort bien quand il aura moustache, veut marcher sur les brisées de son aîné!

Le cadet de Trégaz procéda par demi-tons pour répondre :

— Hé! hé! hé! cela pourrait bien être.

A quoi M. de Châteaurohel répartit en imitant de son mieux l'organe d'un oiseau aquatique fort différent du cygne :

— Ces blancs-becs vous ont un aplomb, maintenant!

Les gens de Vitré, de Vannes, de Saint Brieu et de Saint-Malo énoncèrent des opinions non moins ingénieuses, à l'aide de voix encore plus surprenantes.

En dehors de ce groupe aimable, un autre personnage observait, lui aussi, le cadet de Saint-Maugon. Ce n'était rien moins que le conspirateur, M. le président de Montméril en personne.

Plusieurs fois, il parut être sur le point de s'approcher de Roger, mais toujours au moment de l'aborder, il se ravisait.

Roger ne prenait point garde. Il ne voyait que Reine. Un coup de tonnerre ne l'eût point distrait de sa contemplation.

Mais, pour un soldat, la voix du chef parle plus haut que le tonnerre. Ce fut Gilbert de Gagne d'Hostung, comte de Verdun, colonel du régiment de la Couronne, qui vint enfin le tirer de son rêve.

— Où est votre frère, monsieur de Saint-Maugon? lui demanda le colonel, vers la fin du bal.

Roger ne pensait plus à son frère. Ce mot réveilla son souvenir.

— Je ne sais, monsieur, répondit-il avec embarras.

— J'aurais eu besoin de lui. Vous êtes brave, monsieur de Saint-Maugon: êtes-vous prudent?

— Monsieur! . . .

— Je n'ai pas voulu vous offenser; il s'agit d'un service difficile; écoutez-moi.

M. de Montméril s'était approché d'eux sans bruit. Il appuya son épaule à la colonne voisine et prêta l'oreille. Nous ne prétendons point excuser ce président à mortier, mais, quand on veut savoir ce que les gens disent, écouter est un moyen. Il était d'ailleurs, conspirateur.

Et austère.

— Monsieur de Saint-Maugon, reprit le colonel, nous avons cent insurgés prisonniers à la Tour-le-Bât. On craint une nouvelle attaque pour demain. Je comptais charger votre frère du poste de la Tour. Le temps presse. S'il vous plaît, vous le remplacerez.

— Cela me plaît, monsieur, et je vous rends grâces de votre confiance.

— Vous la mériterez, j'en suis sûr. Allez vous préparer, sur-le-champ, je vous prie.

Le colonel salua d'un geste et aborda un autre officier. Il était évident que des mesures d'urgence étaient prises et que l'insurrection se faisait plus menaçante que jamais. Roger se dirigea vers la porte. Comme il allait sortir, il se sentit toucher le bras.

— Je voudrais vous entretenir, monsieur de Saint-Maugon, dit une voix à son oreille.

Il se retourna. Le président de Montméril était à ses côtés. En ce moment Roger se fût excusé vis-à-vis de tout autre, mais le père de Reine!...

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit-il.

— Dans deux heures, où pourrais-je vous rencontrer?

— Au château de la Tour-le-Bât, qu'on vient de m'assigner pour poste.

— Je m'y rendrai, monsieur dit le président de Montméril, qui se perdit aussitôt dans la foule.

---

III

LA TOUR-LE-BAT

On voyait encore à Rennes, il y a quelques années, le vieux château ducal de la Tour-le-Bât dresser confusément ses donjons, ses corps de logis, ses remparts, au milieu de gracieux jardins et de maisons blanches.

Il semblait honteux, l'antique castel, non pas de son grand âge, mais de l'insulte qu'on avait faite à sa vieillesse.

La demeure des Riches Ducs était devenue prison. La salle d'armes était transformée en ignoble *pistole*; les terrasses servaient de préau; les croisées saxonnes, barrées de fer barbelé, ne laissaient passer que des jurons de bas lieu et d'abjectes paroles.

En 1683, le vieux château n'avait point de destination bien précise. C'était un arsenal et un poste militaire. Dans les moments d'urgence, la partie des bâtiments qui bordait les remparts de l'est et qui dominait le cours de la Vilaine, de concert avec la tour de la porte Saint-Georges, servait au besoin de prison de guerre.

C'était là qu'on avait déposé les cent paysans faits prisonniers à la dernière rencontre.

Le soleil venait de se lever et dispersait capricieusement toutes les nuances du prisme sur les prés humides qui séparaient la Tour-le-Bât de la rivière. Roger de Saint-Maugon, assis sur l'ap-

pui du rempart, donnait son âme entière aux récents souvenirs du bal de monsieur le lieutenant du roi. Plongé dans ce demi-sommeil qu'impose la fatigue, il voyait passer devant ses yeux Reine, qui lui souriait doucement, puis son frère, triste et vaincu.

— Chacun pour soi ! murmurait alors le cadet de Saint-Maugon. Pauvre Bertrand !

Les voix des sentinelles, qui refusaient passage à un étranger, le jetèrent brusquement hors de son rêve. Cet étranger était de grande taille. Son chapeau rabattu ne permettait point de voir ses traits, et le reste de sa personne disparaissait sous les plis abondants d'un vaste manteau.

— Monsieur de Saint-Maugon, cria-t-il de loin. je viens à notre rendez-vous.

— Le président de Montméril ! pensa Roger, qui avait oublié cette circonstance.

Puis il ajouta tout haut :

— Laissez passer !

Les soldats baissèrent leurs mousquets et s'écartèrent. Le président traversa lentement le terre-plein, et vint se poser en face de Roger.

— Merci, dit-il.

Son regard inquiet fit le tour du terre-plein et mesura la distance qui le séparait des sentinelles, comme s'il eût voulu se bien assurer que ses paroles ne pourraient point être entendues.

— Monsieur de Saint-Maugon, reprit-il brusquement après cet examen et en se tournant vers Roger, vous voulez épouser ma fille.

Le jeune homme ne put retenir un geste de surprise.

— Vous voulez épouser ma fille, répéta Montméril d'un ton péremptoire. Je sais cela depuis six mois, je le sais. Je l'avais deviné à Nantes.

et si j'avais pu garder quelques doutes, le bal de la nuit dernière me les eût enlevés. Ma fille vous a-t-elle autorisé à cette recherche, monsieur?

Il faut que le lecteur se représente ces choses, dites avec austérité.

Roger balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Elle vous y a autorisé, reprit M. le président : du moins, il vous plaît de le croire. . .

— Si je pouvais l'espérer ! . . . commença Saint-Mangon.

M. de Montméril l'interrompit avec une visible impatience et dit :

— Espérez, si cela vous peut être un plaisir, mais laissez-moi poursuivre. Je ne suis pas venu ici pour entendre des fadeurs.

Ici, notre mot "austérité" ne suffit plus.

Il y avait quelque chose de brutalement forcé dans le ton de cet homme. Sa voix raillait, tandis que son front restait grave, et son regard indécis accompagnait mal la rudesse tranchante de ses paroles. Il outrait son rôle. C'est presque toujours pitié de voir la peine que se donne un bon fils de la Bretagne quand par hasard, il essaye le masque de l'intrigue.

M. de Montméril était à la gêne et faisait un pauvre comédien, mais un plus naïf encore eût réussi auprès de Roger, qui éprouvait, en face du père de Reine, cette terreur stupéfiante qui empêche le païen de voir que son idole est un vil morceau de bois.

— Je suis venu pour vous dire, reprit le président, que Reine de Montméril ne peut point être votre femme.

— O monsieur ! s'écria Roger avec accablement ; pourquoi cet arrêt cruel ?

— Parce que je suis un Breton, monsieur, et que vous, vous n'êtes qu'un Français.

Roger se redressa offensé.

— Monsieur le président, dit-il, vous oubliez que votre simarre est au roi comme mon harnais.

Montméril haussa les épaules.

— Vous oubliez aussi, reprit Roger plus fièrement, que votre robe passe après mon épée : vos aïeux se perdaient dans la foule quand les miens s'asseyaient aux marches du trône ducal !

— Tant mieux pour eux qui suivaient une glorieuse route ! s'écria Montméril, tant pis pour vous qui désertez leurs traces !

Peut-être qu'il n'y avait plus ici de rôle appris. Le vieux Breton se tenait droit, en prononçant ces mots qui jaillissaient de son orgueilleux amour pour la Bretagne.

— Vos pères, reprit-il, servaient un duc et vous un roi. Entre ce duc et ce roi, monsieur, quel parti eussent pris vos pères ?

— Mais vous me parlez de deux cents ans ! voulut répliquer Roger ; il n'y a plus de duc.

— Les souverains ne meurent pas, monsieur, prononça lentement Montméril, et leurs droits ne sont point de ceux qui se peuvent prescrire.

Il ôta respectueusement son feutre et ajouta :

— Monseigneur Julien d'Avaugour, héritier légitime et direct de la maison de Dreux, sans armée, sans argent, exilé, proscrit, est, par la grâce de Dieu, duc de Bretagne, tout comme s'il avait cent mille soldats, des trésors et une patrie.

Roger répondit :

— Je respecte le malheur de M. le chevalier d'Avaugour, mais je suis né sujet du roi, et je porte l'uniforme de son armée.

— Tant pis pour vous ! dit une seconde fois le président.

Il se fit un instant de silence. M. de Montméril avait parlé avec noblesse, parce que ses paroles, pour être témérairement appliquées, énonçaient néanmoins un principe fondamental. Mais il se souvint qu'il était venu pour faire un marché ; son langage changea. L'austérité spéciale du conspirateur à mortier revint au galop.

— Je suis un homme de robe, reprit-il au bout de quelques secondes, et vous me l'avez rappelé à propos, car j'avais tentation de parler plus qu'il n'est besoin. Revenons à notre sujet : Il s'agit du mariage de Mlle de Montméril. A cet égard, ma volonté est formelle et irrévocable, et cependant, vous auriez un moyen de la fléchir...

— Parlez, monsieur.

— Un seul !

Roger tendit avidement l'oreille. C'était son arrêt qu'on allait prononcer.

Je ne vous demande point, continua M. de Montméril, de vous faire Breton après avoir été Français. Nous sommes assez nombreux, Dieu merci, pour n'avoir pas souci de quêter des défenseurs, mais il se trouve dans ces murs cent malheureux dont le seul crime est d'avoir été fidèles. Soyez leur sauveur ; la main de ma fille est à ce prix.

— C'est une trahison que vous me proposez ! s'écria le cadet de Saint-Maugou qui recula d'un pas.

— C'est un marché, répondit froidement Montméril, un marché où vous gagnez et où je perds. Les plus nobles partis se disputent la main de ma fille, je vous l'offre, à vous, quand je pourrais la garder à votre frère...



— Mon frère! interrompit Roger dont la jalousie se raviva.

— Votre frère, qui est aussi riche que vous êtes pauvre, aussi puissant que vous êtes faible.

Roger mit sa tête entre ses mains.

Un sourire vint à la lèvre de M. le président de Montméril; un vertueux et sévère sourire de pêcheur à la ligne qui sent mordre le poisson.

— Vous n'agirez pas, reprit-il encore; vous laisserez faire. Fermer les yeux, ce n'est point trahir. Je crois, moi aussi, que Reine vous a distingué, monsieur de Saint-Maugou. Elle me disait hier...

Écoutez! cette pauvre belle Reine n'avait rien dit du tout, mais quand les présidents conspirent... Eh bien, oui! l'austérité va jusque-là!

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Roger aux abois: elle vous a dit cela!

Le président le regardait du coin de l'oeil. Jamais vous n'avez vu un président plus majestueux ni plus grave.

— Eh bien! continua-t-il, voulez-vous être l'époux de Mlle de Montméril?

— Pitié! s'écria l'enseigne. Pitié, monsieur! vous voyez bien que ma raison se perd. Retirez-vous!

— Votre sœur se marie avec un autre, je vous en préviens!

— Ah! tenter une sentinelle à son poste, est acte indigne d'un chrétien et d'un gentilhomme, monsieur! Laissez-moi!

— Adieu donc! dit Montméril en tournant le dos. Reine, la pauvre enfant, espérait une autre réponse.

Ceci était le comble. Je ne sais plus quel autre président plus moderne a mérité ce nom

d'austère coquin, mais ce devait être un conspirateur.

Roger poussa un gémissement et arrêta Montméril par son manteau.

—Monsieur, dit-il avec le calme de la démençe, donnez-moi Reine et prenez mon honneur!

Le milieu du jour était passé. Le ciel gris et sombre se fondait en torrents de pluie glacée. Le lugubre tintement du tocsin se faisait entendre à la fois aux cinq clochers des paroisses de Rennes, et le bourdon de la tour de l'Horloge était en branle. Les bourgeois avaient prudemment fermé leurs portes; quelques-uns même, donnant un exemple qui ne devait pas être perdu pour les bourgeois à venir, se cachaient dans leurs caves.

C'était un mauvais jour, on sentait l'émeute dans le temps.

Bertrand, le capitaine, qui revenait de son château de Saint-Maugon, pour remplir les devoirs de son grade, entendit au loin les cloches et hâta le trot de sa monture.

Il était pâle comme on l'est après une nuit sans sommeil, passée au milieu des hésitations et des angoisses. Lorsqu'il avait quitté le bal de M. le marquis de Poulpry, ç'avait été pour monter à cheval et prendre au grand galop la route de Saint-Maugon. Le vent des nuits, en glissant sur son front qui brûlait, ne pouvait y ramener la fraîcheur. Il allait murmurant de ces paroles sans suite que dicte le trouble de l'âme.

En arrivant au château, il traversa la longue suite d'appartements qui conduisaient au salon où nous l'avons vu naguère avec Roger. Là, il se jeta épuisé sur un siège.

C'était un valeureux et robuste cœur, mais force et vaillance peuvent fléchir, à condition de

se relever. Bertrand demeura quelque temps comme accablé. Au bout d'une heure d'apathique désespoir, son regard tomba sur le portrait de son père, dont le fier visage semblait vivre encore et refléter de loyales pensées. Bertrand, ranimé par cette vue, retrouva courage.

Il traversa le salon d'un pas ferme, et vint se mettre à genoux devant le crucifix qui pendait sous le portrait.

— Monsieur mon père, dit-il avec un saint recueillement, priez Dieu d'avoir pitié de vos fils et donnez-moi conseil.

Les heures de la nuit s'écoulaient. Bertrand restait à genoux, mais il avait maintenant la force de combattre contre lui-même. Le mort évoqué avait parlé à Dieu et porté conseil. Bertrand écouta cette voix et résolut de broyer son propre cœur. Il mit son frère avant sa tendresse, et refoulant la protestation de tout son être, il se dit :

— Père, je vous ai entendu : j'attirerai à moi toute la souffrance, afin de laisser à Roger le bonheur.

Après cette douloureuse victoire, il se sentit plus calme. Les premiers sons du tocsin qui frappèrent son oreille au moment où il reprenait la route de Rennes jetèrent à travers son martyre une sorte de joie farouche. Il devina de loin un danger matériel, et piqua des deux, impatient de trouver la mêlée, le péril, la mort peut-être.

On se battait bel et bien, en effet, par les rues de Rennes. Les paysans étaient venus en nombre, de la forêt du Pertre, de Saint-Aubin-du-Cormier, et jusque de Louvigné-du-Désert. Les troupes royales avaient presque partout le des-

sons, d'autant mieux qu'elles étaient attaquées sur leurs derrières par la populace, à laquelle se joignaient les cent captifs qui, au moment du combat, avaient reconvré la liberté comme par enchantement. C'était, on en conviendra, hasard déplorable ou fort noire trahison.

Nul ne vit, ce jour-là, dans la mêlée, le cadet de Saint-Maugon.

En revanche, au plus fort de la bataille, un cavalier portant l'uniforme du régiment de la Couronne, rehaussé par les deux petits trèfles en dragonne qui indiquaient le rang de capitaine, déboucha vers deux heures après midi du côté du faubourg Saint-Hellier. Il prit seul, et armé uniquement de son épée, les assaillants à revers, perça comme un boulet de canon leurs rangs tumultueusement formés, et se vint mettre à la tête d'un gros de fusiliers qui se défendaient de leur mieux, à la tête du pont de Viarmes.

C'était Bertrand Mangner de Saint-Maugon, baron de Kerhnan.

Son arrivée changea le sort de la bataille. Bien qu'il fut renommé déjà pour sa brillante valeur, jamais on ne l'avait vu charger comme il le fit en cette occasion. Les gens de la forêt, rudes hommes, pourtant, tombaient sous son épée comme le foin sous le fer du faucheur.

Ils résistèrent longtemps, puis ils se débandèrent. Ce mouvement détermina la retraite générale des insurgés. Mais les gens du roi de France payèrent chèrement leur victoire. En fuyant, les paysans gardèrent leurs prisonniers, au nombre desquel était Gilbert de Gadagne d'Hostung, comte de Verdun, colonel du régiment de la couronne.

Cependant, lorsque la fièvre du combat se fut

calmée, un bruit courut parmi les officiers et soldats de ce même régiment qui avait eu à soutenir la plus sérieuse attaque. On disait que le président de Montménil, lequel était en fuite maintenant, avait acheté l'officier chargé du poste de la Tour-le-Bât, ce qui avait causé l'évasion des cent captifs et mis la sûreté de la ville en si grand péril.

Quel était cet officier? Personne ne pouvait le dire. C'était Gilbert de Gadagne lui-même qui l'avait mis à ce poste, et le malheureux colonel n'était plus là pour répondre.

Bertrand ne donnait point attention à ces bruits. Couvert de sueur et de sang, il allait par les rues et demandait à tout passant des nouvelles de son frère qui n'avait pas paru au combat.

Les passants répondaient que Roger de Saint-Maugon était sans doute à son poste; quelques-uns disaient qu'il était prisonnier des rebelles, et il se trouva un bourgeois, de ceux qui sortaient de leurs caves, pour affirmer que lui, bourgeois, avait sauvé la vie au cadet de Saint-Maugon en mettant à mort deux douzaines de paysans.

Je connais ce bourgeois qui vit encore après 194 ans éconlés. Il ne se cache plus dans sa cave, mais sa prudence est toujours la même et il mange du prêtre, pensant que c'est là un moyen de n'être pas mangé.

Bertrand, dévoré d'inquiétudes, interrogeait toujours.

Enfin, l'un de ses camarades, qu'il rencontra, le força d'entendre le récit de la trahison qui entachait l'honneur du régiment de la Couronne tout entier.

Au nom du père de Reine, Bertrand pâlit, et

un funeste soupçon lui traversa le coeur. Il le repoussa bien loin, mais il mit son cheval au galop, et poussa vers la Tour-le-Bât.

Le terre-plein était désert, le rempart aussi. En pénétrant dans le corps de garde, Bertrand se trouva face à face avec son frère qui le regarda d'un oeil affolé.

— Ce n'est pas toi ! s'écria Bertrand ; dis-moi que ce n'est pas toi qui as trahi !

Roger demeura muet : Bertrand, l'âme navrée, s'assit auprès de lui.

— Frère, reprit-il d'une voix suppliante, ce n'est pas toi, n'est-ce pas ?

Même silence. Roger avait la tête baissée.

Un éclair d'indignation brilla dans l'oeil de Bertrand.

A ce moment on entendit au dehors la voix des officiers qui s'entretenaient vivement et se disaient.

— Il faut pourtant que nous sachions le nom du traître !

Roger se leva, posa la main sur son coeur et retomba, brisé, sur le sol.

Bertrand se pencha et mit un baiser au front glacé de son frère. Puis il sortit du corps de garde et en ferma la porte à clef.

— Le nom du traître ! répétaient les officiers.

— C'est moi, dit Bertrand de Saint-Maugon en s'avancant vers eux.

Les officiers reculèrent étonnés.

— Monsieur de Saint-Maugon, dit Hughes de Maurevers, lieutenant-colonel, je vous ai vu si bien faire aujourd'hui, que je ne puis vous croire.

— C'est moi, vous dis-je ! répéta Bertrand. Maurevers réfléchit un instant.

— Il y a en ceci un mystère que je ne comprends point, reprit-il enfin. Quoi qu'il en soit, je dois faire mon devoir. Au nom de Sa Majesté le roi, monsieur de Saint-Maugon, je vous requiers de me rendre votre épée.

Bertrand obéit aussitôt.

IV

PERIPETIES

Le lendemain, dans une chambre basse de la Tour-le-Bât, les deux Saint-Maugon étaient réunis. Roger dormait d'un sommeil fiévreux et plein d'angoisses; il était couché tout habillé sur le lit de camp, qui formait, avec deux escabelles, le mobilier de cette espèce de prison.

Bertrand, à genoux devant un crucifix de bois, pendu à la muraille, achevait sa prière du matin. Il avait le regard serein et le front calme.

Tout à coup un roulement de tambour, qui se fit au dehors pour appeler le corps de garde sous les armes, éveilla Roger en sursaut. Son premier regard tomba sur Bertrand, et un doux sourire vint épanouir sa lèvre.

— Ce n'était qu'un songe! murmura-t-il, un songe effrayant et cruel. O frère, j'ai fait cette nuit un bien terrible rêve.

Bertrand se leva sans répondre, et s'approcha lentement du lit de camp.

— Que Dieu te bénisse, frère! dit-il d'une voix grave, mais exempte de toute amertume.

— Si tu savais ce que j'ai rêvé! reprit Roger en tendant son front au baiser de Bertrand. J'en frémis encore, et il ne faut rien moins que ta vue... Mais où sommes-nous donc? ces froides murailles, ce sol humide...

Roger regarda sur son lit.



— Malheur! malheur! s'écria-t-il avec désespoir. Ce n'était pas un rêve, et le nom de notre père est flétri! flétri par moi!

Bertrand prit sa main qu'il serra entre les siennes. Il y avait tout l'amour d'un père dans le regard triste et résigné de l'aîné de Saint-Maugon. Roger pleurait et ne cherchait point à retenir les sanglots qui soulevaient sa poitrine.

— C'est toi qui seras son époux! prononça-t-il d'une voix entrecoupée; misérable et insensé que je suis! cet homme m'a trompé. Je lui ai vendu mon honneur pour une promesse qui ne peut pas être tenue!

— Cet homme était bien fort contre toi, pauvre frère! dit Bertrand.

— Oh! oui, s'écria Roger; pouvais-je lui résister? ses paroles, il me semble les entendre encore, troublaient mon cœur, aveuglaient ma raison. Que sais-je? s'il m'eût demandé davantage... mais que pouvait-il me demander de plus!

Il retira d'un geste brusque sa main que pressait Bertrand, et détourna la tête.

— Vous me méprisez, monsieur mon frère, dit-il.

— Je t'aime et je te plains, répondit doucement le capitaine.

— Vous me plaignez! votre rôle est facile: vous êtes heureux, vous.

Bertrand regarda le ciel.

— Frère, dit-il, tu souffres. Je te pardonne.

— Je n'ai que faire de votre pardon, s'écria Roger en se levant, et je repousse votre pitié, monsieur. C'était moi que Reine préférait, je le sais, j'en suis sûr. Entendez-vous, son père me l'a dit: j'en suis sûr! J'en suis sûr!

Il se mit à parcourir la salle basse d'un pas saccadé. La fièvre faisait chevrotter sa voix, il y avait de l'égoïsme dans ses yeux et il allait répétant comme un pauvre insensé.

— C'était moi, moi, moi... On me tuera, vous pourrez être son mari par la force, mais elle m'aimait! Et vous ne ferez que profiter de mon malheur!

— Tu me juges mal, répliqua enfin Bertrand qui ne perdit pas cette inaltérable mansuétude que donne la vigueur morale.

Roger s'arrêta et regarda son frère en face. La souffrance vicia profondément les coeurs faibles. Roger se sentit venir un mouvement de haine.

— Hypocrite! pensa-t-il. Il me raille en héritant de moi!

Puis il ajouta avec rudesse:

— Que faites-vous ici? Je suis prisonnier; vous êtes libre: ne puis-je au moins jouir de tout mon cachot? vous faut-il encore ce bénéfice de passer pour un héros du dévouement fraternel? Allez! vous en avez assez de moi. Vous avez la fortune de mon père, vous avez son titre, vous avez son honneur dont j'ai perdu ma part, moi, je n'ai plus rien, sinon mon désespoir. Je le veux tout à moi. Sortez, monsieur: je vous chasse!

— Pauvre enfant! murmura l'aîné de Saint-Mangon; quelle doit être poignante l'angoisse qui met ces paroles dans la bouche d'un frère!

Il jugeait Roger d'après lui, et se trompait. Certes, Roger souffrait; mais dans sa souffrance, il y avait autre chose qu'un remords. Ignorant le dévouement de son frère, il se croyait prisonnier, sous le coup d'une accusation de trahison. Le châtement prochain lui semblait une expiation. Ce qui le transportait de rage, c'était l'i-

nutilité de sa faute. Reine lui échappait. Son honneur, cet inestimable enjeu, était joué, était perdu. En revanche, au lieu du bonheur espéré, il recueillait la honte.

La honte mortelle qui ne se rachète point : l'échafaud.

Et pourtant, le plus cruel de sa torture était dans sa jalousie.

La veille encore, Roger était un enfant loyal, mais faible. Aujourd'hui, c'était une âme déchue, un gentilhomme indigne, un soldat dégradé, un mauvais frère.

C'est que, pour un coeur faible, l'existence est une périlleuse loterie. La vieillesse peut venir sans chute, par hasard ; mais, le plus souvent, le déshonneur la gagne de vitesse. Le *droit chemin* pour employer une expression poétique dans sa trivialité, est un très étroit sentier qui passe au-dessus d'un abîme. Comment l'homme, pur et bon qu'il soit, résistera-t-il aux passions qui l'attirent vers le précipice, s'il n'a point la force, cet appui auquel seul l'antiquité accordait le nom de vertu ?

La force que l'enseignement chrétien nous ordonne d'implorer comme un héritage surnaturel, comme un don de Dieu même ?

La force d'éviter l'embuche toujours tendue par nos passions. La force de briser l'obstacle toujours barrant le chemin de notre devoir !

L'honneur humain, la probité humaine, la fidélité même, chez les coeurs livrés à leur propre faiblesse, sont comme ces couleurs éclatantes qui brillent sur les tissus de bas prix. Le matin, elles éblouissent ; le soir, après quelque rude averse, il ne reste qu'un haillon terne et souillé.

Bertrand était un chrétien : aussi Bertrand

ne voyait en Roger que le malheureux et non point le coupable. Généreux et dévoué comme tous ceux qui sont forts, il avait résolu, dès le premier moment, d'attirer à lui la tempête pour en préserver son frère. Mais il ne voulait pas dévoiler son dessein, de peur d'éprouver un obstacle de la part de Roger lui-même.

Celui-ci se croyait captif; il fallait lui laisser cette croyance.

Aussi, lorsque Roger le somma brusquement de sortir, Bertrand se retira comme s'il eût été libre de sortir et qu'il eût pris le chemin de la ville.

Mais c'était Roger qui était libre. Bertrand, lui, était bien réellement prisonnier, puisque nous l'avons vu se déclarer coupable et rendre son épée.

Il ne fit donc que franchir le seuil et dut s'arrêter dans la pièce d'entrée qui formait une espèce d'antichambre.

Comme il y mettait le pied, une clef tourna dans la serrure de la porte extérieure, et un soldat parut, suivi d'une femme voilée.

— Entrez, madame, dit le soldat. La consigne est sévère, mais, dût-on me pendre, je ne me repentirais pas, si votre visite fait plaisir à M. le baron.

Ce que disait ce soldat, tous ses camarades l'eussent dit à sa place: Bertrand était si brave et si bon!

La femme voilée entra et se découvrit le visage.

C'était Mlle de Montméril.

Bertrand n'était point préparé. La vue de Reine amollit son cœur. Il se sentit presque fléchir dans sa résolution. Alors qu'il ignorait les sentiments de son frère, il avait choisi Reine

pour être la compagne de toute sa vie. Il la voyait, non point, peut-être telle qu'elle était, mais telle que son coeur généreux la faisait, telle aussi que la contagion de sa noble nature l'aurait faite dans le mariage : et ainsi, Reine était digne de lui.

Le sentiment qu'il éprouva en la reconnaissant fut douloureux, il " pensa : j'étais résigné,, pourquoi Dieu m'envoie-t-il maintenant ce calice de suprême amertume ! "

Reine ne ressemblait guère à cette brillante jeune fille que nous avons admirée au bal de M. le marquis de Poulpry. Plus de fleurs dans ses cheveux, plus de sourire à sa bouche : une robe sombre ; des yeux fatigués de larmes, et de la pâleur sur la joue.

Mais sous ce deuil, Bertrand la voyait plus belle encore que la veille, entourée qu'elle était alors de tant de splendeurs et de tant d'hommages.

Bertrand, cachant son trouble derrière une froideur respectueuse, s'était incliné en silence, et avait montré du doigt l'unique siège qui se trouvât dans l'antichambre. Reine ne voulut point s'asseoir.

— Monsieur, dit-elle, je viens vers vous d'après la volonté de mon père.

— Monsieur de Montméril, répondit Bertrand avec tristesse, peut-il rendre à notre nom l'honneur qu'il vient de lui ravir.

— L'honneur ! répéta Reine interdite. Il s'agit de votre liberté, monsieur. Et, au nom du ciel ! ajouta-t-elle, ne pouvant soutenir plus longtemps ce rôle glacial, ne me parlez pas ainsi Bertrand ! Que vous ai-je fait ? Qu'avez-vous depuis hier ?

— Depuis hier ! murmura le capitaine, dont le coeur s'élançait vers elle ; oh ! je suis bien malheureux depuis hier !

— Tout peut être réparé... commença Reine.

— Non ! dit Bertrand.

Et comme Mlle de Montméril le couvrait de son regard perçant et doux, il courba la tête pour fuir le charme auquel il avait peur de ne point résister. Sa piété fraternelle fit un dernier effort.

— Non, répéta-t-il, sans relever les yeux ; mais vous parliez de liberté ?

Reine répondit :

— Je viens pour vous sauver, ne le devinez-vous point ? Dans un quart d'heure, les postes vont être relevés ; les sentinelles sont gagnées.

— Dites-vous vrai ? interrompit le capitaine avec vivacité.

— Tout est prêt ! répondit Reine, qui prit espoir. Des chevaux attendent au dehors.

— Il sera donc sauvé ! s'écria Bertrand, dont l'oeil se releva fier et brillant.

Encore une fois, en lui, cet égoïsme que nous appelons l'amour était vaincu. Son héroïque abnégation avait le dessus.

Reine ne comprenait point.

— De qui parlez-vous ? demanda-t-elle.

— Ecoutez, dit Bertrand avec entraînement ; c'est par vous qu'il est malheureux ; c'est par votre père qu'il fut coupable. Votre dette est grande ; il faut l'acquitter, mademoiselle.

— C'est vous que je veux sauver.

— C'est lui que vous sauverez ! Lui, mon pauvre frère, dont hier encore la vie était si pure et l'avenir si riant ! lui que la mort de notre père a fait mon enfant ; lui qui vous aime et qui vous

a tout donné, jusqu'à notre honneur!

— Mais vous, vous! interrompit Reine.

— Moi, Mademoiselle...

Bertrand s'arrêta. Sa bouche, rebelle, se refusait à consommer le sacrifice.

— Moi! reprit-il enfin d'une voix altérée; moi, je ne vous aime pas! Je ne vous ai jamais aimée!

Reine s'appuya au mur humide, parce qu'elle chancelait.

— Vous voyez bien qu'il faut le sauver! dit encore Bertrand.

— Oui, répondit Reine qui ressaisit sa fierté par un violent effort; je le vois, et je suis prête, monsieur.

Roger était toujours assis sur le lit de camp, immobile, morne, le corps affaissé, l'âme engourdie. L'approche de Reine qu'introduisait Bertrand le galvanisa tout à coup.

Lorsqu'on lui dit de suivre Reine, il se leva et obéit. Il ne demanda point comment, prisonnier, il lui était permis de sortir. Il ne vit point que son frère demeurait à sa place.

Pas un mot, pour son frère pas un geste d'adieu.

Reine était là. Son esprit subjugué n'avait plus de ressort que pour une pensée: Reine.

Il la suivit machinalement et d'instinct, comme un somnambule, dominé par le despotique fluide, suit le magnétiseur qui l'appelle.

Reine, au contraire, en quittant la salle basse, ne put retenir un douloureux soupir, qui descendit jusqu'au fond du cœur de Bertrand.

Les deux fugitifs partirent. Bertrand, resté seul, croisa les bras sur sa poitrine. Il resta ainsi, les yeux au ciel et le visage content. Lorsque le bruit des lourds battants de la maîtresse porte

du château lui apprit que les fugitifs étaient hors de danger, il remercia Dieu.

... Il y avait des guirlandes de fleurs aux vénérables lambris de château de Saint-Maugon. L'or de l'écusson de Mauguier scintillait aux feux de mille flambeaux. La musique inondait les hautes salles où se pressait une noble foule. C'était dix-huit mois après les événements que nous venons de raconter.

— Ma foi jurée : disait le jeune M. de Kercornbrec, natif de Quimper. M. le baron de Kerhuau peut se vanter d'avoir la plus belle femme de toute la Bretagne.

— C'est-à-dire la plus belle femme du monde ! solfia avec une excellente méthode le cadet de Trégaz, Nantais et Guérande.

— C'est tout un ! nasilla le Rennais Château-truel : le monde n'est qu'un coin de la Bretagne. Les gens de Vitré, de Saint-Brieuc, de Vannes et de Saint-Malo firent à ce sujet des observations analogues et qui eussent mérité d'être rapportées. Après quoi M. de Kercornbrec reprit, en grasseyant de la façon la plus énergique :

— Ce pauvre baron l'échappa belle, s'il vous en souvient, messieurs, il y a un an et demi ! Si ces damnés paysans de Louvigné n'avaient pas rendu la liberté au colonel de Gadagne, l'aîné de Saint-Maugon se laissait condamner au lieu et place de son frère, ce qui eût été grand dommage, assurément.

— Le fait est que Gilbert de Gadagne revint fort à propos, c'était lui qui avait assigné le poste au petit Roger de Saint-Maugon. Son témoignage sauva le pauvre baron.



Un valet passait en ce moment avec un plateau chargé de vins choisis. M. de Châteautruel saisit au vol cette occasion pour parler du nez.

— Je propose, dit-il, de boire à la santé des nouveaux époux, Bertrand et madame Reine.

Cette motion fut acceptée avec enthousiasme.

— Et Roger? demanda Trégaz, s'il vous plaît, qu'est-il devenu?

— Et bien! il avait demandé la main de Mlle de Montméril, qui est depuis hier sa belle-soeur, et maîtresse de céans, mais notre Reine n'était point portée vers lui. Vous pensez, quand il y a deux frères et que l'un est Bertrand... Dès que le témoignage de M. de Gadagne eut mis la vérité en lumière, Roger, qui se cachait à Montméril, prit la fuite.

— C'était un pauvre sire, celui-là...

— Tout beau, messieurs, interrompit Châteautruel, il est mort comme il faut, en Breton et en gentilhomme, devant la ville africaine d'Alger, en combattant pour le roi!

— Donc, que Dieu ait son âme! dit le reste du groupe.

Un étranger était entré dans la ville. Son feutre rabattu cachait son visage. Il portait la double dragonne de capitaine. En entendant l'oraison funèbre de Roger il se prit à sourire.

Pendant cela, Bertrand de Saint-Maugon, assis auprès de Reine, sa femme, se recueillait en son bonheur, au milieu de toute cette joie bruyante; mais son bonheur n'était point sans mélange.

— Vous semblez triste, Bertrand, dit Reine avec tendresse.

— Je suis heureux, répondit l'aîné de Saint-Maugon, bien heureux, car Dieu a comblé mes

voeux : vous êtes à moi. Mais notre père mourant l'avait mis à ma garde. Il était mon frère et mon fils. Pauvre Roger!

— Pauvre Roger! répéta Reine.

— Mon frère! mon noble frère! dit une voix émue à leurs côtés.

Puis Bertrand se sentit prendre à bras-le-corps et une bouche s'appuya contre son front sur lequel pleuvaient de grosses larmes.

Le feutre de l'étranger tomba et laissa voir les traits de Roger, brûlés par le soleil des côtes africaines. Bertrand poussa un cri de joie.

— Ma foi jurée! grasseya le jeune M. de Kercorbrec, il paraîtrait qu'il n'est pas mort! Il a gagné un grade, voilà tout!

— J'ai voulu voir votre bonheur, dit Roger; demain, je repars pour l'armée.

— Quoi! sitôt? demanda Reine.

— Madame ma soeur, répondit le jeune homme en baissant les yeux et avec un léger trouble dans la voix, il faut la gloire pour effacer la honte.

— Dieu est bon! murmurait Bertrand, plongé dans une sorte d'extase. Reine, Roger, tout ce que j'aime!

Sa voix fut couverte par le nez de M. de Châteautruel, qui proposait de boire au retour du cadet de Saint-Maugon, ce à quoi obtempérèrent, avec satisfaction, MM. de Kercorbrec et de Trégaz, ainsi que les gens de Vitré, de Saint-Brieuc, de Vannes et de Saint-Malo.



TEL. BELL, MAIN

# La Littérature Moderne

1610 RUE NOTRE-DAME.

Liste des ouvrages publiés jusqu'à ce jour  
par la "LITTÉRATURE MODERNE" :

- No 1 GRANDE SŒUR.....M. Aiguaperce  
" 2 LES ECUMEURS DE RIVIÈRES.P. Saulnière  
" 3 LE LOUP BLANC.....P. Féval  
" 4 LE CAPITAINE CASSE-COU (1er  
vol.) .....Ls. Roussenard  
" 5 LE CAPITAINE CASSE-COU (2me  
vol.) .....Ls. Roussenard  
" 6 LA COMTESSE DE MONTBE-  
LIARD .....C. Guenot  
" 7 PAUVRE JACQUES.....M. Floran  
" 8 MON COUSIN GUY .....Henri Ardel  
" 9 RAPHAEL .....Lamartine  
" 10 L'ENFANT MAUDIT.....R. de Navery  
" 11 LES BUTTES-CHAUMONT .....Chs Des Lys  
" 12 LE RÉGIMENT DES GÉANTS....Paul Féval

Prix du volume, 20 cents, franco.

ABONNEMENT : un an (24 volumes), \$3.60.  
do six mois (12 volumes), \$2.00.  
do trois mois (6 volumes), \$1.00.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX SPECIAUX pour Libraires et Agents

